

Fiction & Cie



Antoine Volodine

**BARDO
OR NOT BARDO**

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

DU MÊME AUTEUR

Biographie comparée de Jorian Murgrave *roman, Denoël, 1985*

Un navire de nulle part *roman, Denoël, 1986*

Rituel du mépris
roman, Denoël, 1986

Des enfers fabuleux
roman, Denoël, 1988

Biographie comparée de Jorian Murgrave - Un navire de nulle part Rituel du mépris - Des enfers fabuleux (*réédition en un volume*)
Denoël, 2003

Lisbonne, dernière marge *roman, Minuit, 1990*

Alto solo
roman, Minuit, 1991

Le nom des singes
roman, Minuit, 1994

Le port intérieur
roman, Minuit, 1996

Nuit blanche en Balkhyrie *roman, Gallimard, 1997*

Vue sur l'ossuaire
romance, Gallimard, 1998

Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze *Gallimard, 1998*

Des anges mineurs
narrats, Seuil, 1999
coll. «Points» n°P918, 2001

Dondog
roman, Seuil, 2002
coll. «Points» n°P1129, 2004

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

*Cet ouvrage a été publié sous la direction de
René de Ceccatty*

Toute ressemblance avec un Bardo existant ou ayant existé
ne saurait être que purement fortuite.

ISBN 978-2-02-100707-7

© Éditions du Seuil, septembre 2004
www.seuil.com

Table des matières

[Couverture](#)

[Table des matières](#)

[I. - BAROUD D'HONNEUR AVANT LE BARDO](#)

[II. - GLOUCHENKO](#)

[III. - SCHLUMM](#)

[IV. - LE BARDO DE LA MÉDUSE](#)

[V. - PUFFKY](#)

[VI. - DADOKIAN](#)

[VII. - AU BAR DU BARDO](#)

I.

BAROUD D'HONNEUR AVANT LE BARDO

Les poules caquetaient tranquillement derrière le grillage, à leur habitude, lorsque le premier coup de feu retentit. Certaines hochèrent la crête, d'autres suspendirent leur marche disgracieuse et figèrent au-dessus du sol une patte grisâtre, ne se décidant pas à la reposer dans le grain et la crotte, d'autres encore continuèrent à glousser sans s'en faire. Les pistolets ne les concernaient pas. Les couteaux, oui, peut-être, mais les Makarov ou les Browning, non. Puis une deuxième détonation ébranla la quiétude de l'après-midi. Quelqu'un arriva en courant et s'effondra sur le grillage du poulailler, dont la structure mal conçue pour ce genre d'épreuve aussitôt se déforma. Les piquets fléchirent, une rangée de perchoirs se disloqua, et, cette fois, l'ensemble des volailles se laissa gagner par l'hystérie. Rousses et blanches, principalement, mais deux ou trois noiraudes, les poules en désordre se dispersèrent et à grands cris. Le blessé s'agrippait au tissu de fer. Il voulait à la fois avancer et rester vertical, mais il n'y réussissait guère. Il progressait en oblique, indifférent au caquetage, préoccupé avant tout par les pas qui se rapprochaient. Car maintenant son poursuivant le rattrapait, un homme qui marchait vite, précédé par une poule qui zigzaguait sur le chemin, ventre à terre, ses moignons d'ailes en émoi. Le tueur rejoignit le blessé et il le considéra sans mot dire pendant un court instant, comme réfléchissant à ce qu'il faisait là devant une cible déjà touchée et même

passablement bien touchée, puis il lui tira dessus une troisième fois, presque sans viser, juste avant de repartir et de disparaître.

La cible s'appelait Kominform.

Maintenant, au milieu des volatiles dont l'agitation avait décréu, il y avait Kominform, donc, triplement troué et agonisant. Il saignait. C'était un communiste révolutionnaire, il avait démoli le poulailler en tombant, et, à côté de la porte pliée en deux, il saignait.

Personne n'avait assisté à l'exécution. On se trouvait pourtant dans un lieu d'ordinaire fort animé, derrière la bibliothèque d'un vaste monastère lamaïque, au milieu d'un terrain où les moines un siècle plus tôt pratiquaient encore les arts martiaux, et qui de nos jours était destiné aux cultures potagères et à l'élevage. Mais, cet après-midi-là, tout le monde était rassemblé ailleurs. Novices, lamas et invités avaient pris place sur les coussins médiocrement propres et peu confortables de la grande salle de prières située dans l'aile nord-ouest, à l'opposé du potager, afin de participer à une des cérémonies les plus importantes de l'année : la bénédiction des précieuses Cinq Huiles parfumées. Une petite brise d'été véhiculait des sonneries de conques et les tintements des gongs. Il y avait aussi les échos des oraisons collectives. À cette distance, on ne pouvait distinguer, dans les protestations de foi, celles qui étaient sincères et celles qui relevaient de la routine.

La journée était splendide.

Pendant plusieurs secondes, la situation resta inchangée, puis un vieux moine referma une porte quelque part dans un couloir, sortit par l'arrière de la bibliothèque, traversa une plantation de haricots et se hâta vers les lieux du crime.

C'était un religieux chenu, en robe indigo délavé. Son corps avait déjà basculé dans le quatrième âge. Il trottnait en direction du poulailler, aussi vite que le lui permettaient son souffle et ses maigres jambes de nonagénaire. Cloué aux cabinets par des ennuis intestinaux, il n'avait pas pu encore se rendre à la cérémonie. Il avait entendu les détonations, il s'était torché au plus vite et rhabillé, pressentant un malheur, et maintenant, il courait.

Comme souvent, il parlait tout haut, s'adressant à lui-même en même temps qu'à des coreligionnaires hypothétiques.

– Hé ! criait-il. Il y a des bandits derrière la bibliothèque ! Des malfrats en armes ! Venez vite !... Ils tirent dans tous les sens ! Ils ont descendu quelqu'un !...

Il dépassa les rangées de haricots, les pois. Au-delà, le poulailler présentait tous les signes d'un délabrement irréversible. Les perchoirs s'étaient écroulés. Le grillage défoncé avait vécu. Des déchirures pointaient vers le ciel, des demi-morceaux de lattes, le dessus de la porte. Au moindre geste, tout cela oscillait en grinçant. Il fallait écarter un mètre carré de dentelle métallique pour voir qui gisait.

– Nom d'un chien de chienne ! jura le vieil homme. Mais je le reconnais !... Kominform !... Ils ont fusillé Kominform !...

Il se baissa. Le corps de Kominform geignait au milieu des grincements légers de la ferraille. Il se laissait manipuler, ausculter. Lorsqu'il eut examiné les trous, le vieux moine serra les dents qui lui restaient. Il réservait son pronostic.

Il avait pour nom Drumbog.

Autour de Drumbog et de Kominform, les poules gloussaient sans souci.

– Hé ! cria Drumbog. Rappliquez !... Les tueurs ont massacré Kominform !...

Personne ne se manifestait.

– Tout le monde est là-bas, pour les Cinq Parfums, dit Drumbog. Le monastère est désert. Personne non plus dans la bibliothèque en ce moment... Moi-même, si je n'avais pas... Si je n'avais pas dû m'enfermer dans les toilettes... Toujours cette même histoire de lait fermenté... Je ne le digère plus, j'en bois trop... Vous aussi, le lait fermenté ? Les yaourts mongols maison ? Aïe, aïe, aïe !... les diarrhées que ça vous provoque !...

Kominform bougea.

– C'est toi, Drumbog ? demanda-t-il sans ouvrir les yeux.

Sa voix désarticulée ne vibrait pas au-delà de sa bouche. Nul ne pouvait la comprendre. Il eut un hoquet.

– Il m'a tiré dans le ventre, cette ordure, dit-il.

– Il crache de l'hémoglobine, dit Drumbog qui n'avait ni remarqué ni déchiffré le marmonnement de Kominform. Ça m'étonnerait qu'il en réchappe.

– Dans les poumons, poursuivait Kominform. Je vais crever...

– Kominform, tu m'entends ?... dit Drumbog. Tu m'entends, petit frère ?... Tu es conscient ?

– J'ai mal, dit Kominform. Ils m'ont descendu... Des anciens collègues à moi... Des repentis... Maintenant ils travaillent pour la mafia, pour les milliardaires au pouvoir... Sociaux-démocrates et nouveaux riches et compagnie... Les repentis, il n'y a pas pire...

L'extrémité d'un fil de fer avait éperonné la manche droite de son manteau et, dès qu'il se contractait un peu pour balbutier, le grillage produisait des couinements. On avait l'impression que quelqu'un s'agitait sur un sommier pauvre.

– Ne t'épuise pas, petit frère, conseilla Drumbog. Respire calmement. Ouvre la bouche. Il faut que l'air trouve un passage à travers le sang.

– C'est toi, Drumbog ? demanda Kominform.

– Oui, petit frère, c'est moi. J'allais partir pour la cérémonie, les Cinq précieuses Huiles parfumées, tu sais ? Et tout d'un coup j'ai entendu que ça mitraillait...

– Ne t'occupe pas de moi, dit Kominform. Va là-bas. Ne rate pas la bénédiction. Vas-y. Laisse-moi ici.

Sa poitrine se souleva vilainement.

Il vomit du sang.

Le grillage couina.

– De toute façon, je n'en ai plus pour longtemps, poursuivit-il. Je suis cuit.

Il crispa les mâchoires et il se tut. Il n'avait pas adhéré au communisme pour la frime, il n'en avait pas défendu les principes pour faire l'original dans les prisons. Ce n'était pas un homme du genre à sangloter en face de la mort.

Or, à cet instant, des cosses de légumes secs craquèrent sur le chemin, des herbes chuintèrent. Une poule s'enfuit en vociférant en son dialecte aviaire, indignée d'avoir failli recevoir un coup de pied. Quelqu'un approchait.

– Nom d'un taureau de vache! jura Drumbog. Les tueurs qui reviennent !... Évidemment, il faut qu'ils liquident les témoins gênants, on en ferait autant à leur place... Ça va être mon tour, vous allez voir, je ne vais pas y couper !...

Il avait le souffle court. Un soupçon d'angoisse soudain lui serra la gorge. Les buissons et les replis de grillage lui cachaient la poule indignée, le pied qui avait provoqué sa véhémence.

– Autrefois, reprit-il, si un astrologue m'avait dit que mon destin était de finir criblé de balles contre un poulailler, aux côtés d'un communiste révolutionnaire, je lui aurais ri au nez... Et pourtant, tout s'enchaîne... Le yaourt froid, les intestins... La bénédiction des Cinq Huiles... C'était écrit...

Maintenant, on voyait qui progressait sur le sentier en écrasant des fanes de haricots.

L'atmosphère alentour n'avait rien de dramatique : les exhalaisons du plein été, des légumes jaunissant sous le soleil, des gallinacées en goguette, picorant la poussière, des sauterelles, des échos de gong.

– Ils arrivent, marmonna le vieillard. Ils vont me zigouiller... Ils sont deux, un homme et une femme...

Ils étaient deux, en effet.

L'homme tenait un pistolet et il avait l'aspect louche d'un militaire reconverti dans l'immobilier, avec le ridicule complet bleu qui va avec. Dans l'immobilier ou dans le trafic d'influence. Il était lourd et respectable.

Dès le premier regard, on s'apercevait que la femme n'entretenait avec lui aucune relation. C'était d'ailleurs beaucoup plus un oiseau qu'une femme humaine à proprement parler. Elle avait la peau recouverte d'une très fine couche de plumes argentées et, pour tout vêtement, une combinaison grise d'exploratrice. Elle se déplaçait avec une souplesse de danseuse, et, quand elle parlait, c'était pour elle-même, en s'adressant à un enregistreur vocal. Elle s'appelait Maria Henkel, comme moi. Elle était là pour décrire la réalité et pas du tout pour en faire partie. Elle était jolie, avec une cicatrice sur le sein gauche, une marque en forme de cœur qu'on distinguait sans peine, car la combinaison était plus que moulante.

– Nous sommes à l'arrière du monastère, dit-elle. De l'autre côté des bâtiments, dans le temple du Lotus flamboyant, se déroule en ce moment une cérémonie d'hommage aux Douze divinités tutélaires... Douze ou onze... On brûle des parfums en leur honneur... Des huiles... On en brûle un certain nombre... Quatre ou cinq, il me semble... On les brûle ou on les bénit... Peu importe, ce n'est pas cela qui aujourd'hui nous intéresse... Je me trouve actuellement sous les fenêtres de la bibliothèque, à proximité immédiate du poulailler contre lequel Kominform s'est effondré. Voilà ce qui nous intéresse.

Kominform ne vomissait plus. Il n'avait toujours pas ouvert les yeux. La vision de cette femme au corps d'ange et de ce tueur habillé en bleu commercial ne le troublait pas. Il émit un râle.

– Il a été atteint par trois balles, dit Maria Henkel. Il est encore lucide, mais, à mon avis, il ne se rend pas compte de tout.

– Ils ne sont pas ensemble, ces deux-là, estima Drumbog à haute voix. La femme est nue, elle est jolie, elle appartient à une autre civilisation que la nôtre. Ce doit être une exploratrice venue d'un autre rêve. Seul le type qui brandit le pistolet est dangereux... Qu'est-ce qu'il attend pour me tirer dessus, cet imbécile ?... Je suis prêt... Je ne crois pas à son existence ni à celle de cette femme. Ni à la mienne... Je suis prêt à rejoindre le vide lumineux qui est l'unique réalité incontestable... Je me tiens tranquille, en bordure des choses...

indifférent aux choses, à leur bordure, à l'agitation absurde de ces gens... Je ne crains rien, je ne crains absolument rien, je...

Sa voix s'érailla. Même quand on se sent prêt à recevoir une balle dans la tête, il peut arriver que la voix flanche.

– Nous voilà en présence des trois personnages de cette tragédie, dit Maria Henkel.

Et d'abord Kominform, alias Abram Schlumm ou Tarchal Schlumm, un égalitariste radical, poursuivi par toutes les polices du monde depuis que le monde est exclusivement capitaliste, réfugié au monastère du Lotus flamboyant. Il est habillé dans un manteau de soldat des années de guerre civile, sa tenue préférée depuis toujours. Il crache du sang. Il va mourir. On entend ses râles, on entend le chaos de ses pulsations cardiaques. Un vieux moine presque centenaire le soutient avec tendresse.

Ce vieux moine, c'est Drumbog, un bouddhiste qui ne croit à rien, sinon à l'égalité absolue du malheur entre les hommes... L'égalité dans le malheur qui est précisément le programme minimum défendu par Kominform... Sans réserves, Drumbog apprécie Kominform, son discours, sa pratique. C'est lui qui a plaidé pour que la communauté des moines accueille et cache le fugitif, quand la question s'est posée, huit ans plus tôt. Huit ou neuf. Ou peut-être dix. Ce détail ne nous intéresse pas. Drumbog s'est porté garant pour Kominform. Il a toujours considéré que Kominform était un bodhisattva, un illuminé consacrant son existence à sauver les humains misérables, allant dans la souffrance aider les non-illuminés à s'affranchir de la souffrance.

En face de ces deux héros, du révolutionnaire blessé et du bouddhiste aujourd'hui plus touché par la maladie d'Alzheimer que par la grâce, un homme est debout, le responsable d'une équipe de nettoyage politique spécial, mise en place après le changement de régime. Son nom autrefois était Strohbusch. Il a monté une opération en vue de négocier avec Kominform, il souhaitait le convaincre de donner des renseignements sensibles, il ne voulait pas liquider Kominform, il avait recommandé à ses agents d'approcher Kominform sans violence. Mais ses agents ont désobéi. L'un d'eux, un nommé Batyrzian, a mal interprété les ordres. Ému à l'idée d'être confronté à un révolutionnaire incorruptible, troublé par ce contact avec un héros de la clandestinité, Batyrzian lui a envoyé trois balles dans la cage thoracique. Et maintenant, Kominform est trempé de sang des pieds à la tête, et il n'est pas d'humeur à livrer ses secrets. L'opération est compromise. Strohbusch constate ce gâchis, dû à l'inexpérience barbare de ses hommes. Il est désolé.

– Je suis désolé, dit Strohbusch. Mon agent a dû s’imaginer que Kominform était armé, qu’il allait faire du grabuge, prendre des otages...

– Vous êtes le chef des tueurs ? demanda Drumbog.

– Dites donc, vous, dit Strohbusch. Attention à ce que vous dites. Il y a eu une bavure. On n’avait jamais prévu de l’abattre comme ça. Ce n’est pas mes méthodes. En tout cas, je m’arrange pour que ça arrive le plus rarement possible. Nous ne sommes pas des tueurs.

Strohbusch observa une pause. Drumbog marmonnait d’un air déçu. Il avait fait un effort pour recevoir la mort sans paniquer, et, en fin de compte, rien ne s’était passé.

– On pourrait peut-être tenter de le sauver ? proposa Strohbusch. Vous avez bien un médecin au monastère, non ? Une infirmerie ?...

– Je pensais que vous rôdiez par ici pour lui donner le coup de grâce, dit Drumbog. Et ensuite pour m’éliminer.

– Non, assura Strohbusch. Je suis venu pour discuter avec Kominform. Nous nous connaissions, autrefois. Nous avons travaillé ensemble, dans la même organisation. Nous avons des choses à nous dire.

– Ses mains sont en train de refroidir, dit Drumbog. Il a l’haleine fétide des moribonds. C’est fini, il n’a plus rien à transmettre aux vivants. Quant aux bouchers qui l’ont assassiné, ils feraient mieux de se taire.

– Si vous appeliez un médecin, hein ?... fit Strohbusch en ignorant les reproches du vieil homme. Je vais rester à côté de lui, et vous, pendant ce temps, vous chercherez de l’assistance, hein ?... Je ne sais pas, moi... Un médecin, un lama herboriste... Un sorcier quelconque... Vous devez bien en avoir, des sorciers, au monastère ? Non ? Ou, au moins, des gens qui savent faire des pansements... Hein ?

– La seule chose utile qu’on puisse faire, à présent, c’est de le préparer à sa rencontre avec la Claire Lumière.

– Pardon ? fit Strohbusch.

– Le préparer à sa rencontre avec la Claire Lumière, répéta Drumbog. Il faut que quelqu’un lui lise le *Bardo Thödol* près de l’oreille.

Strohbusch eut une mimique. Ces plissements sans élégance exprimaient l’incompréhension.

– On n’en parle jamais, du *Bardo Thödol*, chez les tueurs ? demanda Drumbog. C’est un guide. On le lit près du défunt pour l’aider à traverser le monde de la mort, s’il s’obstine à marcher bêtement dans le Bardo jusqu’à sa

réincarnation, ou pour l'aider à se libérer et à devenir Bouddha, quand il a l'esprit assez pur pour ça.

– Attendez, dit Strohbusch.

Il venait de glisser son pistolet dans son holster. Il écarquillait les yeux, ses petits yeux de transfuge où tremblait une goutte inconsciente de nostalgie.

– Vous comptez lui lire ce machin religieux pendant qu'il agonise ?... Lire le *Bardo Thödol* à l'oreille d'un non-bouddhiste ?... à l'oreille d'un révolutionnaire prolétarien ?

– Dites donc, l'assassin ! gronda Drumbog. Vous n'allez pas me donner des leçons, hein. Qu'est-ce que vous savez de cet homme ?... Il a tout donné généreusement, il n'a rien gardé pour lui... Il a passé son existence à combattre pour l'égalité absolue, pour le dénuement de tous, pour la fraternité... Il était vibrant de compassion... Vous savez, la religion mise à part, il était beaucoup plus proche de la Claire Lumière que nos moines qui...

Kominform râlait. Sa respiration pénible faisait peine. Son cœur émettait des cognements de mauvais augure.

– Drumbog, frère, dit Kominform. À qui parles-tu ? Qui est ce grand escogriffe au-dessus de nous ?...

Strohbusch aussitôt s'anima. Il se réjouissait de voir Kominform capable de parler, donc d'entendre.

– Tu peux parler, Kominform ? dit-il. C'est moi, Strohbusch, tu m'entends ? Nous avons fait partie de la même cellule, il y a vingt-cinq ans... On travaillait avec les Services... Avec l'Organisation... Tu te rappelles ?... Avec Grand-mère... Tu te rappelles, Grand-mère ?... C'était encore du temps de l'Union soviétique... Tu te rappelles, l'Union soviétique ?...

– Laissez-le tranquille, intervint Drumbog. Fichez-lui la paix avec votre union et vos cellules ! L'heure est venue pour lui de se détacher du monde des illusions, il faut maintenant qu'il quitte ce théâtre de la tromperie pour enfin se dissoudre... pour enfin rejoindre le monde réel... là où il n'y a plus ni mort, ni absence de mort... Je dois lui rappeler les instructions du *Bardo Thödol*, qu'est-ce que vous nous embêtez avec cette Grand-mère...

– Une minute, insista Strohbusch.

– Strohbusch écarte le moine avec la main droite, se mit à décrire Maria Henkel. Il l'écarte sans brutalité particulière, mais il a la force physique d'une crapule de cinquante ans et plus, avec quoi un vieil homme presque centenaire ne peut pas rivaliser. Drumbog s'empêtra les jambes dans un carré de grillage. Il a perdu l'équilibre. Pitoyablement il se débat.

Strohbusch s'incline vers Kominform, vers sa bouche ruisselante de sang, vers ses oreilles.

– Tu m'entends, Kominform ? dit Strohbusch. C'est moi, Strohbusch, ton commandant... C'est moi qui devais t'activer, le jour où ce serait nécessaire pour nous... Autrefois... Mais ensuite, les murs se sont effondrés, et nous aussi... Grand-mère est morte... La révolution mondiale a été remise à plus tard, à dans deux ou trois siècles... Ou même quatre... On a laissé tomber l'avenir radieux comme une vieille chaussette...

Le blessé de nouveau régurgitait du sang. Strohbusch se mordit les lèvres. Pour sa mission aussi, le temps était compté.

– Écoute-moi, Kominform, reprit-il. Je suis ton supérieur hiérarchique. Tu dois m'obéir. Il faut que tu me donnes la liste des taupes placées sous ta responsabilité. Noms, pseudonymes, adresses. On désactive les réseaux, tu comprends ?... Hein ?... Tu comprends, Kominform ?... Il faut désactiver ton réseau...

– Laissez-le en paix, Strohbusch ! dit le vieux moine en revenant tout contre Kominform. Il ne vous appartient plus !... Il est déjà en route vers la Claire Lumière, loin de vos taupes et de vos vieilles chaussettes !... Allez, du balai, Strohbusch ! J'ai des tâches urgentes à accomplir.

Les fils de fer avaient recommencé à grinçoter plaintivement, car tout le monde gesticulait ou peu ou prou bougeait. Maria Henkel dictait à mi-voix des descriptions de la réalité. Elle penchait la tête vers son épaule gauche, où son enregistreur devait avoir été greffé. Ses plumes étaient d'une blancheur étourdissante, son corps comme dénudé donnait envie de vivre, ou, du moins, de rêver qu'on irait un jour la rejoindre dans son univers d'oiseaux incertains, admirables. Sa voix était légèrement sombre, sensuelle, éraillée à souhait. Kominform gémissait tout près. Dans l'herbe, des sauterelles grésillaient, ou soudain devenaient catatoniques, ayant été picorées à mort par une poule vorace, rousse et glousseuse. Le soleil tapait. Une partie du corps de Kominform était à l'ombre. Au loin, sur la route des montagnes, un camion changea de vitesse, rugit. Afin d'approcher les divers acteurs de la tragédie sans risquer de les toucher, Maria Henkel pénétra dans ce qui restait du poulailler et se tint derrière un rectangle intact de grillage.

– L'agonisant est assis dans l'herbe, dit-elle, appuyé et comme empêtré dans le tissu métallique.

Strohbusch, lui, est accroupi à moins d'un mètre. Strohbusch ressemble à un comptable avant son arrestation pour détournement de fonds, il est pensif,

essoufflé, il hésite à agir, il ressemble à un social-démocrate un soir d'élections truquées, il est mal à l'aise, il a rangé son pistolet sous le revers de sa veste ridicule, il voudrait qu'on le méprise moins, il voudrait qu'on pense à lui comme à un bon serviteur de l'état plutôt qu'à un espion retourné qui trucidé ses anciens camarades, un filet de sueur scintille sur sa tempe gauche, il ressemble à un bourreau en préretraite, il ressemble à un policier après une grosse bavure.

Quant à Drumbog, sans crainte d'être taché de sang, il s'occupe du blessé. Il vient de presser les artères de son cou. C'est une technique que la plupart des moines utilisent pour empêcher les agonisants de perdre conscience. Il est essentiel, en effet, que le mourant assiste en connaissance de cause à toutes les étapes de son décès. S'il reste conscient, il saisira l'occasion qui se présente, il consacrera ses dernières forces à s'illuminer et à devenir Bouddha, au lieu de se débattre mécaniquement pour vivre et mourir encore.

– Ô fils noble, Kominform, dit Drumbog, toi qui dans ta jeunesse, avant la clandestinité, répondais parfois au nom d'Abram Schlumm, et parfois à celui de Tarchal Schlumm, le froid t'envahit, tu te sens oppressé, tu me vois et tu m'entends de plus en plus mal. L'heure de la mort est venue pour toi. Ne sois pas terrorisé, tu n'es pas le premier qui rencontre la mort. Prends exemple sur ceux et celles qui ont su faire face. Chasse la peur de tes pensées. Ne rate pas cette occasion exceptionnelle d'obtenir l'état parfait et de devenir Bouddha, comme tous ceux qui...

– Le vieux Drumbog comprime une nouvelle fois les artères de Kominform, dit Maria Henkel. De son côté, Strohbusch tire la manche du blessé. Il voudrait capter son attention, il a des choses à lui dire.

– Écoute-moi, Kominform, dit-il. C'est moi, Strohbusch : ton commandant. Grand-mère est morte. Tous les réseaux clandestins ont été désactivés, mis à part le tien... Il faut tout annuler, maintenant... Je vais m'en charger, ne t'inquiète pas... Donne-moi la liste de tes contacts, je m'occuperai du reste. Je m'occuperai d'eux personnellement...

– Drumbog, demanda Kominform après un râle, qui est ce type qui nous tourne autour ?... J'ai eu l'impression qu'il mentionnait le nom de Strohbusch...

Il s'interrompt pour vomir encore du sang. Ses pulsations cardiaques revenaient au premier plan du paysage sonore. Pendant plusieurs secondes, elles furent là, désordonnées et sinistres. Personne n'osait parler. Strohbusch persistait à tirer sur la manche du blessé, mais sans oser y mettre de la force.

– Strohbusch, oui... reprit Kominform après un hoquet. Je me rappelle un certain Strohbusch. Un arriviste... L'échine souple... Il a dû se repentir comme

les autres... retourner sa veste... Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit aujourd'hui un social-démocrate modèle... Au service de tous les gouvernements quels qu'ils soient... Il doit lécher les bottes de tous les mafieux qui se présentent... Grand-mère aurait mieux fait de l'éliminer, autrefois, comme on l'avait envisagé, à un moment...

– Grand-mère n'existe plus, Kominform ! plaida Strohbusch. On ne parle plus de révolution mondiale nulle part, tout le monde s'est recyclé... dans le trafic de pétrole, dans les droits de l'homme, dans le privé, dans la guerre... Ne pense plus à Grand-mère, Kominform, oublie Grand-mère !... Vis dans ton époque !

– Ça suffit, Strohbusch ! s'immisça Drumbog.

– Ouvre les yeux, Kominform ! dit encore Strohbusch. La justice sur terre n'a plus aucune chance, ne t'acharne pas !

– Suffit, Strohbusch ! tonna Drumbog.

– Le vieillard use d'un ton si autoritaire que Strohbusch se soumet immédiatement, fit remarquer Maria Henkel. Le chef de l'équipe de nettoyage gouvernemental spécial lâche la manche de Kominform. Il hoche la tête. Il renonce provisoirement à faire parler Kominform. C'est un homme qui admet l'autorité, un homme habitué à avaler des couleuvres pour vivre dans son époque et se maintenir dans la course.

– Il va mourir, dit Drumbog. C'est un individu exemplaire, d'une abnégation inébranlable. Moralement, c'est un roc. N'essayez pas de l'ébranler, Strohbusch ! Des comme lui, il n'y en a pas un sur un million...

– Bah, ronchonna Strohbusch. Puisque vous le dites... Mais vous savez, moi-même, dans le temps...

– Rendez-vous utile, dit Drumbog, au lieu de ruminer des âneries. Aidez-moi. Il ne faut pas qu'il s'évanouisse. Il faut qu'il reste lucide pour sa confrontation avec la Claire Lumière.

– Je ne vois pas bien ce que je peux faire, objecta Strohbusch.

– Quelqu'un doit le maintenir en état de veille, dit Drumbog. Par tous les moyens. Et, en même temps, on doit lui réciter le livre à l'oreille, pour que sa pensée ne se disperse pas sur des fadaises.

– Bon, les carotides, ça, je peux, je peux les lui comprimer, proposa Strohbusch. J'ai vu comment vous procédiez tout à l'heure. Si vous voulez, je...

– Autrefois, je le savais par cœur, ce livre, le coupa Drumbog. Je pouvais le réciter intégralement. Page à page, que je pouvais le réciter, mon *Bardo Thödol*.

De la première à la dernière ligne. Mais aujourd'hui ma mémoire n'est plus ce qu'elle était. J'ai besoin d'avoir quelque chose sous les yeux pour me rappeler...

– Ah, dit Strohbusch.

– Allez, Strohbusch ! Rendez-vous utile !... L'escalier, là-bas, vous voyez ?... La première porte à gauche... Vous allez entrer directement dans la salle de lecture. Personne ne vous demandera rien. Ils sont tous allés prier ailleurs.

– Et qu'est-ce que je fais dans la salle de lecture ? demanda Strohbusch.

– Vous dégotez un exemplaire du Bardo Thödol et vous me le rapportez en vitesse !

Strohbusch se leva. Il dansait d'un pied sur l'autre. Il n'avait pas pu éviter des éclaboussures quand Kominform avait toussé du sang, et maintenant son costume était constellé de taches.

– C'est que je ne sais pas lire le tibétain, dit-il, confus. Comment vais-je... Dans une bibliothèque inconnue, comment voulez-vous que je trouve...

– Vous trouverez, assura Drumbog. Il n'y a pratiquement aucune chance que vous vous trompiez. Laissez-vous guider par votre intuition... Vous saurez instantanément que vous êtes en face d'un texte qui a une relation profonde avec la mort... Le titre figure en tibétain sur la couverture, mais ensuite tout se déroule dans une langue chamanique universelle... la langue des morts...

– Mon intuition... répéta Strohbusch avec scepticisme. Mais je ne...

– Quoi ? se fâcha le vieil homme. Vous n'êtes pas encore parti ? Dépêchez-vous, nom d'un yack noir ! Courez, Strohbusch !

Maria Henkel en profita pour sortir du poulailler et regagner les touffes d'herbe sèche qui grésillaient sous le soleil. Elle se sentait plus à l'aise sur le petit chemin, finalement, et, à deux pas de Kominform, elle avait sur les événements une vue aussi complète que lorsqu'elle examinait la réalité depuis l'arrière du grillage. Elle respira à pleins poumons l'air ici plus agréable, moins chargé en odeurs de fiente. On voyait palpiter son corps magnifique. Sa combinaison blanche ne censurait aucun détail anatomique. Comme une très légère brise soufflait, apportant des échos de clochettes et de gongs, les plumes de son visage frémirent. Je devais lutter contre la tentation de me rapprocher d'elle, de l'enlacer ou de lui sourire. Drumbog, lui, ne la regardait pas. Il surveillait les réactions de Kominform et il désirait surtout aider Kominform à devenir Bouddha. C'est pourquoi il ne regardait pas Maria Henkel, en dépit du spectacle émouvant qu'elle offrait. Maria Henkel ne s'en offusquait pas. Elle

n'était pas là pour séduire qui que ce fût, mais seulement pour photographier en paroles la réalité présente.

– Bruits de pas rapides de Strohbusch, dit-elle. Râles de Kominform. Échos de tambours, de trompes. Parfois des prières collectives qui semblent marmonnées par des vieillards, bien que des jeunes y participent. Dans le potager, les poules grattent la terre. Elles ont l'œil brillant mais inexpressif. Elles tuent des sauterelles, des coccinelles, des araignées. Elles les mutilent et elles les mangent. Le moine, quant à lui, se préoccupe exclusivement de Kominform. Il s'est incliné au-dessus du corps troué, il le soutient, il lui parle. L'urgence devrait l'inciter à réciter la première partie du *Livre des morts*, celle qui contient des directives pour les agonisants. Mais du *Livre des morts* il ne se rappelle que des morceaux choisis, des phrases dépareillées. Le texte précis lui est sorti de la mémoire. Il improvise en attendant le retour de Strohbusch.

– Ô fils noble, dit Drumbog, ta force vitale va bientôt traverser le centre nerveux de ton nombril... Tu perds ton sang, dans peu de temps ton souffle va s'interrompre... Un liquide jaunâtre va apparaître aux diverses ouvertures de ton cadavre... Je sais que ça ne va pas être drôle pour toi... La vie n'est qu'un enchaînement de douleurs, la mort aussi... Ça n'est drôle pour personne... Tu n'es pas le premier à connaître cette aventure... Ne t'endors pas. Surtout ne t'endors pas... Il faut que tu aies conscience de tout ce qui t'arrive, du début à la fin...

– Il se débrouille comme il peut, fit Maria Henkel.

– Songe à la Claire Lumière, dit Drumbog. Ne disperse pas ta pensée sur autre chose. Concentre-toi sur l'idée de cette lueur qui se formera devant toi, le temps d'un claquement de doigts...

– Voilà Strohbusch qui revient de la bibliothèque, annonça Maria Henkel.

Strohbusch avait fait vite. Il s'était dépêché, d'une part parce que son caractère était d'accomplir les ordres du mieux possible quelle que fût l'autorité qui les prononçait, mais aussi parce qu'il avait eu peur que Kominform ne se mît à décliner, devant la mauvaise personne, c'est-à-dire devant le moine nonagénaire, les noms et les adresses des taupes bolcheviques de son réseau.

– Strohbusch arrive dare-dare, dit Maria Henkel. Il piétine les haricots comme s'il s'agissait de vulgaire chiendent. Il se démène pour ne pas trébucher sur un groupe de poules. L'une d'elles est noire. Les poules fuient en caquetant avec irritation, dans un nuage de poussière. Tiens, Strohbusch rapporte deux livres au lieu d'un seul.

– Donnez-moi ça, Strohbusch, dit Drumbog en s’emparant des deux volumes. Alors, vous voyez, vous avez trouvé.

– J’espère que mon intuition ne m’a pas trahi. J’ai un peu hésité. J’en ai pris un deuxième dans le même genre, au cas où le premier ne...

– Pendant un instant, Strohbusch a l’air fier de lui, commenta Maria Henkel. Il feint l’anxiété, mais il se rengorge. Il attend un compliment. Et ensuite, il s’aperçoit que Drumbog est figé dans une sorte de stupeur.

– Il y a quelque chose qui cloche ? s’inquiéta-t-il.

– Qu’est-ce que vous... bredouilla Drumbog. Qu’est-ce que c’est que ça, Strohbusch ? *L’Art d’accommoder les animaux morts*, un manuel de cuisine... Et celui-là, *Cadavres exquis*... Une anthologie de phrases surréalistes !...

– Je vous avais prévenu, dit Strohbusch. L’intuition, je ne... Ça n’a pas marché... Désolé, c’est une bavure...

Drumbog avait la lippe pendante. Il avait lâché les livres, il avait lâché Kominform.

– Les bavures, avec la trahison du communisme, c’est votre spécialité, à ce que je vois, dit-il.

Puis il referma la bouche et la crispa. Maintenant, il croisait ses bras sur son ventre. Une crampe intestinale le faisait bizarrement se tordre.

– Attention à ce que vous dites, menaça Strohbusch.

– Bon, soupira Drumbog. Ce n’est pas irrattrapable. Voilà ce qu’on va faire. Tout d’abord, je dois m’éclipser trois minutes. J’ai un problème digestif. Je retourne là-bas. J’en profiterai pour aller moi-même chercher le *Thödol*. Vous, pendant ce temps, vous le maintiendrez éveillé.

– D’accord, dit Strohbusch. Je lui appuie sur les jugulaires ou sur les carotides ?

– Vous ne le touchez pas, dit Drumbog. Je vous l’interdis formellement. Non, penchez-vous sur lui et lisez à haute voix ce que vous avez apporté. Les cadavres exquis ou les recettes, peu importe. Ça excitera son attention, ce sera toujours mieux que rien. Parlez-lui, Strohbusch, faites du bruit à son oreille. Son intelligence doit rester sur le quivive.

– Maintenant, Drumbog se relève, dit Maria Henkel. Il s’éloigne en trotinant, plié en deux par le mal de ventre. Bruits de pas sur la terre sèche. Le grillage grince sous les sursauts de Kominform qui vomit encore du sang.

Gloussements de poules.

Tambour cardiaque de Kominform.

– Kominform, tu m’entends ? demande Strohbusch. Ne t’évanouis pas, hein... Le vieux a filé faire ses besoins, tu peux parler en confiance... Dis quelque chose, Kominform ! C’est ton commandant qui te l’ordonne !... Dicte-moi le nom des taupes qui vivent encore, qui n’obéissent qu’à toi... Donne-moi les mots de passe... Grand-mère est morte, la révolution est morte...

Kominform ouvrit les yeux. C’était la première fois depuis longtemps. Il regarda Strohbusch, il referma les paupières.

– Va te faire foutre, Strohbusch, dit-il d’une voix pâteuse. Grand-mère n’est pas morte, elle traverse le Bardo, en ce moment... Elle va renaître... Elle ne croit pas en votre existence... Vous êtes les créatures démoniaques de son enfer... Grand-mère va revivre... Elle va réapparaître pour balayer vos mafias, vos millionnaires, vos donneurs de leçons...

La voix de Kominform se brisa. Son souffle et son discours se transformaient en gargouillis. Maria Henkel s’accroupit au chevet du blessé pour capter les sons. Strohbusch aperçut la femme qui se tenait maintenant à moins d’un mètre de lui. Il n’avait pas tenu compte d’elle jusque-là. Il nota sa beauté, la couleur argentée et pure de ses plumes. En dépit de sa posture équivoque et en dépit de la transparence de sa combinaison, il ne posait pas sur elle un regard lubrique. On ne contemple pas un oiseau avec de la convoitise sexuelle. Presque à la même seconde, elle lui sortit de l’esprit, comme si elle n’existait pas, ou comme un objet sans la moindre importance.

– Dans le bâtiment voisin, on entend un bruit de chasse d’eau, murmura Maria Henkel en penchant la tête sur son épaule. Basculement d’une tirette en cuivre, immédiate cataracte, coup de bélier dans une canalisation. Au même instant, Kominform prononce plusieurs paroles indistinctes. Kominform lutte pour se rendre intelligible.

– Elle va revivre, dit Kominform.

– Ne t’évanouis pas, s’affola Strohbusch. Interdit de s’évanouir, Kominform !

– Vous êtes fichus, vous n’avez aucune chance en face de Grand-mère, balbutia Kominform.

– Attends, dit Strohbusch. Ne délire pas. Concentre-toi. Je vais te lire du texte comme le vieux l’a conseillé. Ne perds pas conscience, hein ?...

Il ramassa un des deux volumes abandonnés dans l’herbe. Il aurait souhaité avoir le temps de sélectionner un passage convenable, mais, dans l’urgence, il se rendait compte qu’il fallait lire ce qui se présentait sans faire le difficile. Il ouvrit

l'ouvrage et il le cassa au niveau de la reliure, comme le font les gens qui sont habitués aux livres jetables.

– Écoute-moi avec attention, Kominform. Concentre-toi sur ce que tu entends. Ne t'endors pas. *Le cadavre exquis boira le vin nouveau.* Le vieux a beau dire, je ne suis pas sûr que des phrases pareilles... Enfin, réfléchis bien à ce que je vais te lire à l'oreille, Kominform... *En retenant ses larmes l'ours rond du milieu a ébloui les poissons rouges... Même s'il n'en reste qu'un, le commis voyageur pourra veiller l'œuf fou...* Hé, Kominform, du cran, ne t'évanouis pas !... *Le monstre du Grand Nord a longtemps bruni nos vrais crocs...* Ne nous quitte pas, Kominform !... Tu m'entends ?...

– C'est toi, Strohbusch ? demanda Kominform.

– Ah, tu es conscient ! J'ai cru que tu avais une syncope...

– Je suis conscient, dit Kominform. Je peux même te répéter ce que quelqu'un disait près de moi, il y a un instant... Des phrases prophétiques, Strohbusch. *En reprenant les armes, nous serons des milliers à rétablir les passions rouges... Même s'il n'en reste qu'un, le communiste va agir pour réveiller les foules... Le monde de Grand-mère va longtemps punir vos escrocs...* La suite, je ne sais pas... Je...

– Je n'aurais jamais dû te lire ces insanités, regretta Strohbusch.

– Strohbusch jette les cadavres exquis dans une touffe de plantain, dit Maria Henkel. Il s'empare du deuxième volume. Dans la bibliothèque, le mécanisme de la chasse d'eau est actionné avec impatience. Puis, par la toute petite fenêtre des cabinets, la voix de Drumbog s'élève, sévère, chevrotante, anxieuse.

– Continuez, Strohbusch ! J'arrive ! cria Drumbog. Maintenez-le en état de lucidité !... Lisez-lui les livres, peu importe le contenu !... Entretenez sa clairvoyance !...

– Je fais mon possible ! cria Strohbusch en direction de la fenêtre des cabinets.

– Faites le maximum ! ordonna Drumbog.

L'anxiété impuissante de Drumbog était communicative. Strohbusch haussa les épaules. La proximité du décès de Kominform l'impressionnait. Il était écrasé par le poids de la responsabilité qu'on lui avait confiée. Il s'éclaircit la gorge.

– Strohbusch se rapproche des oreilles de Kominform sans prendre garde aux taches de sang, décrit Maria Henkel. La proximité du décès de Kominform l'impressionne, il a presque oublié ce qu'il voudrait obtenir de Kominform avant la fin, soudain il se sent investi d'une sorte de devoir sacré...

– Écoute-moi, Kominform, dit-il. Reçois mes paroles jusqu’au cœur précieux de ta précieuse conscience. Je vais te lire la recette de... Page 23. Recette du poulet à l’ancienne. Écoute-moi, fils noble. *Prenez du poulet assassiné, de préférence déjà plumé et éviscéré. Attaquez-vous à son cadavre, tranchez les articulations, fendez le corps avec des ciseaux, coupez là-dedans jusqu’à ce que vous ayez devant vous une dizaine de morceaux méconnaissables. Il va falloir mettre ces tronçons de chair dans un récipient huilé et attendre que, sous l’action du feu, les muscles en ruine et l’épiderme changent de couleur...*

Strohbusch s’arrêta de lire. Il n’avait pas la nausée, mais il gonfla les joues et il souffla. Il avait besoin d’émettre un commentaire.

– Et ils comptent le manger ensuite, leur poulet ? protestat-il. Quelle dégustation, présenté comme ça...

– Continuez à lire ! cria Drumbog depuis les cabinets. Sa sagacité doit être de plus en plus vive !...

– Strohbusch reprend sa lecture interrompue, raconta Maria Henkel. Il parle à Kominform de fragments de corps qu’il faut brûler, de derme qui roussit puis caramélise, de graisses qui fondent, de jus. Les poules dans les environs caquettent, sourdes à cette représentation de leur avenir. Kominform bredouille quelques demi-phrases peu claires. Le soleil brille. La cérémonie connaît là-bas une phase de calme avec petit gong. Drumbog tire la chasse d’eau une fois de plus. Une porte se referme, celle des cabinets, une autre s’ouvre, celle de la bibliothèque, puis claque. Drumbog réapparaît, il avance comme avance un nonagénaire qui se dépêche, un nonagénaire en robe. Dans la main droite, il tient un volume noir de crasse.

– Tiens, vous voyez, dit-il à Strohbusch en montrant le livre. Ce n’était pas sorcier. C’est ça, le *Bardo Thödol*.

Maria Henkel s’écarta d’un pas. Elle ne désirait pas occuper une place qui eût gêné l’action ou les acteurs.

– Il se penche sur Kominform, continua-t-elle. Il ouvre le livre et, sans transition, il le lit.

– Ô fils noble, Kominform, ne te laisse pas distraire, reste en éveil, écoute ce que je vais te dire. Tu vas mourir, mais tu n’es ni le premier à quitter ce monde, ni le seul. Ne sois pas faible, ne regrette rien. Ton cœur a toujours agi pour le bien. Tu as propagé autour de toi l’idée d’une égalité rigoureuse entre les hommes. Tu as œuvré pour que chacun se libère de ses liens ridicules avec les biens matériels, avec la richesse, avec la puissance d’où qu’elle vienne... Maintenant, tu vas pouvoir toi-même réaliser ton programme jusqu’à sa plus

lumineuse conséquence... Tu vas pouvoir te libérer complètement, petit frère, rompre toutes les attaches, renoncer à l'individualité... Je vais te lire les instructions...

– Grand-mère va revenir, dit Kominform.

Il se mit à râler en hoquetant.

– C'est un spectacle affligeant, commenta Maria Henkel. Kominform mâche des mots qui ont du mal à franchir ses lèvres sous un aspect autre que celui d'une pâte chargée de bulles. Les mots coulent sur son menton, inintelligibles, cramoisis... Le rythme cardiaque de l'agonisant n'a plus aucune logique. Le cœur résiste avec désordre à l'envahissement de la mort.

– Oui, dit Kominform au milieu des râles. Grand-mère va sortir de son sommeil... Elle va resurgir comme un typhon issu de nulle part... Renforcée par son expérience du décès elle va resurgir, maintenant c'est sûr... Les déguenillés vont se lever derrière elle... Les pauvres ont quadruplé en nombre depuis que Grand-mère... Ils vont se lever et marcher en cortège... Les émeutiers vont déferler...

– Ne crains pas ce qui s'approche, Kominform, dit Drumbog. Cherche en toi des raisons de rester lucide...

– Ils seront invincibles, poursuivit Kominform. Partout ils mettront un terme à l'inégalité... Ils vont construire le royaume des pauvres... Enfin sur cette planète on partagera tout jusqu'à la dernière miette...

– Ne crains pas ce qui s'approche, Kominform, dit Drumbog. Ne te laisse gagner ni par l'assoupissement, ni par la peur.

– Je crois qu'il ne vous écoute pas, fit remarquer Strohbusch. Sa conscience flanche. À mon avis, il est en train de basculer dans le néant.

– Il ne faut pas qu'il bascule n'importe comment ! s'affola Drumbog. Il ne faut absolument pas qu'il parte comme un idiot, comme si... comme s'il s'endormait !... Ça pourrait lui être fatal !... Il risquerait de rater son rendez-vous avec la lumière !...

Strohbusch fit un geste imprécis.

– Strohbusch fait un geste imprécis, dit Maria Henkel. Il aimerait repousser le moment de la mort de Kominform, mais il sent que celle-ci est inévitable et très proche. Il n'est pas habitué au discours tantrique sur la mort. Pour lui, Drumbog remue des élucubrations qui n'ont ni queue ni tête. Les battements de cœur de Kominform sont encore audibles, mais ils faiblissent.

– Il est en train de mourir, dit Strohbusch. On n'y peut rien.

– Aidez-moi, Strohbusch, dit Drumbog. On va s’arranger pour que son attention s’aiguise, on ne va pas le laisser sombrer comme ça !... Parlez-lui, vous aussi !... Parlez-lui de votre côté, pendant que je lui déclame le livre dans l’oreille gauche ! Penchez-vous sur l’autre oreille et parlez-lui ! Il faut que tout évanouissement de sa conscience soit impossible !

– Et qu’est-ce que je lui dis ? demande Strohbusch.

Tous deux s’affolaient. Ils s’agitaient comme quand on ne peut plus rien faire. Ils piétinaient le grillage qui enveloppait partiellement le corps de Kominform. Le grillage grinçait.

– Du texte !... Prononcez du texte, hurla Drumbog. Vous avez apporté des livres, non ? Ouvrez-en un, lisez !

– Plutôt lequel ? s’angoissa Strohbusch. Les cadavres exquis ou les recettes de poulet ?

– N’importe ! dit Drumbog. Lisez au hasard, comme ça vient ! Adoptez une intonation solennelle pour qu’il songe à la mort ! Mais surtout arrêtez de lambiner ! Agissez, Strohbusch, parlez !...

Maintenant, le grillage grinçait moins. Tout le monde avait trouvé la place qui lui convenait. La tête de Kominform était soutenue par le bras du moine, comme si le moine penché sur lui désirait l’embrasser sur la joue gauche. Très près de sa joue droite, Strohbusch parlait. Le visage de Kominform ne donnait plus l’image de la souffrance, on peut même dire qu’il suggérait une certaine paix. On avait l’impression qu’il dormait.

Maria Henkel tournait lentement autour de ce groupe pour en distinguer l’essentiel, ou, du moins, quelques détails. Elle avait une prestance irréaliste, d’exploratrice couleur de cygne. Elle était superbe sous le soleil, dans la clarté de l’été. Personne ne lui accordait un regard.

– Maintenant, dit Maria Henkel, les muscles de Kominform se sont relâchés. Kominform commence à se vautrer dans sa mort. On n’entend plus son souffle, on distingue à peine les bruits que produit encore son cœur, de temps en temps. En alternance ou ensemble, Drumbog et Strohbusch s’adressent à lui. Ils voudraient qu’il franchisse les passerelles étroites de son décès en contemplant les gouffres qui l’entourent, en les contemplant avec tranquillité, sans vertige.

Drumbog et Strohbusch parlent à l’oreille de Kominform, chacun de son côté, chacun à son tour ou ensemble.

– Ne te laisse pas envahir par la peur, dit le vieux moine. Ton voyage commence, Kominform, mais je te guiderai pendant tes premiers instants, et je te guiderai ensuite jour après jour. Ne crains rien. Ne regrette pas de laisser derrière

toi des proches et des affligés que tu n'as pas pu mener à la lumière. D'autres viendront pour poursuivre ta tâche. Pars sereinement. Détache-toi, maintenant. Le moment est venu. Romps avec tes souvenirs. Prépare-toi à entrer dans un état où tu ne seras ni mort, ni vivant. Rassure-toi, fils noble, il n'y a rien là de terrible. Au cours de ton séjour dans le Bardo, tu auras surtout mainte occasion d'être confronté à la Claire Lumière. Va vers cette lumière, fils noble, prépare-toi dès maintenant à être confronté à elle. Rappelle-toi que seule ta fusion avec la Claire Lumière t'évitera de renaître encore une fois et de souffrir.

– *La mariée jaune fait des bulles*, dit Strohbusch. Je répète. *La mariée jaune fait des bulles... En croquant vos salades l'oiseau sauvage trouve les chemins du sang... Les soleils enlaidis achètent la boîte à musique... La viole de gambe embrouille la viole de gambe... Retour de cueillette, la vieille fille du gamin poursuit nos écrevisses... Les jonques en poche, tu remontais l'avenue du 27-Juin dans le sens du poêle... Je répète. Les jonques en poche, tu remontais l'avenue du 27-Juin dans le sens du poêle... Les trois noyés ont enrichi le silence des voûtes...*

– Quand tu seras en présence de la Claire Lumière, dit Drumbog, ne recule pas, ne recule pas d'un millimètre, ne songe qu'à te fondre en elle, avance vers elle et dissous-toi en elle sans regret.

– *Sur les libellules de Carélie un artilleur choisit la vase*, dit Strohbusch. *Si l'amour s'en va la belle pianiste fait la mesure magique...* Je répète... *Si l'amour s'en va la belle pianiste fait la mesure magique...*

Ils parlent à l'oreille de Kominform.

Même quand le cœur s'arrête, ils continuent.

Ils continuent à parler à l'oreille de Kominform.

II.

GLOUCHENKO

Des trompes de cuivre. Elles sont capables de lancer une note très grave sur une distance énorme, à travers la vallée quand il y a des montagnes et une vallée, quand il y a un paysage de roches, de cassures abruptes et d'herbes maigres. Voilà ce qu'on entend d'abord. Des trompes lamaïstes, tibétaines. Voilà sur quoi ici le livre commence. C'est un son inhabituel, mais on l'accepte aussitôt et sans réserve. Tout de suite on sait que cette vibration fait partie de la vie et de la mort ordinaires. Tout de suite on l'aime. Elle envahit les choses du monde et les os du corps, les chairs et les images et même les mots qui traînent dans les replis du corps, et elle apaise. Voilà à quoi ressemble le bruitage du début, le tout premier bruitage. Ensuite naît un murmure collectif. Il se répand à proximité, comme si on avait pris place au sein d'une assemblée plus intéressée par les longues prières que par les anecdotes ou les narrations oiseuses. Les voix sont indéchiffrables. C'est une cérémonie qui se déroule, dans une langue qui n'a pas l'air d'être la nôtre. En tout cas, on la comprend encore un peu moins que la nôtre.

Puis un silence vient.

Plusieurs fois cela se produit : les trompes grondent, des voix se mêlent en un discours dont on ne saisit rien, puis un silence vient.

C'est beau.

J'entends alors la voix du soldat Glouchenko, et cette musique, ces bruits s'atténuent. Bientôt ils s'éteignent.

– Il y a quelqu'un ? demande Glouchenko. Quelqu'un a dit quelque chose ?
(*Silence.*) Qu'est-ce que c'est que ces...

Il tâtonne, une tasse de fer racle sur une étagère et bascule dans le vide. Elle heurte le sol avec violence.

– Ils ont coupé l'électricité, les salauds. (*Silence.*) Hé !... Il y a quelqu'un ?...

Nul ne répond. Le noir absolu entoure Glouchenko. Si épais, ce noir, qu'on le sent filer entre les doigts comme une encre. Glouchenko n'ose pas avancer. Il ne s'est jamais senti à l'aise dans l'obscurité, il est un peu ventripotent, pas très habile de son corps, il a peur de provoquer une catastrophe. Il essuie ses mains moites sur son pantalon.

Le chœur des murmures vient de reprendre. On aurait du mal à déterminer où se situe son origine, dans quel point de l'espace. Il est là, simplement, à l'arrière-plan de l'obscurité. Et maintenant une voix s'en détache, de plus en plus distincte. La langue n'a pas changé : plus étrangère encore que la nôtre.

Je ne suis pas sûr de pouvoir affirmer que je la reconnais, cette voix, car elle a été dépersonnalisée par les exigences du rituel, et rabotée par son voyage à travers l'espace noir. Malgré tout, il me semble que certaines de ses inflexions me rappellent quelque chose. Il y a longtemps, j'ai rencontré un homme qui souhaitait se consacrer à l'exploration des univers magiques. Cet homme s'appelait Schmunck, comme moi, avec un autre prénom que moi, Baabar. Mon prénom à moi est Mario, mais peu importe. Disons que j'identifie ici la voix de Schmunck. Pour ne pas compliquer l'histoire, on va dire que je la reconnais. C'est une voix solennelle, bien posée, comme fréquemment il en résonne dans les salles de méditation des monastères.

– Ô fils noble, dit l'officiant, toi qui te nommes Glouchenko, le temps est venu pour toi de chercher la Voie vers la Lumière. Ton souffle vient de s'interrompre, ton corps déjà a commencé à refroidir. Dans la vie que tu as quittée, tu as reçu une formation militaire, puisque tu étais artilleur, mais tu as reçu aussi une formation religieuse, au temps lointain où tu t'étais entiché de bouddhisme. Tu as séjourné plusieurs mois dans un ashram et on t'a maintes fois parlé de la Claire Lumière. Or à présent que tu n'es ni vivant ni mort, à présent que tu erres dans le Bardo, c'est-à-dire dans le monde qui sert de passerelle entre la vie et la renaissance, tu vas être confronté à elle, à la Claire Lumière.

Reprends tes esprits, fils noble, toi qui te nommes Glouchenko. Rappelle-toi les enseignements que les prêtres t'ont transmis. Prépare-toi. Je suis ici pour t'aider. Je suis le moine qui parle à l'oreille de ton cadavre. Je vais te guider dans

ta confrontation avec la Claire Lumière. Tu vas maintenant te trouver devant un choix : t'illuminer et devenir Bouddha, comme beaucoup de braves avant toi, ou poursuivre la stupide et douloureuse errance des vivants, qui vont sans cesse de la naissance à la mort, puis de la mort à la renaissance, sans consolation et sans repos...

– Qu'est-ce que, dit Glouchenko.

Dans le silence qui s'instaure, il avance de deux ou trois pas avec précaution. Il n'a aucun repère, si on excepte la tasse de fer qui est tombée devant lui un peu plus tôt. La tasse frotte contre son pied. Cela lui donne un peu d'assurance. Il avance en la poussant.

– Il y a un type qui parle dans le noir, affirme-t-il.

La tasse roule. Elle s'écarte hors de sa portée. Il piétine prudemment à droite et à gauche, mais il ne la retrouve plus. Il l'a perdue. Il s'arrête de marcher.

– Hé, le type qui parle ! crie-t-il. Amène-toi !... C'est toi qui as éteint les lampes dans le dortoir ? Hein ?... On ne voit rien, c'est pire que la nuit... *(Silence.)* C'est quoi, cette histoire de cadavre que tu racontais tout à l'heure ?... Tu as parlé de cadavre, j'ai bien entendu. Je ne suis pas sourd. C'est quoi, ces histoires de cadavre, de Claire Lumière, hein ?... *(Silence.)* Hé, les gars ! Où vous êtes passés ?... Hé ! Où vous êtes tous passés, bande de... *(Silence.)*

Glouchenko s'est immobilisé. Ce n'est pas qu'il soit d'un naturel pusillanime, mais il est désorienté, et il a peur de se cogner contre un obstacle, ou de se retrouver englouti dans un trou. Dans un quelconque trou ou un abîme.

– Ou alors, marmonne-t-il, ça a disjoncté, et ils font semblant de dormir, ces feignasses, pour ne pas avoir à descendre dans les sous-sols. Hé, le type qui parlait il y a une minute, ça te fatiguerait d'aller changer les plombs, hein ?... Tu fais semblant de dormir, maintenant, hein ?... *(Silence.)* Bon. J'ai compris. Va falloir que Glouchenko s'en occupe lui-même.

Il se remet à marcher. À l'oreille, on peut reconstituer son exploration très lente du noir. Il se heurte à un obstacle. Il pousse une exclamation de douleur. Il grommelle.

– Bon sang, dit-il. On voit vraiment rien de rien. Ça va pas être facile de trouver le compteur. Il doit bien y avoir un compteur électrique à côté d'une porte ou dans les sous-sols. Un disjoncteur. Faudrait que je trouve une porte, pour commencer, une porte ou un escalier.

Dans la distance, les trompes retentissent, lamaïstes, splendides. Ensuite se précise la voix de l'officiant. Elle est soudain très nette, on la reçoit à l'intérieur

du crâne comme si elle surgissait directement de la mémoire.

– Ô fils noble, Glouchenko, dit Schmunck. Je le répète à l'oreille de ton cadavre, je ne cesserai de le répéter au cours des prochains jours, devant une photographie de toi ou devant tes vêtements quand ton corps aura été emporté, ou devant une chaise sur laquelle tu avais coutume de t'asseoir : le temps est venu pour toi de chercher la Voie vers la Lumière.

À ce moment, la basse profonde de Schmunck s'affaiblit.

Le discours devient une ruminantion inintelligible.

– Je ne reconnais rien, se plaint Glouchenko. Pas de porte, pas d'escalier...

On suppose que Glouchenko progresse en palpant l'espace devant lui. Cela n'empêche pas les collisions. Il se heurte à des volumes qui se dressent sur sa route, et que ses mains n'ont pas détectés. Des meubles bas, des tabourets transformés en tables de nuit. Parfois il accroche des objets par inadvertance. Les objets tombent et se cassent. Ces incidents l'exaspèrent.

– C'est quoi, ça, cet endroit ? bougonne-t-il. Les murs n'ont pas de fenêtres. Ces salauds, ils ont dû me déplacer pendant que je dormais. Ils m'ont sorti du dortoir de l'hôpital, ils m'ont transporté ici, dans ce... Je sais pas du tout où on est... Ils ont dû attendre que je me mette à ronfler, c'est vrai qu'une fois lancé j'ai le sommeil un peu lourd... Ah, chapeau, les gars ! C'est intelligent, comme farce !... (*Silence.*) Pas croyable ce qu'il fait noir !... (*Silence.*) À tous les coups ils sont cachés quelque part... Ils m'observent, ils rigolent en douce, ces idiots...

Il crie.

– Ça vous amuse, hein ?...

Je ne répondais pas, mais, à vrai dire, ça ne m'amusait pas terriblement. Un peu, certes, mais pas terriblement. Si j'avais eu la possibilité d'échanger quelques phrases avec Glouchenko, j'aurais plutôt essayé de le raisonner sans lui rire à la figure. J'aurais tenté de lui faire admettre qu'il n'était pas victime d'une plaisanterie de ses camarades de chambrée, et qu'au fond la situation était pour lui beaucoup plus grave. Or, cantonné dans mon rôle de commentateur extérieur, je ne disposais d'aucun moyen pour me faire entendre de lui. Toute communication entre nous était exclue. Des contacts sonores, je pouvais en établir, bien sûr, mais pas avec lui. Seulement avec le chef de régie du studio Quinze-zéro-neuf. Nous nous parlions par radio. Nous nous parlions par radio quand les ondes passaient.

J'étais en service. Je suis reporter. On m'envoie dans les endroits où mes collègues ne désirent pas se rendre, en général parce qu'ils craignent de s'y ennuyer plus que par peur d'y faire une mauvaise rencontre ou d'y trouver la

mort. Je suis le plus jeune, il est normal qu'on me désigne pour les corvées. Et ici, c'était d'un reportage sur le Bardo que j'avais hérité. Je ne me plains pas. La régie décide à ma place, et j'obéis. Tout doit être exploré, afin que le public de la radiophonie n'ignore rien des multiples recoins bizarres du monde. Sur ma carte professionnelle, on lit mon nom, Mario Schmunck, suivi d'une mention à mon avis grandiloquente. Mario Schmunck, correspondant spécial. Ils auraient pu inscrire tout bêtement que je suis journaliste.

– Vous me recevez ? dis-je. Allô, vous m'entendez ?... Je suis en ligne ?

Avant mon départ, on m'avait fixé un appareil dans l'oreille, et un autre dans la bouche, à proximité de la luette, prétendument pour ne pas me gêner. La communication était exécrable. Elle manquait de puissance, les parasites la rendaient souvent inaudible. Le Bardo fait partie du monde, mais les merveilles de la technologie y sont inopérantes. Depuis que j'étais sur zone, mes systèmes de phonie fonctionnaient mal.

– Allô ? répétais-je. Studio Quinze-zéro-neuf, vous m'entendez ?

J'eus une réponse.

– Bon, dis-je. Alors, j'y vais. Quatre, trois, deux, un, bonjour. Ici Mario Schmunck, envoyé spécial pour les émissions Off-Shore-Info. On m'a demandé de faire un reportage sur ce qui se passe ici. *(Une pause.)* Nous nous trouvons présentement dans le Bardo. Qu'est-ce que le Bardo ?... Pas facile à définir sans lâcher de grosses bêtises. Comme je m'adresse à des non-spécialistes, je vais simplifier. Disons qu'il s'agit du monde d'avant la vie et d'après la mort. C'est un état flottant dans lequel se réveillent ceux et celles qui viennent de décéder. Un état ou un monde. Flottants.

Une pause.

– Pour l'instant, il fait très sombre, dit Mario Schmunck. Il n'y a ni haut ni bas, ni gauche ni droite, ni écoulement de durée mesurable. En tout cas, c'est l'impression que ressentent les gens dès le début. Les gens qui commencent à marcher dans le Bardo. *(Une pause.)* Lui, par exemple. Cet homme qui est là, devant nous, ce défunt de fraîche date se nomme Glouchenko. Il n'y voit goutte. Il avance lentement dans les ténèbres, avec précaution, mais il est un peu lourdaud et, quand il y rencontre un obstacle, il le heurte. Il a déjà renversé un tabouret, il s'est cogné contre une caisse faisant office de table de nuit. Il a déséquilibré une étagère d'un coup d'épaule. Il est comme aveugle. Maintenant, il se dirige vers une cantine militaire sur laquelle s'entassaient des ustensiles, de la vaisselle. Il va droit dessus. Il va la tamponner de plein fouet.

Le choc est violent. Aussitôt, de la vaisselle est précipitée vers le sol. Les gamelles en aluminium rebondissent et roulent longuement.

– Bon sang de bon sang de saloperie de bon sang ! s'exclame Glouchenko.

Plusieurs objets fragiles sont en miettes. Des flacons de sérum, des fioles de médicaments. Du matériel médical. Glouchenko gémit. Il s'est fait mal, les ténèbres l'énervent.

– Il est rentré en plein dedans, commente Mario Schmunck. Il a tapé dedans avec le genou droit, et ensuite il a basculé en balayant le vide avec les bras. Il s'est fait mal. Il aurait avantage à rester tranquille et à ne pas bouger, mais l'obscurité lui met les nerfs en pelote et il s'agite. Il espère pouvoir atteindre les sous-sols. Il voudrait mettre la main sur un disjoncteur, pousser un levier et rétablir le courant. Il s'est donc mis à chercher un escalier, un passage quelconque vers la cave. Il n'a guère de doutes sur l'endroit où il se trouve. Pour lui, c'est un dortoir d'hôpital ou une caserne. Une caserne parce qu'il vient d'un univers militaire, il était artilleur de deuxième classe avant sa mort, on l'avait envoyé sur le front équatorial pour civiliser les populations indiennes hostiles encore à l'économie de marché. Un hôpital parce que c'est dans un poste médical qu'il a cessé de vivre... dans une bourgade sans nom, invisible au milieu de la forêt... Bref. Je résume. Ce Glouchenko ne pense pas une seconde qu'il n'est nulle part, et qu'il vient d'entamer son errance dans le Bardo. Il est persuadé qu'il y a une panne de secteur. Il ne comprend pas qu'il est mort.

Glouchenko progresse au milieu des objets éparpillés. Non sans prudence, il promène les pieds sur le sol. Il n'a pas de chaussures, il se méfie des éclats de verre, il ne soulève pas les jambes. Une assiette en métal l'accompagne pendant un mètre. Ce n'est pas sur du parquet qu'il avance. En tout cas, aucune planche ne craque.

– Il ne comprend pas qu'il est mort, non, pas du tout, insiste Mario Schmunck. Comme la plupart d'entre nous, il n'arrive absolument pas à concevoir une telle chose. Et pourtant, l'information lui a été donnée. Il reçoit les conseils et les explications d'un homme qui lui parle depuis le monde des vivants. (*Une pause.*) Vous savez, ça a l'air simple, vu de l'extérieur, de faire attention à ce que dit un moine qui murmure à l'oreille de votre cadavre. Mais en fait, non, ce n'est pas si simple. On s'obstine. On imagine qu'on est dans le noir, qu'on est toujours vivant et qu'on a été victime d'une mauvaise plaisanterie. On refuse de croire à l'évidence.

On entend Glouchenko qui hésite dans l'obscurité. Il avance avec lourdeur. On devine ses manières pataudes, sa stature grossière, presque animale, son

absence de grâce.

– Cet homme est comme sourd à ce qu'on lui serine avec patience et compassion, commente Mario Schmunck. Cet homme mort, au lieu de se préparer à rencontrer la Claire Lumière, il est en quête d'un compteur d'électricité !... Il promène les mains sur le mur, il ne rêve que de descendre à la cave. Il s'appelle Glouchenko, il a trente-cinq ans, il a mené une vie normale...

Au loin, les trompes tibétaines barrissent de nouveau, et, beaucoup plus proche, un gong tinte. Il émet une note mélodieuse qui se prolonge. Une note superbe. On aurait envie d'entrer dans un monastère pour entendre cela souvent, à toute heure du jour ou de la nuit.

Pendant ce temps, le correspondant spécial consulte sa documentation sur Glouchenko. Il tourne les pages d'un carnet à spirale. Les renseignements abondent comme dans un dossier de police. Mario Schmunck a bien préparé son reportage.

– Je résume la vie de Glouchenko, annonce Mario Schmunck. École primaire, école professionnelle, service militaire...

Le papier bruisse, que le journaliste manipule.

– Je feuillette pour aller vite, dit Mario Schmunck. Forcément, je passe sur les détails... Chauffeur-livreur après l'armée... Pendant un moment, le bouddhisme l'attire... Il suit durant onze mois une formation dans une lamaserie, comme s'il se destinait à devenir moine, puis il abandonne... A souvent changé de travail entre vingt-deux et vingt-cinq ans... Tueur de canards dans un élevage de canards... Bande de copains... Mauvaises fréquentations... Des ouvriers marginaux, des groupes subversifs... Propagande radicale, discours égalitaristes... Participe à un hold-up prétendument révolutionnaire... Huit ans de rééducation avec régime sévère... Médaille du détenu lors d'un concours d'endurance... Nouvelle bande de copains au sortir des camps... Réinsertion sociale... Tueur de poulets dans un élevage de poulets... Puis il laisse tout tomber, il s'engage dans les Forces auxiliaires... On l'envoie exporter la démocratie dans un district de la ceinture équatoriale... Forêts, marécages, lianes, mille-pattes géants, malaria, des Indiens Cocambos à mater... En réalité, il n'a pas le temps de faire connaissance avec le pays ni d'assassiner le moindre indigène. À peine arrivé au camp de base, il aide à décharger un hydravion... Une caisse de matériel explose... Des munitions avec des charges biologiques, apparemment... Glouchenko attrape une peste foudroyante... On avait cru qu'il avait été vacciné avant de partir, et, en fait, non. Et puis, hier, il est mort... (*Une*

pause.) Une vie tout ce qu'il y a de plus banale... Courte et médiocre, incohérente...

Je n'estime pas utile de toujours dire ce que je pense, car c'est souvent choquant.

Mais là, je le dis.

– Une vie de con, dis-je.

Une pause. Trompes lointaines.

Gong. Silence.

Gong.

Maintenant, c'est la voix de l'officiant qui reprend, la voix de Baabar Schmunck, le lama. Elle ne s'était pas interrompue, mais on ne lui avait pas prêté attention pendant tout ce temps. Et maintenant, on l'entend. L'admirable vibration du gong l'accompagne.

– Ô Glouchenko, dit paisiblement Schmunck, ô, fils noble, à un moment de ta vie passée, tu as reçu chez nous un enseignement religieux de base. Et même si, après avoir été proche de nous, tu t'es éloigné de nous, ne te détourne pas à présent de la Voie. Souviens-toi de ce qu'on t'a enseigné. (*Gong.*) Accepte de te dissoudre dans le Vide et dans la Claire Lumière dès que l'occasion s'en présentera. Renonce à exister de façon consciente et individuelle. (*Gong.*) Sinon, tu devras marcher quarante-neuf jours, assailli de visions effroyables, avec pour seule perspective la réincarnation dans un homme ou dans un animal. Par exemple, la réincarnation dans un porc-épic ou un singe. (*Gong.*) Un porc-épic qui renifle stupidement ou un singe hurleur. Par exemple. (*Gong.*) Écoute mes conseils, Glouchenko. Ne te laisse pas influencer par ce que te dicte ton esprit confus.

La voix s'estompe. Schmunck continue à parler, mais le flux sonore agonise.

– Ne te détourne pas de la Voie, perçoit-on encore.

– Hé ! appelle Glouchenko. Hé, toi !... Le type qui parle !... Où que tu te caches ?...

Glouchenko se fige. Il tend l'oreille.

– Bizarre, réfléchit-il. Tantôt on dirait qu'il est tout près et qu'il beugle, et tantôt on a l'impression qu'il murmure à cent mètres d'ici... Dans les deux cas, on ne saisit pas un traître mot de ce que... (*Pause.*) On se croirait à l'intérieur d'un rêve. Ça doit être ça, je suis en train de faire un cauchemar... (*Pause.*) Mais non, qu'est-ce que je raconte. Si je rêvais, je verrais des images... Et là, rien. Seulement du noir... C'est bien la preuve que...

Il se remet à bouger. Il étend les bras. Avec la main ou avec le pied, on ne sait pas, il touche un téléphone. Un de ces vieux modèles qui datent de l'entre-deux-guerres, avec un cadran rond et une fourche, et une sonnerie mécanique qui grelotte quand on secoue l'appareil.

– Eh bien, tiens ! Un téléphone ! s'ébahit Glouchenko. Et il fonctionne ?

Il le secoue.

– Ça a l'air, dit-il.

Il décroche. Il obtient la tonalité. Il essaie de se servir de l'appareil en le palpant. Il marmonne. La sonnerie grelotte au moindre prétexte.

– Bon, il est branché, constate Glouchenko. Si je pouvais composer un numéro... Il doit bien y avoir un standard... C'est le zéro zéro, en général... Ah, saloperie ! Dans l'obscurité, comment voulez-vous que... C'est quoi, ce trou, là, un zéro ou un neuf ?... Je vais essayer au hasard, peut-être que...

Le cadran tourne, revient en frottant à sa position de départ, tourne, revient en frottant. Dans l'appareil, après la tonalité, arrivent les échos d'une cérémonie tantrique, déformés par de vilaines perturbations électro-acoustiques. On reconnaît des trompes, des conques, des prières collectives, des tintements, des murmures. Aucune parole distincte ne s'en détache.

– Allô, vous m'entendez ? crie Glouchenko. Ici Glouchenko, il y a quelqu'un au standard ?... (*Murmures faibles, tintements de moins en moins perceptibles. Tout s'éloigne.*) Non, ils ne m'entendent pas. Je suis tombé sur un mauvais numéro, évidemment...

Il raccroche. Le silence l'entoure. Il ne sait pas trop quoi faire.

– Bande de salauds ! hurle-t-il soudain. Allez, quoi ! Rétablissez la lumière !... Ça suffit, c'est fini ! Ça n'amuse plus personne !... (*Une pause.*) Allez, les gars ! La plaisanterie a assez duré !... Remettez le courant !...

Un temps.

Il reprend le téléphone et il le décroche encore. Il écoute la tonalité. Il raccroche le combiné avec violence.

– Bande de salauds ! grommelle-t-il.

Puis on l'entend s'asseoir à côté du téléphone. Il a pris cette décision. Il s'installe, il tâtonne autour de lui, il tire le fil, il déplace l'appareil qui grelotte. Il le pose tout contre sa jambe.

Il est fatigué.

– Bon, autant rester ici en attendant que quelqu'un ait la bonne idée de m'appeler, dit-il. Je ne me sens pas en forme, je vais me reposer un peu. Tout à l'heure, si j'ai le temps, je démêlerai le fil. C'est tout entortillé, ce machin...

Dans la distance, une distance extrême, les gongs et les trompes cessent de sonner. Pendant quelques instants, il n'y a absolument plus aucun bruit.

Puis on sursaute. Comme le silence et l'obscurité sont intenses, on s'est fait surprendre par la voix de l'officiant. Elle n'est pas forte, mais, le temps d'une phrase, elle est d'une netteté absolue.

– Ô fils noble, Glouchenko, articule l'officiant, rends-toi à la raison, ne crois pas à ce que tu vois, les couleurs et les formes que tu distingues autour de toi ne sont que pure illusion...

Glouchenko ne réagit pas. Il n'a rien entendu. Ce n'est pas lui qui a sursauté.

– Bah, marmonne-t-il. Quelqu'un finira bien par m'appeler. *(Une pause.)* Oh, là, là ! Qu'est-ce qui se passe ? Je me sens complètement lessivé. La fatigue m'est tombée dessus, tout d'un coup. *(Une pause.)* Je vais attendre qu'ils rallument les lampes. Je vais faire un petit somme.

– Ô Glouchenko, dit Baabar Schmunck, les cieux à présent te paraissent d'un bleu outremer très foncé, et soudain jaillit en ta direction une divine lumière bleue, merveilleuse de qualité et de brillant. Ne sois pas surpris par elle, fils noble. *(Gong.)* Ne la crains pas, même si tu es à peine capable d'en soutenir la vue. *(Gong.)* Mets ta foi en elle. *(Gong.)* Cette lumière est destinée à t'accueillir. Juste à côté d'elle palpite une terne lueur blanche. Ne sois pas attiré par elle, car celle-là, cette lueur, ce n'est pas la lumière de la grâce. *(Gong.)*

La voix est faible, solennelle, très apaisante, mais elle vient de trop loin. J'ai dit précédemment que je pensais y reconnaître la voix de Schmunck. J'en suis moins sûr à présent. Je ne le jurerais pas. C'est, du reste, un détail qui ne concerne que moi et mes souvenirs, alors qu'ici je ne compte pas. Seul Glouchenko ici a de l'importance. Seul Glouchenko ici est au centre de l'obscur.

– Ne sois pas attaché, fils noble, ne sois pas faible, exhorte la voix de l'officiant, que cet officiant soit ou non Baabar Schmunck. Ne regarde pas la lueur blanche qui ne blesse pas les yeux, regarde la brillante lumière bleue qui t'éblouit, regarde-la avec une foi profonde. Essaie de te dissoudre dans son halo. Essaie de te fondre totalement dans l'arc-en-ciel qui...

Schmunck ou un moine semblable à Schmunck entame la description d'un arc-en-ciel monochrome, et on aimerait en savoir plus, mais la voix s'évanouit doucement. On aimerait en savoir plus et on se concentre sur l'absence de bruit, comme si une explication allait surgir et enfin nous satisfaire. Mais le silence règne.

Pendant un large moment, le silence règne.

Puis la brusque sonnerie du téléphone déchire le vide, forte, non atténuée par les ténèbres, et, cette fois-ci, elle fait sursauter tout le monde.

Glouchenko a un spasme d'effarement. Il somnolait.

– Ah, cette bande de salopards ! grogne-t-il. Ils ont bien étudié leur coup ! Ils ne me laissent même pas tranquille pendant ma sieste !...

À la deuxième sonnerie, Glouchenko décroche.

– Allô ? dit une voix claire.

– J'écoute, dit Glouchenko sur un ton de colère. Ici Glouchenko. Qui est à l'appareil ?

– C'est toi, Glouchenko ? Tu m'entends ?... C'est moi, Babloïev. Tu m'entends ? Babloïev à l'appareil.

– Babloïev ?... hésite Glouchenko.

– Oui, dit l'autre.

Glouchenko pousse un gros soupir.

– Allez, arrêtez vos idioties, les gars ! dit-il. Babloïev a sauté avec la caisse de munitions, l'autre jour. Quand on déchargeait l'hydravion. Il a été salement éparpillé au-dessus de l'eau. Vous savez bien que... Pourquoi que vous plaisantez avec les morts, hein ?... Ça ne se fait pas... Pourquoi que vous touchez à Babloïev ? Il est rentré au camp dans trois sacs de plastique différents, le pauvre.

– Deux, corrige l'autre.

Une pause.

Puisque nous en sommes là, je signale que Babloïev et Glouchenko sont assis à quatre ou cinq mètres l'un de l'autre. Ils ne se voient pas, ils utilisent le téléphone pour se parler, alors qu'en réalité ils pourraient parfaitement s'en passer. Leurs voix voyagent par le fil sous forme d'impulsions électriques, mais, en même temps, elles traversent à l'air libre la courte distance qui sépare les deux hommes. On est donc en présence d'un dialogue aveugle à quatre voix. C'est une broutille, mais je le signale.

Glouchenko ronchonne.

– Ça ne se fait pas, dit-il. Il faut un minimum de respect. Me changer de dortoir, c'est pas bien futé, mais là, c'est autre chose. Arrêtez de vous moquer d'un défunt, les gars. D'un héros mort au champ d'honneur.

– Qu'est-ce que tu racontes, Glouchenko ? Je suis là, tout près, au bout du fil. On est ensemble. J'ai vu que tu somnolais. J'ai eu envie de te parler.

– C'est vrai que tu l'imites bien, notre Babloïev, dit Glouchenko. Tu as la même voix que lui. On dirait vraiment que c'est lui qui parle. (*Un temps.*)

Écoute, j'en ai marre de ce noir. Il y a des heures que ça dure, transmets à tous tes copains que... (*Un temps.*) Non, pas possible que tu sois Babloïev.

– Mais enfin, Glouchenko... s'étonne Babloïev. On dirait que tu n'as pas conscience que...

– Hein ? dit Glouchenko.

– Mais tu es bouché, ou quoi ? Tu t'imagines que tu es où ?... Reprends-toi, Glouchenko ! Regarde autour de toi ! Tu n'as pas encore compris ?...

– Compris quoi ? s'impatiente Glouchenko. Ça vous amuse, de vous adresser à moi comme si j'étais le dernier des débiles ?... J'ai très bien compris le truc qu'il y avait à comprendre, oui, qu'est-ce que vous croyez ? Et le truc, c'est que vous avez coupé l'électricité !... Alors, fichez-moi la paix avec le reste !...

– Bon, dit Babloïev. Je vais t'expliquer. On est morts, tous les deux. Moi, dans l'explosion. Et toi, de maladie. On est morts. On est en train de flotter dans le Bardo.

Un temps.

– Dans le quoi ? demande Glouchenko, plus calme.

– Dans le Bardo. Le monde intermédiaire. On va flotter et marcher là-dedans pendant quarante-neuf jours.

– Arrêtez avec ces foutaises, dit Glouchenko. Si vous pensez que vous allez me mener en bateau, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Vous n'arriverez pas à me faire croire n'importe quoi... La preuve que je suis pas mort, c'est que... (*Une pause.*) Je m'en serais aperçu, tout de même... (*Une pause.*) Dis donc, toi, le gars qui a la voix de Babloïev !... C'est toi qui as coupé le courant ?

– Le courant ?... Qu'est-ce que tu... Écoute-moi bien, Glouchenko. Il n'y a plus de courant pour toi. Plus de lumière. Tu es mort, un point, c'est tout. Il n'y a plus pour toi ni lumière, ni absence de lumière. Ici, c'est comme ça. Et tu ferais mieux de...

– Ça suffit, toi, hein ! se fâche Glouchenko. Si tu veux flanquer la trouille à quelqu'un, cherche-toi une autre victime !... Babloïev ou pas, fiche-moi la paix !

Il rabat avec colère le combiné sur son socle. Le téléphone tinte. La communication est coupée.

Exactement au même moment, les échos de la cérémonie religieuse reprennent. Trompes, gongs, marmonnats bouddhiques. Ce qui arrive jusqu'à nos oreilles semble épuisé par un long parcours.

Glouchenko ne perçoit rien.

– Ils essaient de m’effrayer, ces salauds, dit-il entre ses dents. J’ai l’impression qu’ils ne savent pas à qui ils ont affaire. *(Une pause.)* Hé, les gars ! Si vous cherchez un idiot de village prêt à gober vos inventions, vous vous êtes trompés d’adresse !... *(Un temps.)* Je vais me rendormir.

Un temps. Il se remet à crier.

– Glouchenko n’est pas la personne qu’il vous faut !... *(Un temps.)* Je suis crevé. Ils m’ont complètement épuisé, ces salauds.

Babloïev ne se manifeste plus. Disons qu’il n’est plus au bout du fil. Disons qu’il n’est plus nulle part. Si tout n’est qu’illusion, Babloïev n’a aucune raison de poursuivre sa conversation avec Glouchenko.

– Puisqu’on ne peut rien faire ici, annonce Glouchenko, autant tuer le temps en roupillant un bon coup, en attendant que ça se passe. S’ils m’entendent ronfler, peut-être qu’ils décideront d’arrêter leurs imbécillités.

Il ne ronfle pas immédiatement, mais, sans tarder, il s’assoupit.

Par bribes s’échouent autour de lui des notes graves qu’il ne distingue pas, des murmures. La voix de l’officiant parvient jusqu’à lui, mais il ne l’entend pas non plus.

– Ô fils noble, dit la voix, bientôt tu seras en présence d’une lumière d’un vert magnifique, d’un vert émeraude extrêmement riche, d’une splendeur qui ne se décrit pas. Ne crains pas cette lumière, réfugie-toi en elle. Renonce à tout, ne t’attache pas à ce que tu crois être encore ta mémoire ou ta conscience. Laisse cela, abandonne-le. Accepte de te dissoudre dans ce vert radieux, rejoins cette lumière dans laquelle enfin tu ne seras plus rien... N’hésite pas, Glouchenko... Le moment est venu que tu te dissolves... Plonge dans cette lumière pour t’éteindre...

Un temps.

La voix n’est plus qu’une minuscule petite vibration. Puis plus rien ne vibre.

Alors, très proche, le craquement d’un système acoustique rompt le silence. Mario Schmunck est de nouveau parmi nous, et quand je dis nous je me compte dans le nombre, évidemment. Mario Schmunck le correspondant spécial, le commentateur, le journaliste en mission.

– Studio Quinze-zéro-neuf, vous me recevez ? demande Mario Schmunck.

J’étais revenu sur zone, autrement dit dans le Bardo. Je continuais mon reportage pour les émissions Off-Shore-Info, et, après une coupure, je parlais de nouveau depuis le monde intermédiaire. Le blanc à la radio avait duré un court instant, peu d’auditeurs l’avaient remarqué, mais, dans l’existence de

Glouchenko, deux grandes semaines déjà s'étaient écoulées. Dans la mienne, d'existence, je ne sais pas. J'ignore sur quel système de mesure on m'avait branché depuis le début de ma prise de parole. Je possédais dans mon maigre matériel d'envoyé spécial un éphéméride phosphorescent qui me permettait de situer Glouchenko dans le temps. Quinze jours déjà avaient passé pour Glouchenko. Mais pour ce qui me concerne, c'était plus vague. Quinze jours aussi ? Ou quelques minutes ? On ne m'avait rien précisé avant mon départ. J'étais sur le point de m'informer sur mes droits syndicaux, et peut-être même de me plaindre un peu, lorsque le responsable de la régie m'avertit que j'étais en ligne pour le direct. Je ravalai mes doutes, mes revendications. Après tout, la différence d'impact sur mon organisme entre jours et minutes, je m'en fichais.

– Ici Mario Schmunck, dis-je. Auditeurs et auditrices d'Off-Shore-Info, merci d'être restés à l'écoute. Je vous parle de nouveau depuis le Bardo, le monde flottant d'après le décès. Glouchenko se trouve désormais à environ trente-trois jours de sa réincarnation. Les ténèbres sont atrocement denses autour de lui. C'est dans ce décor que Glouchenko évolue. Enfin, évolue... En réalité, il remue beaucoup moins qu'au début. Il s'agite moins. Il est assis à côté du téléphone et, la plupart du temps, il dort. Les journées ainsi se succèdent. Quinzième jour... Seizième... On m'a greffé un chronomètre sur le poignet... Dix-septième... Les jours passent... (*Un temps.*) Récemment, il y avait encore à proximité de lui un type nommé Babloïev, un camarade de régiment. De temps en temps ils se parlaient, tous les deux.

Je reçus un appel du studio. On me recevait mal. On me demandait de mieux articuler.

– OK, dis-je. Je continue. Babloïev entrait en relation téléphonique avec Glouchenko une ou deux fois par jour, mais Glouchenko supportait de moins en moins ce que Babloïev lui expliquait. Il a fini par ne plus décrocher quand la sonnerie grésillait. (*Un temps.*) Glouchenko est un mort typique, en somme. On essaie de le guider, on lui lit des instructions, on l'abreuve de conseils. Et lui, il reste sourd. Il n'obéit pas. On s'arrange alors pour lui fournir un interlocuteur à sa mesure, un compagnon de l'obscurité qui lui met les points sur les i... Peine perdue ! C'est un mort typique, têtu, borné, mécontent de son sort, et, bien sûr, incapable de mettre en œuvre les connaissances qu'il a reçues de son vivant. On lui en a pourtant appris beaucoup sur la mort, quand il était au monastère ! On lui a parlé de ça jour et nuit. Mais lui... (*Un temps.*) Remarquez, moi aussi, j'ai quelques notions de bouddhisme... J'ai lu le *Bardo Thödol*, comme tout le monde... Maintenant, savoir ce que j'en ai retenu exactement... Si je me

trouvais sans transition à la place de Glouchenko, je me demande si... Allô ?... Oui, c'est vous ?... *(Une pause.)* Oui, OK.

Le responsable de la régie m'avait interrompu. Il m'exhortait à revenir d'urgence dans le cadre du commentaire objectif. Mes états d'âme face au tantrisme n'avaient rien à voir avec mon reportage. J'avais été envoyé là-bas pour parler de Glouchenko et pas pour méditer à haute voix sur moi-même.

– OK, dis-je. Nous sommes bien d'accord. Pas de commentaire personnel.

Silence.

Long silence.

Le son d'un gong perce les ténèbres.

– Vingt-deuxième jour sur l'éphéméride de contrôle, dit Mario Schmunck. Vingt-troisième jour. Les semaines filent avec régularité. Il règne ici une épaisseur noire sans limite. Vingt-quatrième jour. Tiens, de nouveau on entend le son d'un gong. On peut parier que très bientôt la voix de l'officiant déchirera les ténèbres.

– Ô fils noble ! resurgit la lointaine voix de Schmunck. Les militaires ont évacué ton cadavre il y a près d'un mois, et je me suis placé chaque matin en face d'une photographie de toi pour te parler. Je me suis adressé à toi avec patience, et toi, tu as continué à errer dans le Bardo comme un animal terrorisé. Tu as continué à marcher au hasard, comme si tu ne possédais ni intelligence ni intuition. Tu n'as pas reconnu la Claire Lumière quand tu as été confronté à elle. Tu n'as pas tiré profit de mes conseils...

La voix, harmonieuse et propre à convaincre, décline. Les reproches s'enchaînent, mais ils manquent de puissance. C'est dommage, car l'intonation est vraiment très agréable. On l'écouterait volontiers pour le simple plaisir musical qu'elle procure. Glouchenko, lui, ne capte rien. Depuis le début, il est resté comme insensible. Les critiques de Schmunck ne l'atteignent pas.

– Tu es resté cadennassé à la lourde et douloureuse chaîne des causes et des conséquences, poursuit la voix. Il est grand temps que tu te libères, Glouchenko ! Fais un effort, Glouchenko !...

On entend encore un gong, mais le son est si atténué qu'on ne sait trop si on l'a rêvé ou non.

– Je vais m'en tenir au strict énoncé des faits, dit Mario Schmunck. Glouchenko est accroupi à petite distance du téléphone. On en est, voyons... Mon éphéméride m'indique qu'on en est au vingt-neuvième jour. Donc, déjà plus de quatre semaines que Glouchenko est mort sans s'en être rendu compte. *(Un temps.)* Entre deux sommeils, il continue à croire que l'obscurité est due à

une panne de secteur... Il a vraiment bloqué sa pensée là-dessus, il n'en démord pas. Il guette le moment où ses camarades de chambrée renonceront à leur mauvaise farce... De temps en temps, il se réveille et il grommelle des appréciations sévères sur ses frères d'armes. Si ça se trouve, il va rester sans bouger encore et encore, à somnoler et à marmonner comme un idiot... (*Gong lointain.*) Dans le *Livre des morts* tibétain, les moines décrivent en détail les visions qui assaillent tout défunt pendant quarante-neuf jours, pendant qu'il traverse péniblement le Bardo, mais ils n'ont pas prévu que Glouchenko dormirait ainsi près d'un vieux téléphone, sans marcher, sans aller ni dans un sens ni dans un autre...

Mario Schmunck a emporté avec lui le *Livre des morts*, à tout hasard. Loin de moi l'idée de le lui reprocher, notez bien. Moi aussi, je fais la même chose quand je voyage. Je le mets dans mon sac. Le *Bardo Thödol*. C'est une lecture utile, un investissement pour les jours pires. Il le feuillette.

– À chaque étape, dit Mario Schmunck, avant et pendant chaque épreuve, et aussi après, on exhorte le mort à cesser de s'attacher aux illusions de l'existence. On veut le convaincre de refuser la réincarnation, on le pousse à se dissoudre une fois pour toutes. On n'accepte pas l'idée qu'il souhaite vivre encore sous forme d'un individu doté de conscience, qu'il désire renaître encore une fois... tenter sa chance encore une fois... C'est tout juste si on ne l'insulte pas... On le couvre de sarcasmes parce qu'il tient à se réincarner... (*Un temps.*) Au fait, j'ignore si moi, de mon côté, je renoncerais à cette perspective... C'est tout de même moyennement attirant de se diluer à jamais dans une lumière qui vous empêchera ensuite de... Et vous, vous savez comment vous réagiriez, hein ?... Dans cette situation, dans la nuit, la peur... Ce que vous choisiriez ?... La dissolution, ou une réincarnation ?... Plus jamais rien, ou une nouvelle vie de souffrance ? Par exemple à l'intérieur d'un corps affreux et méprisable ? De babouin, de poulet ?... De mafieux au pouvoir ?...

Un violent effet Larsen cisaille l'espace qui sépare le fond de la bouche et le fond de l'oreille de Mario Schmunck.

– C'est vrai, je me suis relâché, admet le journaliste comme en aparté. Oui, je sais, vous m'avez déjà prévenu. Oui. Pas d'appréciations subjectives. Ça m'a échappé. D'accord... Pas d'avis négatifs sur le système... Ben non, je n'ai pas d'excuses. OK. Je ne me relâcherai plus... Oui ?... Une synthèse pour ceux qui ont pris l'émission en cours de route ?... Pas de problème, je vous fais ça.

Un temps.

– Off-Shore-Info, vous me recevez ?... Chers auditeurs, chères auditrices, ici Mario Schmunck. Je reprends l’antenne après un incident technique. Pour les personnes qui ont pris l’émission en cours de route, je vais énumérer brièvement les étapes du voyage qui suit le décès, telles qu’elles sont décrites dans le *Bardo Thödol*. Premier jour, lumière bleue. Deuxième jour, lumière blanche. Troisième jour, lumière jaune. Quatrième, cinquième, rouge, verte. (*Gong.*) Ensuite, rencontre avec quarante-deux déités organisées en groupes de cinq paires... C’est un compte bancal, en effet, mais comme je ne suis pas ici pour exprimer des opinions personnelles sur le système, je... Bon. Donc. Septième jour, rencontre avec les déités du Savoir, munies de couteaux courbes, brandissant des crânes remplis de sang, des tambours et des trompettes en fémurs humains, des bannières en peau humaine. (*Gong.*) Du huitième jour au quatorzième jour, confrontation avec les divinités irritées, buveuses de sang... Et ensuite, du quinzième au quarante-neuvième jour, errance misérable au cœur de la pénombre, dans une grande angoisse, au milieu des rafales de vent, sous la grêle et les cris de foules hurlant à la mort...

Silence.

– Du moins, dit Mario Schmunck, un tel scénario s’applique quand le défunt avance à travers le Bardo, pas quand il dort à poings fermés. Le cas de Glouchenko est particulier, il me semble... Pour lui, c’est déjà le... Pfff !... Le quarante-troisième jour de sieste...

Silence.

Gong.

Un coup de gong pas très fort, en réalité, mais, on ne sait pourquoi, c’est celui-là qui réveille Glouchenko. Le soldat remue. Il bâille. Il s’étire.

– Bah, dit Glouchenko. Je me demande combien de temps j’ai dormi. Quelque chose comme une heure ou deux. Ou peut-être simplement cinq minutes. Va savoir !... (*Une pause.*) C’est d’un calme, par ici !... D’un calme, d’un obscur... Et personne aux alentours... Quoique... Parfois, on a l’impression que quelqu’un chuchote dans le noir, ça doit venir d’un bâtiment voisin... Ou alors, c’est seulement une impression...

Il se remet debout. Il trébuche en se prenant les pieds dans le fil du téléphone. Celui-ci grelotte un quart de seconde et Glouchenko, par réflexe, se baisse et décroche.

– Allô, Babloïev ? dit-il.

Il repose le combiné sur la fourche et il marmonne.

– Bon sang, marmonne-t-il. Qu'est-ce qui me prend ?... Voilà que je parle à Babloïev, à ce pauvre gars... À peine débarqué, et déjà réexpédié à son domicile dans un sac plastique. Pas le temps de s'habituer au climat, de se colleter avec l'ennemi. C'est nos propres munitions qui lui ont explosé à la figure... Tu parles d'un gâchis !... Ces salauds de l'arsenal, ils emballent ça n'importe comment !... *(Une pause.)* Dis donc, qu'est-ce qui m'a pris de m'adresser à un mort ? C'est l'obscurité qui me tape sur le ciboulot... L'obscurité, l'immobilité... Faut que je bouge...

Il bute sur des objets métalliques. De nouveau, le voilà qui marche dans la nuit d'encre, à petits pas prudents.

– Ça n'a pas changé depuis tout à l'heure, dit-il. Il faut que j'y aille. Il faut que je sorte d'ici. Je vais bien finir par tomber sur une ouverture. *(Une pause.)* Il y a forcément une porte dans le local, on ne va pas me dire le contraire. Je vais aller tout droit. *(Une pause.)* Allez, Glouchenko, tu vas sortir d'ici. Ce n'est plus qu'une question de minutes.

– Ô fils noble, dit soudain la voix de l'officiant. Plus de six semaines ont passé, et à aucun moment tu n'as concentré ton esprit sur les moyens de ta libération. *(Gong.)* Tu as rôdé dans les ténèbres comme une bête craintive, tu n'as pas su profiter des mille occasions qui se présentaient à toi de devenir Bouddha... *(Gong.)* Maintenant, il est trop tard, Glouchenko. Tu vas revivre. *(Gong.)* Hélas, Glouchenko, je te préviens, tu vas revivre. Maintenant, tu te rapproches inexorablement de ta renaissance. Tu vas être aspiré par une matrice, tu vas pénétrer dans un fœtus. *(Gong.)* Écoute-moi, Glouchenko. *(Gong.)* Essaie au moins d'avoir l'intelligence de ne pas entrer n'importe où, de ne pas te précipiter sur n'importe quelle enveloppe disponible, afin d'éviter, pour ta prochaine existence, de devenir un animal. *(Gong.)* Écoute-moi, fils noble. Je vais te guider pour que tu choisisses une matrice avec discernement. Une matrice humaine.

– Hé, celui qui parle !... appelle Glouchenko. Où que tu es ?...

Glouchenko avance. Ses pieds se posent sur le sol avec lourdeur. Au bruit qu'il produit, on se rappelle qu'il ne doit pas porter de chaussures.

– Je suis sûr qu'il y avait un type qui chuchotait quelque part... *(Une pause.)* Hé ! Le type qui chuchote !... Où que tu te caches ?... Allez, bleusaille, montre-toi, la rigolade est terminée !... *(Une pause.)* C'est toi, Babloïev ?... C'est vous, les gars ?...

Il avance encore de deux ou trois pas.

Il a buté dans une gamelle de fer ou une grenade. Il l'envoie rouler loin de lui. Elle ricoche deux fois puis elle oscille un moment, avec un mouvement pendulaire de plus en plus rapide, puis elle se tranquillise.

– Écoute-moi bien, Glouchenko, dit l'officiant.

Glouchenko s'est arrêté. Il écoute l'objet qui bouge tout seul puis s'apaise. Quelque chose l'intrigue soudain dans la qualité de l'air.

– Tiens, remarque-t-il. C'est bizarre, ça.

Il renifle.

– Une odeur, maintenant, dit-il. Ça, c'est nouveau.

Il s'est immobilisé pour mieux humer.

– Une odeur de pisse de chat, dit-il. Non, attendez... pas de chat... Ou alors, de chat sauvage...

– Concentre ton attention, Glouchenko, dit l'officiant.

– C'est de la pisse d'animal sauvage, dit Glouchenko.

Il renifle encore.

– Oh, là, là ! s'exclame-t-il. C'est fort ! C'est sacrément fort !

– Écoute-moi de toutes tes forces, fils noble, dit l'officiant. (*Gong.*) Il y a bientôt sept semaines que tu avances. Tu vas atteindre la fin du chemin. (*Gong.*) Bientôt tu auras la vision de mâles et de femelles en union. Tu ressentiras pour eux une grande sympathie, une sympathie violente. Tu seras attiré par l'idée d'entrer au plus vite dans un germe. (*Gong.*) Tu auras envie d'être engendré par un père et une mère. (*Gong.*) Maintenant, concentre ton attention sur ce que je te dis, Glouchenko. (*Gong.*) Ne te laisse pas enchâsser dans n'importe quel embryon de hasard. Agis avec discernement. Si tu t'abandonnes à tes sympathies ou au hasard, tu risques de te réincarner dans une bête misérable. Tu pourrais te réveiller sous la forme d'un cancrelat ou d'un serpent, ou encore d'un yack souillé en permanence par sa propre bouse. Ce serait idiot, Glouchenko. (*Gong.*) Tu as tout de même été un être humain dans ta précédente existence.

Glouchenko n'écoute pas. Il n'entend pas. Il renifle.

– Ça sent le fauve, dit-il. Il doit y avoir une écurie dans le coin... Et d'ailleurs, non, qu'est-ce que je raconte ? Ça ne sent pas le cheval... Plutôt la ménagerie, les fauves... Pfff ! C'est sacrément fort !...

Il tâtonne. Un objet tombe derrière lui, indéfinissable, et il se casse.

– Ils m'ont transporté à côté d'un zoo, ces imbéciles... Ils se croient drôles... Et ça dure, ça dure... Des heures que ça dure, leur farce à la con. Depuis hier soir, même, si on calcule bien... (*Une pause.*) Hé, bande de

crétins !... Vous vous amusez bien ?... Allez, c'est fini, stop !... Rallumez les lampes, maintenant !... Vous m'entendez, les gars ?

Il tend l'oreille. Pas la moindre réponse.

Alors il recommence à examiner l'air avec soin, par petits coups, l'air noir qui l'enveloppe, et qui à présent est beaucoup plus chaud et humide qu'au début. On entend des trompes, la vibration émouvante d'un gong, mais à cela Glouchenko ne s'intéresse pas. L'odeur d'urine, en revanche, mobilise à peu près tous ses sens. Il se guide sur elle pour avancer de nouveau. Il est comme aimanté par elle. Il est attiré par cette trace qu'il associe à la fin de l'obscurité, qu'il associe puissamment à la vie, à la liberté, à la délivrance.

– Ici Mario Schmunck, intervient subitement le correspondant spécial. Nous avons été coupés. La régie m'annonce que la liaison est rétablie. Je reprends donc la parole, en direct du Bardo, pour le studio Quinze-zéro-neuf. (*Une pause.*) L'éphéméride nous indique que le voyage de Glouchenko touche à sa fin. Glouchenko a séjourné ici près de quarante-neuf jours. Inexorablement il s'est dirigé vers le lieu et l'heure de sa renaissance. Il n'a écouté aucun conseil, il n'a rien vu, il n'a pas été terrorisé par quoi que ce soit... Pour traverser l'obscurité, il n'a pas activé les petites notions sur la mort et la Claire Lumière qu'on lui avait données quelques années plus tôt. Il ne s'est pas souvenu de l'enseignement qu'il avait reçu, il n'a compté que sur son instinct et sur sa très médiocre intelligence, et voilà le résultat... (*Une pause.*) Remarquez, je ne lui jette pas la pierre. Puisqu'il avait sommeil, pourquoi est-ce qu'il se serait retenu de dormir, hein ? Sincèrement, quand je serai à sa place, je ne sais pas si moi-même... Ce n'est pas du tout orthodoxe, ce que je vais dire. Mais tout de même, dormir, ça a l'air d'être une bonne technique pour éviter les cauchemars du Bardo... (*Une pause.*) Oui, exact, c'est un avis personnel. Oui, j'aurais pu le garder pour moi, mais... J'avais promis, je sais.

Au même instant, Glouchenko pousse un soupir.

– Je suis mort de fatigue, dit-il. Mes jambes me portent à peine. Et ma tête, je vous en parle pas... J'ai l'impression d'avoir le cerveau complètement vide...

Il fait quelques pas.

Un temps.

– Eh, mais on dirait une lueur, là-bas, dit-il. Droit devant. Mais oui, il y a une ligne plus claire dans le noir. Comme le dessous d'une porte... Je vais aller par là... C'est de là que soufflent les odeurs... Ça devient de plus en plus âcre...

– En ce moment, dit Mario Schmunck, Glouchenko se dirige vers la clarté qu'il a aperçue. Il tâtonne, sa main se pose sur une poignée. Il a enfin trouvé une

porte. Il la pousse sans difficulté particulière.

La porte ouvre sur la nuit, une nuit très sombre, nuageuse, sans étoiles, mais tel est le contraste avec les ténèbres d'où sort Glouchenko que tout y est distinct, comme en plein jour. Glouchenko plisse les yeux. La lumière nocturne lui blesse la vue. Il est sous des arbres immenses, dans une forêt profonde, humide et chaude. On voit un paysage luxuriant et, çà et là, des êtres vivants qui vont par paires. Glouchenko entend des bruits. Il se trouve à petite distance d'un couple de singes qui copulent. Les bruits sont ceux de la forêt à minuit, avec des grésillements et des cris tropicaux à l'arrière-plan et, beaucoup plus proches, des plaintes d'amours simiesques, des froissements de feuilles.

– Hé, vous, là-bas ! crie Glouchenko. Qu'est-ce que vous... Eh bien, ils ne se gênent pas, ces deux-là... Hé ! C'est vous qui aviez coupé l'électricité, tout à l'heure ?...

Glouchenko observe les macaques pendant un moment. Tout d'abord avec une curiosité égrillarde, puis avec un sentiment d'amour grandissant. Ces singes lui plaisent, il se sent soudain formidablement attiré par eux. Il est envahi par le désir urgent d'être leur fils.

Les clameurs et les silences chauds, les tintements de gouttes sur des flaques noires, le raffut des singes dans les hautes branches, l'atmosphère de forêt ruisselante, les parfums de fauves, de bois pourri, les remugles de bauge, les crissements des écailles et de la chitine sur toutes choses, les vapeurs issues de la boue, les grognements aigus et les sucs du coït, l'odeur des fourmilières. Tout cela entoure Glouchenko.

– Glouchenko se rapproche des singes en union sexuelle, décrit Mario Schmunck. Il est envahi par le désir impérieux d'être leur fils. Il n'a pas peur, même si, à mesure qu'il avance, les macaques augmentent en taille. Plus il s'approche d'eux, et plus le nombre de pas qu'il faut faire pour les atteindre est important... Le couple lui paraît géant, à présent... Le mâle et la femelle se dressent devant lui comme des montagnes... *(Une pause.)* Il a rapetissé, il est devenu minuscule... Il est comme aimanté par l'entrée de la matrice... Il marche fiévreusement vers elle... Il rapetisse encore...

Un temps.

– Il ne comprend rien à ce qui se passe, poursuit Mario Schmunck. Il a désormais un seul souhait en tête : se fondre amoureuxment dans ces deux êtres, devenir un germe qui leur succédera... Tous ses souvenirs ont disparu. Il n'a peur de rien... Il n'a pas conscience d'être minuscule...

– Bon, dit Glouchenko. Je vais m'installer là, en attendant. Je vais entrer là.

– Il n’a pratiquement plus conscience de quoi que ce soit, commente Mario Schmunck. On le devine à peine dans cette mêlée de corps.

Un temps.

Il fait chaud. Il est minuit. La forêt bruisse sous les nuages qui l’obscurcissent. Parfois, durant une seconde, le paysage est silencieux, mais aussitôt les cris de singes reprennent, les froissements végétaux, les vrilles des cigales de la selve.

– Ça va finir, dit Mario Schmunck. J’ignore si je me serais comporté de façon plus intelligente, à sa place. Plus glorieuse. Je ne sais pas.

Moi non plus, je ne sais pas, et ici, je parle au nom de tous.

On entend un bref sifflement électrique.

– Oui, pardon, dit Mario Schmunck. Je croyais que je n’étais déjà plus à l’antenne... Mais non, bien sûr, il n’y aura plus d’apartés égocentriques... OK...

Donc, Glouchenko. Ou ce qu’il en reste... Il va perdre conscience d’une seconde à l’autre. *(Une pause.)* Ça y est. Les compteurs sont à zéro. Glouchenko a totalement perdu conscience. *(Une pause.)* Il n’existe plus.

Une pause.

Il n’existe absolument plus. Il va pouvoir recommencer à vivre.

III.

SCHLUMM

Je me trouvais à l'intérieur d'un train, ce sont des choses qui arrivent. Je ne voyageais pas pour mon plaisir. On m'avait confié une tâche que je devais mener à bien pendant le trajet. Une tâche désagréable puisqu'il s'agissait de renvoyer un homme dans le néant d'où il était sorti quarante-huit ans auparavant, comme moi, c'est-à-dire probablement par erreur. Cela me dégoûte toujours un peu de devoir supprimer quelqu'un qui a le même âge que moi et dont le destin, au fond, pourrait être comparé de bout en bout avec le mien. On m'avait escorté jusqu'à l'ultime seconde et fait monter de force dans le wagon sans me communiquer la direction que j'allais emprunter. C'est une technique de notre hiérarchie, elle repose sur la conviction que, chacun de nous étant perpétuellement égaré à l'intérieur de sa propre existence, il n'a pas besoin de savoir où il va vraiment, surtout quand ce n'est pas lui qui conduit le véhicule dans lequel le travail s'effectuera. Néanmoins, comme je m'étais débattu durant les derniers instants, j'avais pu capter en fraude quelques images et me faire une idée du chemin que j'allais parcourir. On m'avait mis sur une ligne urbaine, dans une grande ville, disons Hong Kong pour dire quelque chose et pour respecter le principe de vraisemblance sur quoi il est d'usage que repose tout murmure narratif. Disons sur la ligne allant de Mongkok à la mer. Cette ligne est peu empruntée à certaines heures. Des précisions peuvent être chuchotées ici sans que cela porte préjudice à l'Organisation, et les précisions même totalement fausses rassurent toujours ceux qui sont dans l'incertitude et qui écoutent.

Le train avançait. Je m'étais avachi dans le sens de la marche. D'aucuns prétendent que s'asseoir dans le sens contraire de la marche provoque de graves troubles physiques. Jusqu'à présent je n'ai jamais été malade dans un train, je veux dire par suite des cahots de la voiture, ou parce que j'aurais été incommodé par les odeurs de poussière ou de corps. Certes, il m'est arrivé de voyager dans des conditions affreuses et dans un état de délabrement physique et mental qui dépassait l'ordinaire, mais la maladie s'était déjà déclarée ou couvait avant ma montée dans le wagon. Ces jours et ces nuits-là, le mode de transport n'était donc pas en cause. Il paraît que certaines maladies sont terribles quand on voyage. La peste bubonique, en particulier, ou le bérubéri, ou encore la gangrène gazeuse. Je ne cite que les affections les plus connues, évidemment. Dans le cas de trajets courts, le patient fait contre mauvaise fortune bon cœur, mais, quand la traversée devient interminable, les symptômes s'aggravent. Des médecins ont publié sur cela, et non des moindres. Pour ce qui me concerne, je ne souffrais d'aucune plaie majeure à cette époque. Toutefois, au moment de prendre place, je tournai vers l'avant le buste et le visage, comme si, de façon instinctive, mon corps m'avait dicté la meilleure posture possible pour affronter un accident ou un malheur.

Il n'y avait presque personne dans le compartiment quand je m'installai, à Mongkok, et, après quelque chose comme une minute, la passagère chinoise qui occupait le siège voisin du mien rassembla ses affaires et s'éclipsa. Ma tenue dérange, je le sais. Mes hardes monacales, qui ne sortent pas toujours de la teinturerie, suscitent des réactions négatives, aggravées par ma préférence pour la position accroupie, au bas de la banquette, position pourtant naturelle et fort confortable. Il arrive qu'on m'interpelle aussitôt après que je me suis immobilisé sous les sièges. On me repousse du bout de la semelle, on s'agite, on déplore à haute voix ma présence. Comme je suis en service commandé et que l'Organisation s'occupe de moi à mon retour, je supporte ces humiliations avec vaillance. J'absorbe les insultes sans y répondre et, quand il y a des coups, j'encaisse les coups. Fidèle à la culture d'impaviderité des Chinois, la passagère n'avait lancé aucune réflexion désagréable avant de disparaître. Comme disent nos entraîneurs, on peut tout de même échapper au tabassage, et, en tout cas en Chine, il y a des gens qui savent vivre et laisser vivre.

Je demeurai ainsi, accroupi et ballotté et en relativement bonne santé, de Mongkok Road à Cheungwong Road, somnolant pendant les longues heures monotones.

Un peu après Cheungwong Road, Schlumm pénétra dans le compartiment. À cette période de son existence, on pouvait déjà difficilement soutenir qu'il avait forme humaine. Il est vrai qu'il me ressemblait beaucoup, ce qui ne jouait pas en sa faveur. Ses oripeaux de bonze miséreux collaient à sa chair et paraissaient lui envelopper directement les os ; cela soulignait la solidité bizarre de sa charpente et n'encourageait pas à faire sa connaissance. Il me dépassa sans me jeter un regard, examina le coin fenêtre comme s'il découvrait là un site de première importance, où peut-être il lui faudrait séjourner plusieurs années dans une catatonie ascétique, puis, s'étant décidé, il se replia avec brusquerie et s'accroupit contre le système de ventilation. Il s'accroupit à contresens. Ses écharpes et les nippes très sales qui le vêtaient, indigo, brun noirâtre et très sales, se mirent à voler et à claquer autour de lui. Il tendit le bras vers la commande de l'air conditionné et il coupa l'alimentation. Les loques aussitôt retombèrent. Le calme une fois instauré parmi les étoffes, le silence régna, si on peut appeler silence le vacarme dans quoi s'accomplissent les périples en chemin de fer. Je me remis à somnoler, cela dura une heure ou deux.

Le paysage défilait vaguement derrière la fenêtre. Aux perspectives de Cheungwong Road avaient succédé les façades mal entretenues de Kamlam Street. Je voyais cela d'une manière très parcellaire, entre deux accès de torpeur. Il aurait fallu, pour voir mieux, plaquer contre la vitre sa figure. Or j'avais évité le coin fenêtre, que Schlumm à présent occupait. Le côté de la fenêtre est souvent préféré, même si pour s'assurer cette place on doit parfois voyager dans le sens contraire de la marche, et donc risquer de tomber malade. Le passager aperçoit ce qui défile et croit ainsi qu'il peut déterminer l'endroit du monde où il se trouve. Cela tue son angoisse ou l'atténue. Pourtant, quand on y réfléchit, bien illusoires sont les jalons qu'on se choisit en étudiant les images issues de l'extérieur. Bien illusoires et bien instables. Prenons un simple exemple. Les abords de Kamlam Street, par exemple, se confondent avec l'arrivée sur Kamfong Street. Les immeubles se dressent selon des verticales similaires ; au-dessus des portes, les souhaits de bonheur en quatre caractères ne diffèrent en rien ; sur les trottoirs, les asiatiques visages de la foule sont pareillement beaux et émouvants ; les gens s'habillent de la même manière. C'est pourquoi je préfère rester près du sol quand je veux collecter des indications fiables. Près du sol les repères sont fixes, tandis que, dès que l'on interroge la fenêtre, tout bouge vertigineusement. Près du sol, ma géographie s'appuie sur des données simples, elle se borne aux structures métalliques qui arriment les banquettes au plancher. J'ai sous les yeux des détails qui n'ont rien de fugitif, ici un chewing-gum durci,

là quatre cheveux noirs roulés en boucle, et, plus loin, une flaque de poussière gris sombre. S'il y a quelque chose qui me débarrasse de mon angoisse, c'est bien cela, ces modestes éléments, et ce pittoresque pour semelle qui ne s'efface pas entre deux assoupissements. C'est cela plutôt que de filantes visions d'architecture ou de cohue. Quoi qu'il en soit, comme la fin de l'après-midi approchait, j'eus envie d'aller observer ce qu'on voyait derrière la glace.

Je me levai, et, en m'aidant des mains pour ne pas perdre l'équilibre, j'allai vers la fenêtre. Le crépuscule n'avait pas encore complètement gagné l'univers, mais je me mouvais en aveugle, comme souvent, c'est-à-dire sans me soucier de la position abaissée ou levée de mes paupières. Certains mystiques de l'Organisation affirment que les déplacements à tâtons et en apnée offrent moins de risques que les autres. Sans être toujours d'accord avec ces illuminés, j'avoue que de telles recommandations ne me laissent pas insensible. J'avais déjà bien progressé quand j'entendis Schlumm gémir. Mon pied gauche pesait sur un morceau de sa robe. Je m'écartai de quelques centimètres et bredouillai un mot d'excuses.

– J'avais envie d'aller voir ce qu'il y a dehors, expliquai-je.

– Pas une raison pour ignorer ce qu'il y a dedans, dit Schlumm.

– Votre robe gêne, dis-je.

– Quelle robe, dit Schlumm. C'est ma peau.

– Ah, dis-je. Pardon. Je n'avais pas vu.

– Ah, vous voyez ? exulta Schlumm sur un ton sinistre. Et pourtant, c'est dedans.

– Oh, dedans, dehors, dis-je. On ne va pas chipoter. Pour la différence que...

J'orientai mon attention vers le paysage et je me tus. Je veillais maintenant à bien écarquiller les yeux. Il fallait s'agripper à la barre transversale si on voulait ne pas encore une fois piétiner le vêtement ou l'épiderme de Schlumm. L'heure avait tourné, mais le paysage n'avait guère évolué depuis Mongkok Road. On était toujours en ville, entouré d'étals montés sur des tréteaux, protégés par des bâches et des tentures, et il pleuvait. Les commerçants venaient d'allumer les ampoules nues sous lesquelles s'exposaient de la quincaillerie, des tee-shirts, des soutiens-gorge rembourrés, des tronçons de canard brunis à la sauce soja, des assortiments de disques piratés. Je notai au passage la présence, en haut des piles, de mes vedettes préférées de canto-pop. Gloutonnement je scrutai l'animation du marché pendant un quart d'heure.

– Ne seriez-vous pas le dénommé Puffky ? fit soudain Schlumm, depuis le bas, depuis sa bouche qui soufflait des paroles à la hauteur de mon genou gauche.

– Non, dis-je. Puffky est mort. On l’a découvert dans un entresol. Avec son sang, il avait eu le temps d’écrire sur le mur : *Schlumm m’a zigouiller*.

– Ça ne veut rien dire, dit Schlumm. Tout le monde fait ça, maintenant. C’est devenu une mode.

– J’ai vu les photos, dis-je. Il a eu une sale mort.

– Foutaises, protesta Schlumm. Il n’y a pas d’illustrations de ce genre dans les revues de l’Organisation.

– Une revue indépendante, me justifiai-je.

– Ah, dit Schlumm.

Le soir s’épaissit, puis Schlumm me demanda si je savais qui il était.

– Non, dis-je, qui êtes-vous ?

– Je me présente, dit-il. Schlumm, Ingo Schlumm. Il se peut que vous ayez déjà rencontré ce nom dans l’Organisation. J’ai des homonymes. Certains Schlumm se consacrent à la recherche théorique, d’autres sont rattachés à la branche Action. D’autres encore sont des pauvres types. Mais bref. L’Organisation m’a prévenu que j’allais rencontrer un certain Puffky.

– Puffky ? répétai-je, sur un ton pensif. Je ne vois pas.

– Oui, dit Schlumm. Quelqu’un dans mon genre, pas encore mort, mais fêlé, incontestablement. Je dis fêlé pour ne pas dramatiser le diagnostic. Un type pas encore mort, avec des problèmes d’identité. Ça pourrait être vous, non ?

– Je ne sais pas, dis-je. Peut-être. Mon nom n’a aucune importance.

– Bon, dit Schlumm. En somme, si n’importe quelle dénomination convient, rien ne m’empêche de vous appeler Puffky ?

– Si ça vous chante, dis-je, puis je me renfrognai.

La mise hors circuit de la climatisation avait provoqué une élévation de la température. À l’exception d’une veilleuse rosâtre qui agonisait à l’entrée du compartiment voisin, aucune lampe ne fonctionnait dans le wagon. Il y avait autour de nous des odeurs de sieste et de moisissure. Dans l’espace habitable, j’entends par là celui que nous habitons, la tendance était à la buée, à la condensation humide, aux miasmes. Mes guenilles brunâtres, mes écharpes indigo et mes pieds commençaient à exhaler des remugles de vestiaire sportif. Sous mes vêtements, les linges étaient à tordre. Je demeurai stoïquement inerte pendant une heure, puis je me mis à penser qu’une action de ma part était légitime et même souhaitable. Profitant d’un instant d’inattention de Schlumm,

je manœuvrai, en me servant d'un orteil valide que j'avais, la commande d'air conditionné. Le ventilateur se déclencha, les écharpes se mirent à onduler et à claquer autour de moi et autour de la tête de Schlumm, comme elles l'avaient fait au début du voyage.

Dehors, la nuit dominait, mais, comme on traversait de nouveau une zone commerçante, les guirlandes d'ampoules blanches trouaient l'obscurité. De nombreuses vendeuses étaient assises derrière leur marchandise, la tête penchée au-dessus d'un bol de soupe instantanée. S'il avait plu moins fort, on aurait pu distinguer ce qui agrémentait les nouilles, du poisson ou du crabe ou de la seiche pimentée, ou des crevettes au sésame. La pluie s'était renforcée depuis tout à l'heure. Elle s'abattait verticalement. Il n'y avait presque pas de gouttes sur la fenêtre.

– Tungchoi, dit Schlumm.

Des bandes de coton crasseux voltigeaient devant ses lèvres, rendant peu performante sa diction.

– Je vous demande pardon ? dis-je.

– On doit être au niveau de Tungchoi Street, dit Schlumm. On fait des zigzags au lieu de foncer tout droit vers la mer.

– Possible, dis-je.

– Vous connaissez le marché de Tungchoi ? demanda Schlumm.

– Tungchoi Market ? dis-je.

– Oui. On l'appelle comme ça. Vous êtes déjà venu ?

– Non, dis-je.

Une minute s'écoula, rythmée par les claquements de peau ou d'étoffe autour du visage de Schlumm.

– Avec ce Puffky, vous aviez des comptes à régler ? m'informai-je. La branche Action vous a chargé de l'éliminer ?

Schlumm ne répondit pas. Je me tournai vers lui, alors que j'avais persisté, jusque-là, à regarder par la fenêtre. Je baissai la tête en sa direction. Soulevés par le ventilateur, les morceaux de tissu papillonnaient devant son nez et lui giflaient de temps en temps un rebord de paupière, une moitié de front, la bouche. Je sais que d'aucuns prétendent que nous avons des physionomies très proches, presque identiques, mais, dans l'ombre du compartiment, je ne ressentais aucune sympathie envers le masque de Schlumm, un masque de boxeur famélique, malgracieux et psychologiquement instable.

– Je vous préviens, je ne suis pas Puffky, dis-je. Cessons de plaisanter à ce sujet. Je m'appelle Schlumm, moi aussi. Djonny Schlumm.

Schlumm ne réagissant pas, je me tournai de nouveau vers le dehors. Le train avait ralenti, ses mouvements s'étaient adoucis, puis interrompus, on avait l'impression d'attendre à un feu rouge. Le silence avait beaucoup augmenté. Schlumm et moi étions non cahotés, presque pétrifiés dans l'obscurité, existant seulement par la parole et par les éclairages des marchands, par les reflets mouillés venus de l'extérieur. La veilleuse rosâtre était loin de nous, comme dans un autre univers, inaccessible.

– Un homonyme de plus, continuai-je. Catégorie pauvres types, je suppose, dans votre classification.

Schlumm toussa. Allez savoir s'il n'avait pas pris du mal, à voyager ainsi, à contresens et du côté de la fenêtre. J'avais entendu parler de lui, j'avais lu des rapports sur lui, sur ses allergies et ses névroses. Je savais aussi qu'il faisait des recherches sur la perte de personnalité pendant les quarante-neuf premiers jours de la mort, sur la sensation de dédoublement qui empoisonnait la traversée des premiers enfers. Ces recherches blasphématoires, l'Organisation les avait tolérées jusqu'à une date récente, tant qu'il avait accepté d'en communiquer les résultats, et elle ne les tolérait plus aujourd'hui, car il ne partageait plus ses carnets de voyage avec personne. D'où mon travail, ma mission. Les déchirures clapotaient autour du visage émacié et brutal de Schlumm. Les joues de Schlumm et même son crâne, quand ces lambeaux noirâtres les giflaient, sonnaient d'une manière qui ne faisait pas penser à une chair heureuse, mais plutôt à un organisme qu'on oblige à vivre sans tenir compte de son désir profond d'extinction, sans tenir compte de son attirance violente pour une paix définitive et irréversible.

– Je ne vous crois pas, Puffky, se raidit soudain Schlumm en s'écartant de ma jambe droite. Vous êtes venu ici pour me supprimer, vous avez reçu mandat de l'Organisation pour m'arracher les résultats de mes recherches et pour me supprimer.

– C'est vous qui vous êtes introduit ici, Schlumm, rétorquai-je. Ne m'accusez pas à tort et à travers. N'inversez pas les rôles, hein. C'est vous qui êtes apparu dans un wagon où je voyageais depuis des heures, depuis Mongkok.

– Ah, vous êtes monté à Mongkok ? demanda Schlumm.

– Oui.

– Moi aussi, dit Schlumm. Il y avait une femme. Ma présence l'a dérangée. Elle a changé de compartiment.

– Une Chinoise ? m'intéressai-je.

Schlumm haussa ses osseuses et solides épaules, acquiesça d'un faible meuglement et n'ajouta rien.

Le train était reparti, le feu avait dû repasser au vert. Je retournai m'accroupir dans le sens de la marche. M'être agité ne m'avait pas fait de bien, avoir discuté avec Schlumm m'avait ébranlé de fond en comble. Là-dessus, des troubles physiques se développèrent. J'avais à présent des poussées de fièvre accompagnées de frissons et de sueurs froides. Ma nuque était douloureuse. Je me mis à passer en revue les maladies atypiques auxquelles j'avais pu être exposé sans m'en rendre compte. Dans les transports en commun, il est fréquent d'être contaminé par des crachats. Je les avais évités, jusque-là, mais je n'en étais pas totalement sûr.

– On vous a craché dessus ? demandai-je.

– Non, dit Schlumm. Pas que je sache.

Nous restâmes des heures sans émettre de sons signifiants. Nous étions l'un à côté de l'autre, assis à notre manière, au pied de la banquette, dans l'épaisse pénombre, et, par moments, je sentais sur moi le vent du ventilateur, aussitôt suivi de bruits de tissus froissés et, sur mon cou, sur mon front, les déchirures de nos deux robes s'emmêlaient, s'entortillaient, se rabattaient, serpentaient, claquaient. L'itinéraire suivi par le convoi zigzagua longtemps entre Pakpo Street et Hakpo Street, puis nous fonçâmes en direction de Yaumatei.

Une mauvaise faiblesse s'était emparée de moi. Je m'assoupis à plusieurs reprises. Selon toute vraisemblance, des jours et des nuits filèrent sans que j'en eusse conscience. Des gens peut-être à mon insu montèrent dans le train et en descendirent, s'introduisirent dans le compartiment et le quittèrent. Au milieu d'une de ces matinées indistinctes ou au début d'un après-midi, Schlumm de nouveau bloqua sur zéro la commande de la climatisation, et les clapotis d'étoffe autour de nous moururent.

– Il y a trois jours, une Tibétaine est montée à la hauteur de Lee Yip Street, dit Schlumm.

– Ah, une Tibétaine, dis-je.

– Une Tibétaine de l'Organisation, précisa Schlumm.

– Et alors ? dis-je.

– Elle est repartie, dit Schlumm. Un peu avant que nous arrivions à Shek Lung Street. Elle cherchait un certain Puffky, elle aussi. L'Organisation l'avait mise sur vos traces. Elle avait pour tâche de vous soutirer des informations.

– Quel genre de, demandai-je.

– Celles que vous ne vouliez pas livrer, paraît-il.

Une source de sueur se mit à couler sur l'ensemble de mon corps, affleurant en même temps en des dizaines de places et ensuite se répandant de façon égale dans mes replis et sur les surfaces lisses, me baignant des pieds à la tête, me glaçant. Je frémis.

- Des informations, haletai-je. Des informations sur quoi.
- Sur les sept semaines qui suivent la mort, dit Schlumm.
- Boh, il y en a bien plus que ça, dis-je.
- C'étaient les sept premières qui l'intéressaient, dit Schlumm.
- Et elle est partie ? demandai-je.
- Oui, dit Schlumm. Dès que...

– Dès que quoi, dis-je.

– Dès que vous en avez eu fini avec vos révélations, dit Schlumm. Vous savez, vous avez parlé pendant votre sommeil.

– Je ne vois pas ce que j'aurais pu déroger, mentis-je. Les sept premières semaines. Et pourquoi pas les sept dernières, pendant qu'elle y était ?

– Elle avait l'air satisfaite quand elle est descendue à Shek Lung Street, annonça Schlumm.

– Qu'est-ce que j'ai bien pu, demandai-je. Vous étiez là, vous. Vous avez tout entendu, puisque vous étiez là. Qu'est-ce que j'ai raconté, hein ?

– Je ne sais pas, dit Schlumm. Je dormais, moi aussi. Ma santé s'est beaucoup dégradée, ces temps-ci, si vous voulez que je vous dise. Je ne parviens plus à lutter victorieusement contre le sommeil, comme autrefois.

Il avait une expression désappointée, la mine soucieuse, mais j'eus l'impression qu'il se moquait de moi et je me levai pour me battre avec lui, ou, du moins, pour le frapper. Il en savait trop, il était temps que je l'élimine. Nous nous empoignâmes. Nous étions tous deux trempés de sueur et nous sentions mauvais. Notre état d'épuisement extrême ralentissait nos gestes.

Je me mis à essayer de lui cogner sur la figure.

– Qu'est-ce que j'ai déroger pendant ton soi-disant sommeil, hein ? rauquai-je. Tu vas me débiller ça, oui ou non ?

Il eut rapidement le dessus. On m'avait informé qu'il connaissait des prises de close-combat, de kempo et de jiu-jitsu, mais il se contenta de me porter des coups de genoux dans la poitrine et, à la seconde où je crus que ma cage thoracique avait volé en éclats, il me fit basculer en arrière et rouler sous la banquette opposée, avec la même aisance que si j'avais été un sac contenant quelques os et une pelle de sciure.

Nous nous défiâmes du regard pendant des heures et sans un mot, tandis qu'en nous l'adrénaline se diluait. Le réseau de côtes qui grillage mes poumons s'était reconstitué, les hématomes avaient cessé de gonfler dans ce qu'il faut bien appeler ma chair, à défaut d'autre vocable plus adéquat. La fièvre me faisait souffrir plus que les conséquences de la bataille. Parfois je respirais avec difficulté, parfois non. Le train longeait ou traversait des temples. Le parfum de l'encens et des fumées s'introduisaient par le système d'aération. Afin de ne pas sombrer dans la morosité en pensant exclusivement à mes conflits avec l'Organisation et avec ses sbires, je m'appliquais à voir en imagination la pieuse pagaille des autels, et les dévots qui brandissaient une poignée de fines tiges incandescentes, priant Guan Yin ou s'inclinant devant des idoles à tête de chien, interpellant des ancêtres, des démons. J'ai toujours éprouvé une vive sympathie envers ces rites qu'il me semblerait cependant absurde d'observer à mon tour, en supposant que je me trouve dans une situation où on exigerait de moi des démonstrations de piété.

En fin d'après-midi, mes accès de fièvre s'espacèrent. Dehors, la nuit tombait. On avait atteint, je crois, l'extrémité est de Wingsing Lane. Je me refusais toujours à interroger le paysage extérieur pour apprendre dans quel endroit du monde nous nous trouvions. En plus du désordre de mes vêtements délabrés et sales, j'avais sous le regard le vilain angle que dessinait mon coude droit et, dans la distance, une pelote de cheveux noirs, des miettes de hamburger, un demi-cercle tracé par une semelle dans une souillure huileuse. Je comparais cela avec ce que j'avais déjà en mémoire. Me consacrant à cette activité mentale, je me sentais moins affecté par le dépit d'avoir été rossé et moins tourmenté par les secousses du voyage. Le compartiment en effet sans relâche se balançait, ce qui à présent me contrariait au point de me soulever le cœur. Peut-être aussi des viscères essentiels avaient-ils été talés dans la bagarre. Je surveillai Schlumm pendant un moment encore. La soufflerie éteinte ne malmenait plus ses écharpes ni le haut de sa robe qui maintenant pendouillait en lambeaux, car je ne m'étais pas privé de tirer dessus durant la rixe. Schlumm ne manifestait aucune velléité de reprendre le combat ni de se rhabiller de façon non misérable.

Quand nous eûmes dépassé Wingsing Lane, je me remis en position assise, à un mètre de lui, l'échine appuyée sur la même banquette que lui. Nous demeurâmes ainsi jusqu'au matin, dans la pénombre que la veilleuse rosissait avec modestie depuis le compartiment voisin, puis l'aube vint. Derrière la vitre on se mit à deviner un nouveau paysage urbain. Un volet de tôle ondulée surgit puis s'évanouit. Il était abaissé devant une boutique indistincte. J'avais eu le

temps d'identifier le caractère très simple qui signifie « dix mille », mais cela ne m'avancait guère.

– Woosung Street, murmura Schlumm.

Ayant suffisamment boudé, je fis comme si entre nous rien d'hostile n'était advenu. Une humidité chaude empoissait l'espace dans quoi nous étions reclus.

– On pourrait peut-être rallumer la climatisation, suggérai-je.

– J'allais le faire, dit Schlumm.

Il tendit la main vers la commande, mais le système ne se déclencha pas. Il manœuvra plusieurs fois le bouton crénelé, l'obligeant à aller et venir sur le rectangle d'aluminium, entre un improbable symbole de flammes et le dessin d'un flocon de neige bleu azur. Vaines manœuvres.

– C'est détraqué, résuma-t-il.

– Je peux taper dessus, proposai-je.

– Si vous voulez, dit Schlumm.

Je me mis à ramper en direction du tableau électrique. Lorsque je passai devant lui, Schlumm grimaça.

– Votre robe ? demandai-je. Votre peau ?

– Dites donc, Puffky, on se demande si vous ne, gémit-il.

– Je n'ai pas fait exprès, dis-je.

– Encore heureux, dit-il.

J'atteignis les commandes et cognai dessus avec ce qui me restait de cartilages, d'os. Je me trouvais très près de Schlumm. Je prenais de multiples précautions pour ne pas une nouvelle fois lui marcher dessus. J'étais en équilibre précaire. Nous étouffions, nous étions tous deux ruisselants de sueur, nimbés d'exhalaisons fétides et à la limite de l'évanouissement, comme si une infection sournoise avait démoli en nous des organes invisibles, et prolongeait ses ravages dès que nous nous mettions à bouger ou à parler. Je m'acharnai toute la journée sur l'interrupteur qui ne communiquait plus avec le système, et sur le système lui-même, qui restait inerte. Les jointures de mes poings avaient éclaté, un liquide sourdait entre mes doigts, des gouttes rares, pas vraiment ambrées, mais assez comparables à ce que bavent les sauterelles quand on les capture et qu'elles ont peur. Je cessai de me démener, je m'accrochai au rebord de la fenêtre, à la barre transversale, je me redressai jusqu'à avoir une posture à peu près verticale. J'avais le sentiment d'accomplir des prouesses acrobatiques dont nul n'avait conscience. À l'extérieur, l'atmosphère était grise. Une buée compacte recouvrait la vitre. Avec mes mains sales, blessées, je griffonnai quelques mots sur la surface humide.

- Qu'est-ce que vous écrivez ? questionna Schlumm.
- *Schlumm m'a attaquer*, dis-je.
- Qu'est-ce que, dit Schlumm. Pourquoi.
- Pour m'en souvenir, dis-je. Pour que quelqu'un s'en souviene.
- Quelqu'un, dit Schlumm. Qui ça.
- C'est aussi pour le cas où l'Organisation enverrait des enquêteurs, dis-je.
- Alors, mettez plutôt *Schlumm m'a zigouiller*, dit Schlumm.

Nous restâmes pensifs pendant un certain temps.

– Tant que le meurtre n'a pas eu lieu, il vaudrait mieux ne rien inscrire, finit par dire Schlumm. On ne sait jamais à l'avance qui va nous tuer. On peut le prévoir, mais on n'en est jamais sûr à cent pour cent.

– C'est vrai, il y a une marge d'erreur, dis-je.

Je jetai un coup d'œil en biais sur Schlumm. Le soir tombait et, dans l'obscurité déjà triomphante, sa physionomie me plaisait de moins en moins. Il me semblait que le coin de sa bouche se ridait d'une façon que rien ne pouvait expliquer, sinon une ironie malveillante. Cet homme parlait de meurtre avec indifférence, il en parlait comme seul un assassin peut le faire. Quelque chose se vrilla au creux de mes moelles et expulsa de la peur dans mon sang et, cinq minutes plus tard, je m'écartai du coin fenêtre et de la forme repliée de Schlumm, en apparence immobile et paisible, mais maintenant très inquiétante. Il avait l'air de dormir. On ne pouvait exclure qu'il sommeillait véritablement, ni qu'il feignait la torpeur, ni, et c'était la pire hypothèse, qu'il faisait les deux choses en même temps.

Je me déplaçais en prenant mille précautions pour ne pas m'échouer sur les traînées d'étoffe qui prolongeaient l'organisme de Schlumm. Je voulais éviter d'agacer Schlumm ou de le réveiller. Je regagnai ma place initiale, celle où je m'étais tenu au début du voyage, puis, comme la distance entre nous me paraissait toujours ridicule, car il eût suffi que Schlumm se penchât et projetât le bras vers moi pour me saisir et me renvoyer dans le néant, je poursuivis mon mouvement en direction du seuil du compartiment, et je le franchis.

J'entrepris de ramper dans le couloir. L'unique veilleuse en état de marche émettait de fluettes lueurs qui me guidaient. J'avais décidé de me rendre dans le compartiment voisin, où justement cette lumière brûlait, afin de m'y assurer des conditions de survie plus décentes. Il ne s'agissait pas d'échapper aux poursuites que l'Organisation avait ordonnées contre moi, je n'avais pas cette prétention, mais seulement de gagner un peu de temps et d'espace. Dans la nuit sans fluidité, sans douceur autre que celle de la température, je fixais les yeux sur

cette lampe couleur de lilas défraîchi, couleur de fuchsia fané, qui était devenue pour moi l'étoile dérisoire de la continuation. J'appelle ici continuation tout ce qui me permettait d'éviter une immédiate agression, et donc de me maintenir encore, fût-ce un instant, à l'écart du vide terminal. De temps en temps, je me statufiais en totalité, afin d'écouter si le tueur était ou non à mes trousses.

En réalité, je ne percevais rien de véritablement angoissant. Le train poursuivait sa route vers la mer, les roues avalaient sans histoire les ruptures entre les rails, les amortisseurs avec régularité grinçaient. Les sifflements d'air et de fer striaient les ténèbres d'une façon nettement non inhabituelle. Mon corps m'échappait un peu, j'avais la sensation qu'il rôdait et rampait au-delà de moi, incapable déjà de lutter contre les courbatures et la peur, mais l'idée de ne pas avoir encore tout à fait péri avait percé en moi et me stimulait. Plutôt que de m'affaler funestement, je relevais la tête. J'arc-boutais mes membres vers la lampe et je reprenais ma progression.

Des heures passèrent. Je ne m'étais pas interrompu une seconde dans l'effort, fût-ce pour défaillir. J'avais enfin abouti à ce havre dont j'avais rêvé, et qui était conçu pour héberger assises environ huit personnes vivantes. Les banquettes étaient doucement frôlées par les rayons de la veilleuse. La nuit me parut pourtant plus dense qu'ailleurs, sans doute parce que ma vue avait baissé. Me tenant sur mes gardes, je m'installai comme je le pus, au bas d'un siège, dans le sens de la marche.

J'avais réparti des morceaux de ma robe en tentacules autour de moi, afin d'être prévenu par des tiraillements si quelqu'un s'approchait en catimini et dans le noir. C'est une technique que l'Organisation enseigne aux moines de la branche Action. Cela me rassurait de savoir que nul ne pourrait se glisser subrepticement jusqu'à ma vie et me l'ôter, quelque fournies que pussent être les ténèbres qui me baignaient. Les instructions de la branche Action spécifiaient qu'il fallait aussi, pour plus de sécurité, s'abstenir d'émettre des bruits, de souffle ou autres. Je me retins de respirer, me concentrant sur l'idée de voyage plus que sur celle d'oxygène.

Le train ne roulait plus. À grande distance un haut-parleur fit une annonce. Je tendis l'oreille. L'acoustique du dehors était mauvaise. Je crus saisir, cependant, que le prochain arrêt serait la station de Haufook Street. Nous étions donc encore loin de la mer. Des portes claquèrent dans une autre voiture. Autour de moi, tout maintenant était silencieux. Derrière la cloison, personne ne manifestait sa présence.

Une heure s'effrita, puis le convoi redémarra. L'obscurité, les mouvements berceurs, l'état de profonde exténuation où je me trouvais eurent raison de moi. Bien que je ne puisse l'affirmer avec certitude, il me semble que je perdis conscience pendant une ou deux nuits, car, bientôt, les lueurs du petit jour pénétrèrent dans le compartiment. Elles se faufilaient sans force à travers le tissu de gouttelettes qui couvrait la glace et qui avait tendance à la rendre opaque. J'examinai avec attention le monde visible aux alentours. J'avais la mémoire brouillée, l'esprit impotent. Je recevais les choses sans conclure. Par exemple, il y avait, sous la banquette qui me faisait face, un chewing-gum durci et des cheveux, mais je n'arrivais pas à dire s'ils m'étaient familiers ou non. Dans la buée, quelqu'un avait écrit d'une main malhabile et souillée : *Puffky m'a zigouiller*. Je demeurai ainsi, devant ces humbles indications, essayant de les relier pour bâtir un édifice intellectuel cohérent, mais ma pensée n'aboutissait pas. Rien ne s'édifiait. Je n'avais qu'une seule obsession constructive, sans cesse je vérifiais si j'étais bien assis dans le sens de la marche.

De l'autre côté de la cloison, je crus percevoir un ronflement, puis tout se tut qui aurait pu avoir rapport avec la vie ou avec le sommeil.

– Puffky, vous êtes là ? criai-je.

Nulle réponse ne venait. J'attendis un moment, puis je répétai ma question.

– Allez, je sais que vous êtes là, dis-je.

Je me mis à taper sur la cloison pour que le contact entre nous se noue.

– Il y a eu un meurtre, dis-je. Vous êtes vivant ? demandai-je.

Je continuais à cogner sur les montants de la banquette, sur la grille du climatiseur, avec mon poing droit, mes pieds.

– Écoutez, Puffky, ne restez pas comme ça dans votre coin, je ne vais pas vous faire de mal, dis-je.

Puffky ne répondait pas, et, pendant plusieurs jours, tandis que nous poursuivions notre trajet vers la mer, je ne pus savoir si le meurtre avait eu lieu ou non.

IV.

LE BARDO DE LA MÉDUSE

Durant l'été 1342, en l'espace de trois jours, l'écrivain et acteur Bogdan Schlumm frôla à trois reprises le Bardo d'après la mort, dans des conditions difficiles, sans assistance. On l'entendait déclamer le *Bardo Thödol* d'une voix puissante, puis il le marmonnait, et, dans le même temps, il faisait semblant de ne pas comprendre ce que ses lèvres proféraient, et même de ne pas l'entendre. Trois fois ainsi il se tint en équilibre devant des passages étroits du Bardo, à très petite distance de l'espace noir, vacillant entre agonie et réalité. C'était une expérience éprouvante. Selon les moments de sa transe, il parlait comme un vivant, ou il écoutait et s'exprimait comme un défunt. Il se déplaçait peu, limitant la surface de son intervention à quelques mètres carrés de feuilles tombées à terre, déjà jaunes, principalement des feuilles de bouleau. Les conditions atmosphériques avaient un côté médiocre qui ne lui simplifiait pas la tâche. Le sol était détrempe et il pleuvait. Quand il ne pleuvait pas, une quantité anormale d'étourneaux s'abattaient sur les branches au-dessus de Schlumm et bavardaient bruyamment tout en déféquant sur Schlumm, ou alors des pies au jacassement insupportable. La nature n'avait jamais été douce envers Schlumm. Celui-ci essayait, malgré tout, de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il feignait de mépriser l'adversité et les fientes et il se comportait avec compassion et humour, comme les spécialistes le recommandent pour ce genre de situation. Il tentait de se concentrer en priorité sur son texte et sur les mimiques qu'il devait accomplir pour mieux entrer à l'intérieur de ses personnages. De temps en temps, il ouvrait les yeux, ses yeux d'auteur, puis il les refermait. Sa solitude

était grande et le fatiguait. Autour de lui, sous les arbres, il n'y avait personne pour l'applaudir.

On fut mardi, puis mercredi, puis on fut jeudi.

L'absence de spectateurs était un phénomène avec lequel Schlumm coexistait pacifiquement depuis toujours, mais, cette fois-là, elle affectait son humeur, car il avait fait un effort pour que le public fût au rendez-vous. Une semaine plus tôt, il avait lancé une véritable campagne publicitaire. Sans être un grand stratège dans l'art des annonces médiatiques, il connaissait les techniques d'hypnose appliquées aux masses, et il avait voulu les mettre en œuvre pour attirer du monde vers son théâtre. Il avait composé du matériel d'agit-prop où il spécifiait les horaires du spectacle et le titre des trois piécettes qu'il comptait successivement interpréter. Certes, il avait oublié de préciser les dates de l'événement, mais peu importe. Il avait recopié plusieurs fois à la main le texte agitateur original, ce qui représentait une dépense d'énergie énorme. La pile obtenue était impressionnante. Sans exagération, je crois qu'on peut parler ici de dix-huit ou même de dix-neuf exemplaires identiques, à une ou deux virgules près. Bogdan Schlumm en conserva un pour ses archives et jeta les autres par la fenêtre de son dortoir. Il procédait ainsi à une première frappe.

Les papiers volèrent. Il était dix heures du soir. Le jour n'en finissait pas de mourir. Finalement, il mourut. Le lendemain, dans l'herbe et les groseilliers qui poussaient devant le pavillon Zenfl, seuls onze tracts purent être récupérés par Schlumm. Les autres avaient été emportés par le vent, mais aussi, sans aucun doute, par des gens ou des Untermenschen intéressés. Schlumm se sentit encouragé par les résultats de cette première frappe et il en réalisa aussitôt une seconde. Son objectif restait le public du pavillon Zenfl, où son existence de dramaturge avait déjà été remarquée par le personnel soignant, et où les oisifs et les curieux pullulaient. Debout près des groseilliers, enfoncé jusqu'aux chevilles dans la terre meuble, il roula les tracts entre ses mains jusqu'à obtenir des boulettes parfaites. La nuit et la pluie avaient alourdi le papier et, pour des raisons aérodynamiques, on ne pouvait plus réutiliser les pages telles quelles. Les onze textes publicitaires furent de nouveau projetés par la fenêtre du dortoir, cette fois-ci de l'extérieur vers l'intérieur. Quatre ou cinq boulettes roulèrent sous les lits et furent perdues, d'autres n'atteignirent pas l'intérieur du bâtiment, retombèrent dans les buissons et se déchirèrent de façon irrémédiable. Mais l'information avait circulé, indéniablement. Une rumeur allait naître et faire tache d'huile, d'abord dans le pavillon Zenfl, et ensuite dans d'autres secteurs du camp. Le bouche-à-oreille allait faire merveille. Une semaine durant, Schlumm

tabla là-dessus pour s'autoriser de fols espoirs. Il fantasmait sur l'audience à venir.

D'où son amertume, d'où sa grande amertume.

Pendant le spectacle, je l'ai dit, Schlumm parfois fermait les yeux, et parfois il les ouvrait. Quand il soulevait les paupières et quand il réussissait à envoyer son regard au-delà des univers qu'il mettait en scène, les images qu'il captait comprenaient des troncs de bouleaux, des végétaux, des flaques et de la terre. Il n'y avait rien de plus parmi les silhouettes immobiles. Le public n'était pas venu. Ce mardi, ce mercredi et ce jeudi-là, ni les fanatiques du théâtre post-exotique, ni les promeneurs égarés, ni même les autres mammifères de la forêt n'assistèrent aux représentations pour lesquelles Schlumm avait fait une si tonitruante réclame.

À la décharge du public, il faut signaler que le lieu théâtral n'était accessible qu'après une longue randonnée à travers bois et que, sur les derniers kilomètres, les passages boueux se multipliaient. Le choix de cette scène marginale avait été dicté par des considérations idéologiques tout autant que par la rude timidité schizophrène de Schlumm. Personne ne l'avait questionné sur le sujet, mais, si ç'avait été le cas, il eût encore une fois proclamé son refus des littératures officielles et des facilités dont celles-ci bénéficiaient en échange de leur docilité. Schlumm haïssait le star system et ne souhaitait pas se faire happer par son engrenage, par exemple en se produisant dans une salle plus traditionnelle, comme le préau dans la cour du pavillon Zenfl, ou la cantine, ou les cabinets réservés au personnel soignant. De surcroît, Schlumm pensait que les profondeurs de la forêt l'autoriseraient à explorer son art sans concession, loin des snobismes et des préjugés des centres urbains, des zooparks ou des camps.

Schlumm partait dans la forêt, il atteignait la scène minuscule, entourée de troncs argentés et de silence, un endroit idéal pour une transe post-exotique, presque aussi favorable au chamanisme qu'une cellule dans un quartier de haute sécurité. Il déballait son très maigre matériel et, dès que les sous-bois cessaient de ressembler à des sous-bois, il commençait à danser sa danse vertigineuse avec le Bardo d'avant la mort et avec le Bardo d'après la mort. Il fabriquait du silence parlé, si l'on reprend les termes qu'il aimait utiliser pour qualifier son théâtre. Puis, le spectacle terminé, il remballait ses affaires, mangeait une pomme et s'en retournait dormir au pavillon Zenfl, c'est-à-dire chez lui, c'est-à-dire chez nous.

La pluie tomba le premier jour sous forme d'averses violentes, mais ensuite le temps, quoique changeant, ne fut plus aussi défavorable à Schlumm. S'il y eut

des incidents, ils ne furent pas dus à la malveillance météorologique, mais seulement au fait que les arbres étaient parfois investis par des oiseaux dont les stridences entraient en compétition avec les voix nombreuses de l'interprète, et dont les déjections par intervalles dérangeaient celui-ci ou l'humiliaient. Bien que se considérant depuis toujours comme un Untermensch, Schlumm détestait recevoir des crottes sur la figure. Il aurait voulu tenir bon et ne pas s'interrompre, mais il n'y réussissait pas toujours. Les crottes étaient acides. Quand elles lui emplâtraient les yeux ou la bouche, il devait absolument les essuyer avant de continuer à vivre son texte.

Bogdan Schlumm jouait à lui seul tous les rôles. Il n'avait pas eu la chance de constituer une troupe. Des trois comédiens qu'il avait pressentis pour lui donner la réplique, un se trouvait dans un état de dépression beaucoup trop intense pour mémoriser un monologue ou même fût-ce se tenir debout muettement quelque part contre un tronc d'arbre ; un deuxième avait été fusillé pour tentative d'évasion ; et le troisième, après des entretiens avec le personnel soignant, avait fait savoir à Schlumm qu'il avait des engagements ailleurs et qu'il n'était disponible ni pour la saison, ni pour les suivantes. Schlumm avait donc décidé de tout dire et de tout faire lui-même, comme d'habitude.

Les pièces qui furent montées ces jours-là, en présence de coléoptères obscurs et d'arbres mouillés, appartiennent à l'ensemble des *Sept Piécettes bardiques*, que Bogdan Schlumm intitule également *Le Bardo de la méduse*, pour insister sur le caractère gélatineux des voix et des personnages qui s'y établissent. Ce sont des piécettes dont Bogdan Schlumm a toujours prétendu qu'elles devaient être interprétées simultanément, sur une scène susceptible d'accueillir à la fois les sept décors et les sept groupes d'acteurs. À ma connaissance, aucune compagnie théâtrale n'a joué *Le Bardo de la méduse* en respectant ces instructions extrémistes de l'auteur. De nombreuses aberrations ont été mises en scène dans le cadre du théâtre expérimental, certaines restituant avec un minimalisme nauséux la réalité carcérale, certaines dangereuses pour les comédiens et le public, d'autres ignobles, d'autres enfin tout simplement ridicules, mais celle-là, cette aberration-là, non. Nulle part dans le camp ou dans le monde n'ont été représentées intégralement et simultanément les sept saynètes de Bogdan Schlumm. Celui-ci, pendant une période de son séjour au pavillon Zenfl, s'est ingénié à nous faire croire qu'une troupe d'amateurs de Singapour, le « Baba and Nyonya Theater », jouait régulièrement, le deuxième dimanche de chaque mois de novembre, les *Sept Piécettes bardiques* dans leur forme polyphonique la plus radicale. Selon les dires de Bogdan Schlumm, le public

asiatique venait assister à ces représentations en réservant des places depuis Sydney, Hong Kong ou Nagasaki, avec ce même enthousiasme qui pousse les fanatiques d'opéra chinois à traverser le globe pour aller écouter l'intégrale en cinquante-cinq actes du *Pavillon aux pivoines*. Renseignements pris, cette histoire de Singapour reflète surtout les désirs refoulés de Bogdan Schlumm, ses risibles songeries de gloire à grande échelle, en pleine contradiction avec ses discours hostiles au star system. En réalité, Schlumm exagérait les faits d'une manière éhontée. Le « Baba and Nyonya Theater » a donné *une fois une* piécette bardique, *Baroud d'honneur avant le Bardo*. La salle étant restée vide jusqu'à la fin, les comédiens ont décidé d'annuler la deuxième séance, qui était programmée pour le lendemain.

Au cours de ces fameuses journées de l'été 1342, les trois saynètes extraites du *Bardo de la méduse* ne furent pas non plus données en simultanéité. En acceptant de se livrer à d'épuisantes acrobaties, Schlumm pouvait interpréter plusieurs personnages à la fois, mais il n'aurait pas trouvé en lui la force et les astuces techniques pour jouer en même temps les trois pièces. Il les joua donc successivement.

Le mardi fut consacré à *Objectif nul*, dont le thème est celui de l'impossible exploration scientifique du Bardo. En dépit des fortes précipitations, le texte fut prononcé sans la moindre coupure et complété par une longue pantomime improvisée, très saisissante, qui montrait Borschem, ni mort ni vivant, ni même mort-vivant, en train de souffrir d'asphyxie et de désespoir dans le Bardo au lieu de repartir vers la salle où l'attendent les moines qui ont organisé la plongée, la fatale plongée.

Le mercredi, Bogdan Schlumm donna *La Compagnie du charbon*, une piécette d'une grande sobriété, mais dont il était délicat de rendre en plein air toute l'intensité dramatique. Le décor naturel de la forêt n'aidait pas à concrétiser l'obscurité de la mine, l'obscurité effrayante de l'enfermement sous la roche après un coup de grisou. Au moment où Schlumm émit le premier soupir des deux survivants, le soleil jouait à cache-cache entre les bouleaux et les nuages, ne cessant de colorier la scène de rayons fantasques et obligeant Bogdan Schlumm à plisser les yeux, ce qui ne rendait pas crédibles ses personnages. Là-dessus, les étourneaux intervinrent. J'ai déjà dit quelques mots à propos de cette plaie. Un vol de cent cinquante individus, au bas mot, s'installa au-dessus de Schlumm pour y discuter avec passion de tout un tas de problèmes. Ils pépiaient, ils craillaient, ce vacarme n'avait aucun rapport avec ce huis clos ténébreux où deux malheureux étaient enfermés comme dans une tombe et disaient le *Bardo*

Thödol devant le cadavre d'un de leurs camarades, sans croire à la doctrine bouddhiste et en devenant peu à peu jaloux du mort. Les oiseaux compliquèrent atrocement la tâche théâtrale de Schlumm. De plus, et nous l'avons déjà déploré, ils visaient Schlumm avec leurs matières fécales. Schlumm serrait les dents, mais les occasions de ne pas jouer avec brio étaient trop nombreuses. Il était déconcentré. Il raccourcissait des répliques ou il les allongeait maladroitement tout en sifflant et en gesticulant pour chasser les volatiles dont les croupions le surplombaient. Il avait le crâne et les épaules couverts de guano. Ce mercredi-là ne laissera pas de traces majeures dans les annales du théâtre bardique.

Le jeudi matin, de nouvelles averses se déclenchèrent, brèves, grises. Elles dispersèrent les hordes d'étourneaux. Un calme humide régna ensuite dans la forêt, troublé il est vrai par une compagnie de pies qui pendant quelques minutes menacèrent de reproduire au-dessus de Schlumm l'enfer de la veille. Leurs cris furent pénibles, mais l'épisode dura peu. Les pies s'envolèrent et ne reparurent plus. Bogdan Schlumm joua *Micmac à la morgue*, une saynète bardique d'humeur légèrement facétieuse. En tant qu'acteur, ce jour-là, il accomplit un travail excellent, on peut même dire qu'il passa la rampe.

J'ai toujours regretté que seuls quelques invertébrés mineurs, limaces ou autres, en général dépourvus de jugeote littéraire, eussent assisté à cette séance brillante.

Voilà pour ce festival de l'été 1342 avant la révolution mondiale.

Quoiqu'on ne me l'ait pas demandé avec une grande insistance, je vais donner ici, en annexe, le résumé des trois piécettes jouées par Bogdan Schlumm. On pourra très bien éviter de les lire et aller plus loin. Personne ne les a écoutées, on pourra donc ici très bien ne pas se donner la peine de les lire, sauter ces pages, et aller plus loin.

OBJECTIF NUL

Le personnel de scène compte quatre voix :
Djonn Gavianiouk, Supérieur du monastère,
Wilson, moine du rang,
Meyerberh, moine, entraîneur,
Borschembschôöschlumm, dit Borschem, moine émérite.
Sur ces voix se greffe, vers la fin, un chœur de chuchotements.

On se trouve dans une grande salle de gymnastique souterraine, avec pour toute ouverture une entrée blindée et, au fond, une porte de four fermée hermétiquement. On entend la voix de l'entraîneur qui donne le rythme des exercices. Des machines à ressorts grincent, un corps saute à la corde, se

démène, boxe dans le vide ou frappe des sacs de sable. L'entraîneur crie des phrases du genre : « Ça suffit, Borschem !... Ne respire plus !... Tu n'as pas besoin de respirer !... »

Le Supérieur a invité Wilson, un moine ordinaire, à assister au dernier entraînement de Borschem avant son départ. Il explique à Wilson que lui, Wilson, un individu aux capacités spirituelles médiocres, très mauvais en yoga, ne devrait normalement pas être présent dans cette salle secrète, située bien au-dessous des caves du monastère. On est ici, dit Gavianiouk, dans une antichambre du Bardo. On est dans un sas spécial, à deux doigts de la mort, sans être pourtant immédiatement menacé par la mort. Le Supérieur a tenu à faire venir Wilson afin qu'il remplisse le rôle de témoin naïf. Les remarques sans malice de Wilson pourront être utiles à ceux qui ont conçu l'expérience. De quelle expérience s'agit-il ? Borschem va être envoyé dans le Bardo d'après la mort et, grâce à l'entraînement particulier qu'il a subi depuis une quinzaine d'années, il va tenir là-bas trois semaines, et ensuite revenir à son point de départ.

Wilson n'est pas à son aise. La proximité de la mort l'impressionne. Il est effrayé par l'idée que Borschem doive bientôt passer par une porte qui ressemble à une porte de chaudière. Le Supérieur le reprend : il s'agit d'un simple couloir. Gavianiouk lui rappelle aussi qu'il n'aura pas le droit de troubler la concentration de Borschem en l'interpellant. Borschem fut autrefois un camarade très proche, un frère juré de Wilson, mais il est exclu de s'adresser à lui pour lui demander quelque chose ou lui dire adieu.

En fait, Borschem a déjà un statut différent de celui des autres vivants. « Son corps est vivant, dit le Supérieur, il bouge et il s'exprime, mais, en même temps, il est tellement sur le point d'être ailleurs que déjà il ressemble à un défunt errant dans le Bardo, dans le monde d'après le décès. »

Wilson a du mal à reconnaître cet homme qui paraît sculpté « dans du plastique poussiéreux », mais il continue à ressentir pour lui une amitié fraternelle. Il s'inquiète auprès de Gavianiouk. Qu'advient-il de Borschem quand il sera de retour parmi les vivants ? Ne sera-t-il pas à jamais traumatisé par le voyage qu'il aura accompli ?... Le Supérieur élude les questions. Ce qui compte, c'est que Borschem rapporte des objets et des informations, et que sa plongée fasse avancer les connaissances que l'on a sur le Bardo, très maigres encore, pour l'instant.

Wilson se rapproche de Borschem. Celui-ci procède à une dernière mise en forme avant le départ. Il enchaîne des exercices physiques extrêmes, en apnée

puisqu'il ne respirera pas pendant tout le temps de son séjour dans le Bardo, prévu pour durer un peu plus de trois semaines. Il parle sans souffle. C'est vraiment un moine émérite, prêt à affronter les pires conditions de voyage. Toutefois, sa conversation avec Meyerberh, son entraîneur, laisse deviner une certaine anxiété. Les expérimentateurs ont prévu de le récupérer au vingt-cinquième jour de voyage. Bien. Mais si les durées ne coïncident pas entre le monde du Bardo et celui des vivants ?... Que se passera-t-il, par exemple, si une journée dans le Bardo correspond à une demi-seconde dans le monastère ?... Ou, au contraire, si elle dure un mois pour les vivants, ou un an, ou plus encore ?...

Meyerberh tranquillise Borschem. Il aura sur lui une balise de détresse qu'il pourra déclencher en cas de problème. Une équipe tantrique sera sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre, prête à le réaspirer dans le monde des vivants au moyen de tambours spéciaux, de trompes spéciales et de formules magiques spéciales.

Les explications de l'entraîneur ou du Supérieur ne rassurent pleinement ni Borschem, ni Wilson. En présence de Wilson que Gavianiouk fait taire, Meyerberh et Borschem révisent alors les principes de base de la survie dans le Bardo. On entend une suite assez convaincante de recettes pratiques, du genre : « Si l'obscurité autour de moi est insupportable, je ferme les yeux, je ne perds pas ma bonne humeur, je me déplace comme le sang sous la peau, je n'ai pas besoin de lumière pour avancer », ou : « Si une mer de feu m'enveloppe, je ferme les yeux, je me réfugie dans le crépitement de mes os, je conserve un cœur joyeux, j'avance en dansant comme une flamme parmi les flammes, je n'ai pas besoin d'être incombustible pour marcher dans le feu. » Ces phrases sont très jolies. Il y en a une dizaine. La dernière est assez remarquable : « Si ma balise de détresse ne fonctionne pas, j'ouvre les yeux, j'ouvre la bouche, je contemple ma situation avec allégresse, je reste immobile en attendant vos instructions, je n'ai pas besoin de la balise de détresse pour signaler ma détresse. »

Dans les récitations mécaniques de Borschem, Wilson persiste à percevoir des zones de réticence. Le Supérieur hausse les épaules. Il balaie d'un geste les doutes de Wilson. Borschem n'éprouve aucune inquiétude, Borschem est volontaire pour la plongée depuis des années, Borschem a déjà visité mille fois le Bardo lors de ses séances de méditation, il sait qu'il surmontera là-bas tous les périls.

Comme ultime révision avant le départ, Meyerberh récite des extraits du *Bardo Thödol*, ouvrage qui sera lu sans interruption près de la porte donnant sur le Bardo, afin que Borschem puisse calculer combien de jours se sont écoulés

depuis son départ. À chaque jour, en effet, correspond un texte bien précis. Il suffira à Borschem de reconnaître une expression, une formule, pour aussitôt savoir où il en est dans le calendrier de sa plongée. Meyerberh récite des phrases, Borschem les situe exactement dans le livre. Exemple : « Le son déferlera comme des rouleaux sur une côte rocheuse, et tu distingueras : “Attaque !... Massacre !... Tue !...” ainsi que des séries de syllabes magiques qui inspirent la peur. Ne crains pas. Ne fuis pas. » Septième jour.

Malheureusement, Meyerberh mentionne aussi des moments du *Bardo Thödol* que Borschem ne devrait en aucun cas entendre au cours de l'expérience, des discours destinés à guider le voyageur au-delà du vingt-cinquième jour. Borschem les identifie et proteste : cette partie du livre ne le concerne pas. Dès le début de la quatrième semaine, il aura été réaspiré. Si jamais les moines formulaient de telles exhortations de l'autre côté de la porte, ce serait parce qu'on ne l'aurait pas ramené à temps chez les vivants.

L'entraîneur affirme à Borschem que l'échec de l'expérience n'a même pas été envisagé, tant il est improbable. Les portes du Bardo sont en parfait état de marche et elles seront rouvertes pour lui le vingt-cinquième jour. Borschem n'a vraiment rien à craindre. Tout a été étudié dans les moindres détails.

Borschem ne réplique pas, mais on le devine plus soucieux qu'au début de l'entraînement. Wilson, quant à lui, est maintenant certain que son frère va partir pour une mission-suicide. Il le dit au Supérieur. Gavianiouk ne le laisse pas continuer, car la cérémonie du départ a commencé.

Formant une haie jusqu'à la porte du fond, plusieurs moines sont là. Ils regardent Borschem passer à côté d'eux et ils murmurent continuellement des formules puisées dans le *Bardo Thödol* : « Ô vous, Compatissants, Borschem va quitter ce monde pour le monde de l'au-delà... Dans le Bardo il n'aura ni amis, ni protecteurs, ni forces, ni parents... Il entre dans le silence et l'obscurité, il va dans la direction où la stabilité n'existe pas... Bientôt il sera terrifié par les voix du Seigneur de la mort... Ô vous, les Compatissants, protégez Borschem qui est sans défense... »

Borschem se place sans respirer devant la porte de fer dont Meyerberh dévisse les fermetures hermétiques. Le métal crie. Borschem fait remarquer que la porte ouvre sur une chaudière, sur quelque chose qui évoque très nettement un four, mais on lui rétorque qu'il s'agit seulement d'un couloir. Borschem renâcle à s'introduire à l'intérieur, mais, parce qu'il ne voit à présent pas d'autre solution que d'entrer, il entre.

Wilson à son tour accompagne le départ de Borschem par des prières : « Ô vous, les Compatissants, sauvez-le du long passage étroit du Bardo... Aidez-le... Il est sans force. Mon frère Borschem est sans force aucune... Il en est venu au moment où il doit aller seul... »

Bruits de flammes, bruits métalliques, la porte se referme.

C'est ensuite le silence, l'obscurité. On est passé avec Borschem à l'intérieur du Bardo. On essaie d'interpréter les échos infimes et les frottements. On entend Borschem bouger. Le silence dure une bonne minute. De l'autre côté de ce qui est peut-être encore la porte, on entend alors la voix d'un récitant. Elle est très déformée par la distance et elle semble avoir longtemps voyagé à travers une canalisation. Il faut être un spécialiste pour la déchiffrer.

Borschem prête l'oreille. Il est ce spécialiste. Il est mécontent de la qualité du son. Il se plaint du fait que son voyage va être gâché par les mauvaises conditions acoustiques. Tandis qu'il grommelle, il se rend compte que ses vêtements sont en lambeaux, et qu'il a perdu sa balise de détresse. Puis il finit par comprendre ce que lit la voix lointaine.

C'est un morceau de prose situé à la toute dernière page du *Bardo Thödol* :

« Ô fils noble, si tu ne connais pas l'art d'entrer dans le bon germe et si tu ne maîtrises pas l'art de choisir la bonne matrice, résiste de toutes tes forces à l'envie d'obtenir un corps pour renaître coûte que coûte. Relève la tête, ne songe plus à ceux que tu aimais et qui sont restés en arrière. Même si c'est le dernier jour, tu peux encore éviter de retourner dans le cloaque affreux de la vie. Emprunte les chemins intérieurs, laisse à l'écart tous les fœtus qui se présentent. Entre dans les grandes demeures de métaux précieux. Entre dans les délicieux jardins... »

Quarante-neuvième jour.

C'est un passage qu'on lit quarante-neuf jours après le décès.

La fin du voyage a été atteinte, et Borschem n'en a pris conscience à aucun moment. Il ne ressent pas encore les affres de l'asphyxie, mais il sait que cela viendra bientôt. Il n'a pas vu s'écouler les sept semaines de son errance. Intrus dans le Bardo, il a pu y survivre, mais tout ce qui touche à la durée lui est resté étranger. Il n'a plus aucune perspective. Pour lui, il n'est plus temps de revenir dans le monde des vivants. L'expérience a raté, l'équipe tantrique ne l'a pas réaspiré. Il ne réussira pas non plus, apparemment, à quitter le Bardo sous forme de fœtus. Il n'y a pas de fœtus à proximité, il n'y a rien.

La pièce se termine sur un monologue plutôt affolé de Borschem : « Quels jardins ?... Quels délicieux jardins ?... Tout est noir et silencieux... Ils m'ont

oublié. Il n'y a personne... Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?... Quelles grandes demeures ?... Quels chemins intérieurs ?... »

LA COMPAGNIE DU CHARBON

Le personnel de scène se réduit à deux interprètes :

Moreno, mineur de fond,

Lougovoï, mineur de fond.

Aux voix des deux acteurs s'ajoutent les voix de deux autres personnages extérieurs à la scène :

Kamtchatkine, ingénieur, coordinateur des équipes de secours,

Bandzo Grimm, lama.

La scène est plongée dans une obscurité sans nuances. On est dans une galerie de mine, à neuf cents mètres de profondeur. Une catastrophe a eu lieu. Les deux rescapés, Moreno et Lougovoï, sont indemnes. Ils ont trouvé refuge dans un espace étroit, un boyau intact dont les issues sont bloquées par des éboulis de charbon et de roche. Ailleurs dans la mine, le désastre a pris des proportions effroyables. Galeries inondées, niveaux en feu, puits impraticables, la niche où patientent Moreno et Lougovoï est, en réalité, une tombe où nul sauveteur ne pourra pénétrer avant longtemps.

Par intervalles, des éboulements minuscules ont lieu dans l'espace noir. On entend des pierres glisser l'une sur l'autre, rouler. De l'eau suinte quelque part à côté des deux hommes. Les bruits sont amplifiés par le silence qui les encadre.

Les deux mineurs ont avec eux une lanterne de travail. Ils l'économisent. Ils restent dans les ténèbres sans beaucoup parler. Ils toussent, ils se raclent la gorge. Ils savent qu'ils ont peu de chances de s'en sortir. Une des raisons pour lesquelles ils allument peu leur lampe est aussi que l'éclairage rend leurs silhouettes sinistres. « C'est mieux de rester dans le noir, dit Lougovoï. Quand il y a de la lumière, je trouve qu'on ressemble à des morts. On dirait deux morts qui viennent de se réveiller au fond d'une crypte. Ça me donne un cafard monstre. » La présence d'un cadavre à proximité ne les incite pas non plus à rompre les ténèbres. Le défunt s'appelle Yano Waldenberg, il est aux trois quarts enfoui sous la pierraille. Seules ses jambes dépassent. Pour éviter cette vision déprimante, Lougovoï et Moreno laissent la lanterne éteinte.

Aucun bruit d'origine humaine n'est perceptible au-delà des tonnes et des tonnes de matière effondrée. Malgré tout, les deux mineurs supposent que des équipes de secours ont déjà quitté la surface, se sont enfoncées dans la mine et recherchent des survivants. Un espoir ténu les habite, les empêche de sombrer.

À un mètre de l'endroit où ils sont assis et immobiles, il y a un madrier auquel est fixé un téléphone de chantier. La ligne, évidemment, est coupée.

Néanmoins, avec régularité, Lougovoï se lève, décroche l'appareil et appelle. C'est une opération morose, que Moreno critique avec des commentaires désabusés. Il semble improbable que des câbles téléphoniques aient pu échapper à la destruction. Or, soudain, la tonalité est obtenue. Un miracle a eu lieu, le contact est rétabli avec la surface, et quelqu'un répond à Lougovoï.

L'homme qui s'adresse aux mineurs est le coordinateur des secours, un ingénieur brutal, Kamtchatkine, avec qui Moreno et Lougovoï ont été plusieurs fois en conflit pour des raisons syndicales. Ils n'ont pour lui aucune estime et lui, de son côté, les déteste pour leur anarchisme. La conversation avec Kamtchatkine se passe mal. L'ingénieur décrit l'ampleur des dégâts : le niveau où sont enfermés les deux survivants ne pourra pas être déblayé avant plusieurs semaines. Il leur annonce cela sans ménagement. Il ne comprend pas comment la liaison téléphonique est possible et comment Lougovoï et Moreno ont pu se débrouiller pour ne pas périr. À la suite d'une remarque de Moreno, le ton monte. L'intérêt de Kamtchatkine se porte sur les morts et non sur les survivants, ses réflexions concernent le décompte des morts qui faisaient partie du groupe de Moreno et Lougovoï, sa compassion va à Yano Waldenberg, un chef d'équipe exemplaire, bien noté par la hiérarchie et non suspect de complicité avec le terrorisme. Les échanges sont si vifs que des deux côtés on songe à raccrocher. Incapable de dominer sa colère, Kamtchatkine passe l'appareil à Bandzo Grimm, un lama arrivé sur les lieux de la catastrophe afin de soutenir les disparus et leurs familles.

À partir de là se met en place le dispositif qui fait de *La Compagnie du charbon* une piécette bardique proprement dite. Bandzo Grimm est un prêtre lamaïste dont l'autorité spirituelle n'est guère reconnue par Lougovoï et Moreno, car ni l'un ni l'autre n'a jamais été un pratiquant fervent du bouddhisme. Dans leur histoire personnelle il y a beaucoup de bagarres avec le patronat, l'appartenance à des réseaux de soutien à la lutte armée, mais peu d'heures de méditation dans les temples.

Bandzo Grimm doit donc d'urgence convaincre les deux mineurs qu'ils ne déchoiront pas idéologiquement en l'écoutant et en suivant ses recommandations. Lougovoï et Moreno entament un dialogue tranquille avec le lama. Ensemble ils parlent de la mort. Les deux mineurs n'ont qu'une représentation fragmentaire de ce qui pourra advenir après leur décès, mais l'idée qu'ils pourront ensuite marcher pendant quarante-neuf jours puis renaître les attire et les soulage. Bandzo Grimm a une voix persuasive, tout ce qu'il dit apaise. Après un moment, les deux hommes sont pris d'une sympathie active

pour le lama. Le temps passe et, pour lutter contre leur lugubre désœuvrement, ils acceptent ce que Bandzo Grimm leur propose : ils vont aider Yano Waldenberg à franchir les premières étapes du Bardo, et, tout en rendant service à Waldenberg, ils vont apprendre ce qui est essentiel pour mener une vie saine, à savoir les bases d'un bon comportement après la mort. En effet, considérant qu'ils ne sont pas agonisants encore et qu'ils ont plus besoin d'une assistance psychologique que d'une assistance religieuse, Bandzo Grimm leur demande de s'occuper en priorité de Yano Waldenberg.

Voilà Lougovoï et Moreno chargés de dire le *Bardo Thödol* devant Yano Waldenberg, ou plutôt dans l'obscurité, en présence des jambes de Waldenberg qui dépassent de la roche carbonneuse. Ils se relaient pour le faire. Bandzo Grimm leur dicte par téléphone les prières, les admonestations, les exhortations et les conseils au mort, et ils répètent cela. Parfois ils le répètent directement, sans lâcher l'appareil, avec un manque de foi évident, et parfois ils vont à tâtons jusqu'au mort, parce qu'ils ont été frappés par la force et les images de tel ou tel passage, et ils le déclament en y mettant le ton. Ils s'y prennent de façon hésitante, tout d'abord, car quelque chose dans leurs convictions anarchistes leur suggère qu'ils accomplissent une pitrerie, mais ils ne sabotent pas le texte. D'une part, le texte est beau, et, d'autre part, ils ne souhaitent pas chagriner Bandzo Grimm.

Puis leurs sentiments changent.

Ils commencent à ne plus supporter la sollicitude avec laquelle on s'adresse à Waldenberg, tout ce cérémonial qu'on déploie pour le sauver. Ils commencent à être jaloux du mort. Waldenberg en ce moment marche vers l'illumination ou vers la renaissance, il entend les avertissements et les explications dont tout mort ordinaire a besoin pour ne pas trembler de peur et de désarroi, à son chevet deux voix se relaient pour lui dire le *Bardo Thödol*. Alors qu'eux, Moreno et Lougovoï, mourront loin de la lumière, dans la solitude la plus affreuse, sans personne pour leur rappeler combien il est stupide de se battre et de se débattre pour renaître dans un individu destiné de nouveau à mourir.

La lecture du *Bardo Thödol* connaît alors une phase chaotique. Bandzo Grimm persiste à dicter aux mineurs le texte sacré, mais il arrive de plus en plus souvent que nul des deux hommes ne se donne la peine de le répercuter en direction du cadavre de Waldenberg. Lougovoï et Moreno s'asseyent à distance du téléphone et restent silencieux, ou ils monologuent ou dialoguent à propos des veuleries de Kamtchatkine ou de Waldenberg, ou ils ruminent sur leur destin, sur celui des privilégiés de diverses obédiences, sur celui des prolétaires.

Ils sont de plus en plus épuisés.

Ils toussent.

La voix de Bandzo Grimm grésille dans le noir. Elle grésille sans fin. Elle décrit un monde absolument noir où chaque défunt peut traverser sans peine des murailles à l'épaisseur gigantesque ou n'importe quel obstacle noir.

Lougovoï et Moreno écoutent cela dans leur prison de charbon, ils n'allument pas la lampe, ils toussent, ils se raclent la gorge et ils attendent.

MICMAC À LA MORGUE

Le personnel de scène se limite, là aussi, à deux interprètes :

Becky Glomostro, étudiante,

Verena Lang, chômeuse.

Aux voix des deux comédiennes s'ajoute la voix enregistrée d'un personnage supplémentaire :

Djamling Schruff, lama.

Une étudiante en médecine, Becky Glomostro, doit effectuer une nuit de garde à l'Institut médico-légal. Son travail n'est pas difficile, il se borne avant tout à une lutte contre le sommeil. Elle lit, elle se prépare du café pour ne pas dormir, elle surveille la bonne marche des moteurs qui assurent la réfrigération des niches où reposent les cadavres. Moyennant une prime, on lui a demandé également d'extraire à heure fixe un mort de son tiroir et de déclencher près de lui un magnétophone. La famille tient, en effet, à ce qu'une voix guide le défunt dans ses premiers moments de séjour dans le Bardo. Il s'agit d'un notable, Hoïgo Iougorovski, qui vient d'être assassiné. La voix enregistrée appartient à un lama qui lit le *Bardo Thödol*.

Becky Glomostro désire rompre l'ennui de sa garde. Elle invite une amie, Verena Lang, à venir la rejoindre. Cette jeune femme a des problèmes psychiques. Il se trouve qu'elle a été un jour brutalisée sexuellement par Hoïgo Iougorovski, ce que Becky Glomostro ignorait.

L'arrivée de Verena Lang bouleverse le calme aseptisé du lieu. Devant le cadavre de Hoïgo Iougorovski, Verena Lang raconte le viol dont elle a été victime, puis elle fait le procès des notabilités corrompues qui règnent sur la ville. Elle complimente ceux qui les criblent de balles. Elle déclenche ou arrête le magnétophone en dépit du bon sens, elle inverse les cassettes et, rapidement, elle subvertit la lecture du *Bardo Thödol*. Pour se venger de Hoïgo Iougorovski, elle brouille les instructions dictées au mort. Elle se substitue au lama, parfois s'identifiant pour que le mort la reconnaisse, parfois contrefaisant la voix du lama pour donner à Hoïgo Iougorovski de mauvais conseils. Pour rythmer ses

paroles, elle utilise un gong de fortune, une cuvette chromée où les médecins légistes déposent leur matériel d'autopsie.

« Frère non noble, dit-elle par exemple, toi qui t'appelles Hoïgo Iougorovski, tu vas à présent rencontrer une des créatures que tu as martyrisées avec ton membre ignoble, avec ton regard ignoble, avec ta richesse ignoble. Tu vas essayer de lui échapper, mais tu n'y parviendras pas. Tu vas courir de côté et d'autre en t'affolant comme une bête prise au piège. Elle s'approchera de toi pour que tu te souviennes de ton existence criminelle. (*Gong.*) Ne lui demande rien, ne fais pas appel à sa compassion. Elle n'est pas là pour t'aider, mais pour te punir. Plus vivement tu essaieras de la fuir, et plus longuement elle sera penchée sur toi pour t'infliger de la souffrance. (*Gong.*) Autrefois on t'a dit dans les temples qu'il faudrait t'unir avec les entités effrayantes du Bardo pour obtenir la délivrance. Mais c'est une erreur, Iougorovski. Que tu fuies ou que tu cherches l'union, ta peur sera immense. Écoute-moi, Iougorovski. Essaie de ne pas crier, cache les tremblements qui vont envahir ta chair. Tu vas t'efforcer de penser à autre chose pendant qu'elle brutalisera et souillera tes organes les plus intimes, mais ce sera sans succès. Ta douleur sera sans issue, il est préférable que tu le saches. (*Gong.*) Je suis Djamling Schruff, le lama que ta famille a engagé pour te guider vers l'éveil. Écoute-moi. Tu ne vas connaître ni éveil, ni délivrance, ni renaissance. Tu vas être confronté à celles que tu as écrasées de tout ton poids et terrorisées avec ton membre, et que tu as eu l'ignominie de regarder pendant que tu les déchirais et pendant que tu les arrosais de ton sperme. (*Gong.*) Tu ne connaîtras aucun repos. Elles se livreront sur toi à de terribles représailles, maintes et maintes fois, et, quand tu voudras ramper hors de leur atteinte, elles te rattraperont et recommenceront. »

Becky Glomostro tente de s'opposer à ce sabotage, mais, comme elle n'éprouve aucune estime pour le défunt, elle se laisse entraîner dans la cérémonie cruelle. À son tour, elle adresse à Hoïgo Iougorovski des discours destinés à l'égarer. Elle est moins obsédée par les images du viol que Verena Lang et elle laisse libre cours à son imaginaire. « Iougorovski, clame-t-elle, tu n'es plus rien, tu es à terre. Tu étouffes, tu te débats. Tu es une chauve-souris malade de poussière, tu voudrais voler encore mais tu as oublié comment on se détache du sol noir. Tes extrémités clapotent lamentablement. Tu ne te relèveras pas. »

Pour donner une épaisseur théâtrale à leurs malédictions, Becky Glomostro adopte la voix de Hoïgo Iougorovski. Elle exagère comiquement son épouvante, sa veulerie. Elle lui prête des attitudes grotesques qui peuvent donner envie de

rire. Hoïgo Iougorovski tente d'amadouer ses persécutrices en leur offrant des dollars. Il leur promet d'intervenir en leur faveur auprès des divinités buveuses de sang. Grâce à lui, affirme-t-il, elles mèneront dans l'autre monde une existence de reines.

L'humour est là, mais, fondamentalement, la situation reste violente. La nuit de garde se colore de fantastique. Becky Glomostro et Verena Lang quittent le réel, elles s'introduisent dans le monde du défunt et elles deviennent les instruments infernaux que Hoïgo Iougorovski a lui-même forgés en menant une vie criminelle. La lecture du *Bardo Thödol* au chevet du mort se transforme en procès, puis en danse chamanique irrationnelle. Vers la fin, les lampes s'éteignent, les frigos s'arrêtent de tourner, et on se demande si les deux femmes n'ont pas déjà basculé dans un univers démoniaque qui les obligera à accompagner le mort ou ses semblables en vociférant pendant l'éternité.

Dans ses notes de mise en scène, Bogdan Schlumm insiste sur le physique de ses personnages.

« Au départ, tout est normal et vide, dit-il. L'atmosphère de la morgue n'a rien d'inquiétant. On est dans un monde d'oiseaux. Becky Glomostro, et ensuite Verena Lang, apparaissent nues, le corps couvert de plumes. Becky Glomostro montre un visage d'un gris perle extrêmement agréable à contempler, surmonté d'une aigrette d'un vert émeraude presque phosphorescent. Ses yeux sont ambrés, deux cercles de duvet blanc les embellissent encore, ses mains sont gris sombre et très propres. Verena Lang est noire, luisante, avec le tour des yeux tacheté de bleu électrique et, sur le ventre et le dos, des mouchetures mordorées. Ses yeux sont jaunes, d'un jaune fou et admirable. »

Voilà. Si on en a envie, on peut maintenant aller plus loin.

V.

PUFFKY

Schlumm entra dans la cave comme un nouveau-né, la tête la première et le buste en accordéon, et, aussitôt, il aperçut Puffky qui courait à sa rencontre. Dans un premier temps, il pensa que l'autre, privé de visites depuis des lustres, s'apprêtait à lui souhaiter la bienvenue. En réalité, si Puffky tendait bien les bras vers Schlumm, il n'avait aucunement l'intention de le presser sur son cœur. Il voulait profiter de l'entrebâillure pour se réintroduire dans le monde du dehors. Il voulait bousculer Schlumm et ficher le camp.

– Non, dit Schlumm. Pas de ça. Pas ce genre de.

Il repoussa Puffky et referma la porte en tâtonnant. La gâche émit une résonance goulue, puis le silence de ce côté se fit.

La lumière était d'une qualité très inférieure. Même si on la comparait avec un faible crépuscule, elle ne valait pas tripette. Elle ne filtrait depuis nulle part, elle ondulait de recoin en recoin et elle frappait avec réticence le fond de l'œil. Schlumm avait l'impression de discerner Puffky à travers un filtre au charbon. Il vit que Puffky tentait de le contourner pour atteindre la porte déjà close et il renouvela sa bourrade. Comme s'il était en train de faire une démonstration de jiu-jitsu, il la compléta par une torsion de poignet et un croc-en-jambe.

Puffky tomba sur le sol, soulevant un panache de suie et ricanant. Il avait des yeux écartés et sa tête des mauvais jours, celle que les bulletins intérieurs de l'Organisation avaient maintes fois reproduite, accompagnée d'acrimonieux commentaires sur le personnage et sur ses vaticinations philosophiques. Puffky ici exhibait ce faciès de semi-idiot et il ricanait. Pendant un instant, les raisons de

sa joie n'apparurent pas, mais voilà maintenant qu'il s'était mis à fixer avec intensité un point situé derrière la nuque de Schlumm, avec une intensité méchante, et Schlumm sursauta, persuadé soudain que quelque chose d'hirsute le menaçait. Le point était situé à hauteur d'araignée. Il se retourna vivement.

– Qu'est-ce que, dit-il.

L'espace d'une seconde, il s'était tenu prêt à gifler une tégénaire géante ou pire. Or aucune créature tarentuloïde ne se contractait sur la muraille noire ni ne se balançait à portée de crâne.

La paroi, nue et huileuse, était comme construite en parpaings de houille. Rien de vivant n'aurait pu s'y tapir ou s'y pendre. Après un moment d'infructueuse observation, Schlumm oublia la chasse aux mygales et déplaça son regard vers l'endroit où une ouverture lui avait livré passage quelques instants plus tôt. On ne voyait plus déjà ni poignée ni serrure. Peut-être l'inquiétante jubilation de Puffky prenait-elle aussi là sa source, dans ce détail, cette absence. La porte avait dû être taillée en une matière similaire à celle des murs. Elle s'emboîtait sur son chambranle de façon si hermétique qu'elle avait comme fondu à l'intérieur de la maçonnerie. Rien ne permettait plus de déceler une solution de continuité là où il en avait existé une.

Quand il avait fait acte de candidature pour une descente chez Puffky, on avait prévenu Schlumm que sa mission abonderait en bizarreries et en risques. Ce serait un cauchemar, les répits y seraient brefs. Attention, lui avait-on dit. Restez sans cesse en éveil. Soyez toujours sur le point de. Il explora le mur avec la paume, cherchant la porte disparue, cherchant quelque part une fente qui l'eût rassuré, et, ne trouvant rien, il revint à Puffky. Celui-ci s'était relevé et s'époussetait. Il ne ricanait plus, toutefois il conservait cette physionomie de moine psychotique que Schlumm, à force de consulter la presse de l'Organisation, avait fini par trouver sympathique. Il y avait en effet une photo de Puffky sous chacun des articles qui dénonçaient les élucubrations dissidentes de Puffky. Ce portrait était destiné à provoquer chez le lecteur une impression de malaise et même de rejet, afin que, dès le premier contact avec Puffky, le jugement soit défavorable.

Du point de vue de l'Organisation, ce que développait Puffky était inadmissible. Quoi, par exemple ? Eh bien, par exemple, l'incomplétude de la mort. Ou la laideur de la transmigration. Ou l'inutilité de toute prière pendant le voyage, le caractère inopérant des connaissances religieuses. Ou l'improbabilité absolue d'une rencontre avec la Claire Lumière. Et, pour finir, la chance infime que l'on avait d'accéder à la renaissance. Ce genre de blasphèmes. Tout cela,

Schlumm l'avait lu en diagonale. N'étant guère attiré par la recherche théorique, il n'avait jamais eu d'opinions arrêtées sur ces questions. Les polémistes maniaient leurs arguments avec une érudition insupportable. Schlumm s'intéressait surtout aux images. Aux illustrations qui figuraient en marge du texte. Malgré sa formation mystique de base, il ne comprenait ni ce que Puffky disait ni ce que les autorités lui reprochaient tantôt de dire, tantôt de ne pas avoir dit. Il préférait examiner les traits chafouins de Puffky, ses yeux anormalement distants l'un de l'autre, ses joues que des tics avaient jadis musclées, ou encore, quand le photographe avait saisi Puffky en pied, ses mains noueuses que rien jamais ne dénouerait. Pour se préparer à son voyage, il examinait cela avec curiosité, pendant des heures.

Dans l'ombre épaisse de la cave, il était difficile de déterminer si les photographies avaient caricaturé ou respecté leur modèle. En cet instant, Puffky brossait ses vêtements, des loques à travers quoi on voyait poindre sa maigre chair. Il évitait de lever les yeux sur ceux de Schlumm, et, soudain, il s'élança vers Schlumm avec un morceau de planche.

– Je n'appartiens plus à l'Organisation, cria-t-il. Fichez le camp, Schlumm ! Ôtez-vous de mon chemin !

Schlumm ne l'avait pas vu ramasser le bout de bois, mais il devina la trajectoire de l'arme. La planche s'abattait sur lui comme un sabre.

– Ah, dit-il.

Et ensuite, car il pratiquait les arts martiaux depuis son enfance, il esquiva l'attaque, neutralisa la planche et, sans hésiter, il riposta. Il frappa Puffky au plexus solaire, mais cette fois-ci beaucoup plus fort que pendant leur première empoignade, quand Puffky avait tenté de s'évader.

Puffky rebondit vers l'arrière et s'effondra en labourant le sol de tout son corps. Des vagues pétrifiées se formèrent autour de lui. De la suie monta, en nuage, avec une lenteur qui évoquait la progression d'une giclée d'encre dans une tasse d'eau. Derrière ces volutes, Puffky gisait, en piteux état, dissimulé. On se mit à l'entendre souffrir. Très rauquement il avalait de l'air et le recrachait. La suie flotta avec majesté puis plut. C'était une chute noire sur de sombrissimes volumes, ouatés de noir, silencieuse.

Schlumm observa l'ensevelissement partiel de Puffky. Il compatissait à son rôle. Lui-même, Schlumm, était enfoncé jusqu'aux mollets dans la matière.

– Écoutez, Puffky, dit-il, nous ferions mieux de dialoguer. Je n'ai pas été envoyé pour vous rosser, vous savez. L'Organisation m'a seulement demandé un rapport sur le résultat de vos recherches.

- Un rapport, grailonna Puffky.
- Oui, dit Schlumm.
- Mes recherches sur quoi, dit Puffky.

Schlumm une dizaine de secondes se tut. Il analysait les ténébreuses perspectives du décor qui tenait lieu de décor à cet échange. Tout près, le sol était griffé par les traces de la bagarre qui venait d'avoir lieu et, plus loin, au-delà de la masse asthmatique de Puffky, on ne percevait à peu près rien. L'œil ne s'arrêtait sur rien. Il faisait trop noir. Les surfaces verticales étaient devenues incaptables. Seule persistait une étendue fuligineuse où Puffky avait laissé des empreintes de pas quand, au tout début, il avait couru à la rencontre de Schlumm. Et encore, pour déchiffrer ces marques il fallait écarquiller les pupilles jusqu'à la douleur. Les marques ensuite se perdaient.

– Vos recherches sur l'espace noir, dit Schlumm. Sur la durée du voyage qui précède la renaissance.

- Ah, ça les intéresse, dit Puffky.
- Oui, dit Schlumm.

Il était encouragé par ce qu'il sentait comme une amorce de relation paisible entre lui et son interlocuteur.

– Voilà, poursuivit-il. L'Organisation voudrait savoir où vous en êtes dans votre exploration du monde d'avant la naissance. Le monde qui succède à la mort.

Puffky se redressa sur son séant. Des paquets de suie se détachèrent de son dos et se fragmentèrent. Schlumm plissa les paupières. La silhouette de Puffky n'était pas nette. Des mottes grasses en alourdissaient la lisière. Des bosses et certaines striures obliques s'agitèrent. Un nouvel accès de jovialité sournoise secouait Puffky, ou des frissons. Ou peut-être une série de renvois aigres. Comment savoir si ici Puffky se nourrissait, et s'il avait des ennuis digestifs ou non.

– En ce domaine, rien de neuf, prétendit Puffky lorsque les secousses eurent cessé. La durée du passage d'un monde à l'autre ?... Rien de neuf. De toute façon, les réponses ont été énoncées par les doctes officiels.

– Oh, les doctes, dit Schlumm.

– Eux ou leurs lèche-bottes, dit Puffky. Leurs plumitifs mercenaires qui bavent sur moi à longueur de colonnes. Tous ces idéologues qui se prennent pour des chercheurs. Tous ces lamas d'opéra-bouffe.

– Allons, allons, dit Schlumm.

– Si vous voulez des réponses, reportez-vous au *Bardo Thödol*, dit Puffky. Tout se trouve dans le *Bardo Thödol*. Ne comptez pas sur moi pour.

Une quinte de toux l'interrompit. Il se râpa le larynx et il expulsa un peu de bave vers les ténèbres qui le jouxtaient. Maintenant il se remettait debout. Sans faire tomber tous les grumeaux qui lui collaient dans les entournures, il bougea les jambes et fit un pas.

Il fit un autre pas, puis plusieurs.

Maintenant il s'enfonçait dans le noir. Déjà il s'éloignait.

– Hé ! dit Schlumm. Ne partez pas comme ça !...

– Laissez-moi tranquille, lança Puffky. Retournez vers la superficie, si vous vous en sentez capable.

– Oh, moi, la superficie, protesta Schlumm.

Puffky haussa les épaules. Il continuait à progresser.

Saisi d'appréhension, craignant qu'il disparaisse à jamais, Schlumm le suivit.

La lumière avait encore baissé. Le sol sous leurs pieds dérapait ou se tassait avec des bruits de neige. Ils se penchaient en avant et ne parlaient plus. Ainsi s'écoulèrent dix ou quinze minutes, puis une semaine. De temps en temps, Schlumm rattrapait Puffky et il le tabassait pour le contraindre à dire où ils allaient, ou pour savoir si la cave avait une limite ou non, ou si l'un d'entre eux était mort et lequel, ou s'ils étaient morts tous les deux et pour combien de temps : ce genre de questions. Puffky ne desserrait pas les dents. Il ne révélait rien. Il avançait, donnant l'impression qu'il connaissait le chemin, parfois entamant de larges boucles autour d'un obstacle hypothétique et parfois empruntant des raccourcis dans la poussière et la grenaille, parfois s'accroupissant pour se reposer. C'est lui qui imposait son rythme.

Le noir sans partage régnait. Dans une description du néant qu'autrefois, avant sa disgrâce, on avait autorisé Puffky à rendre publique, il faisait intervenir des levers successifs de lune sur la plaine obscure, sur les dunes de poudreuse sans couleur, et des couchers de lune sur des horizons goudronneux d'où les points cardinaux avaient été retirés. Mais ici, aucun astre ne. Il devait bien y avoir une voûte quelque part, sans doute céleste et donc au-dessus d'eux, mais, quelle que soit l'heure, nul astre ne s'y manifestait.

Quand ils eurent abordé la deuxième décade, Schlumm commença à délirer. La marche l'avait exténué. Il se scindait en plusieurs Schlumm, en plusieurs personnalités dont aucune ne lui était familière. Il fermait les yeux et il essayait de retrouver des souvenirs qui lui auraient appartenu en propre, afin de donner

un peu de sens à sa présence sur le flanc ou sur les talons de Puffky. Seule se ravivait en lui l'obligation de tourmenter Puffky jusqu'à ce que celui-ci s'exprime, et il se colletait avec Puffky, mais sans plus formuler de demande précise. Son intérêt s'était émoussé, la raison d'être de l'interrogatoire avait été reléguée hors de sa conscience. Alors qu'il abordait une énième séance de questionnement, il préféra garder le silence, et, à partir de là, il se mit à agripper Puffky en conservant bouche close. Puffky l'imitait. Ils se cognaient dessus sans dialogue, ils progressaient, ils s'accroupissaient pour souffler, ils se battaient.

Un jour, Puffky décida de parler.

– La durée du passage entre mort et naissance s'établit à quarante-neuf jours, chuchota-t-il soudain.

– C'est long, commenta Schlumm.

– Sept semaines tout rond, dit Puffky. Une loi de la nature. Les Tibétains l'ont énoncée depuis des siècles dans leurs livres. Ne me dites pas que vous l'ignoriez.

– Oh, moi, les Tibétains, dit Schlumm.

Les rancœurs de l'enfance l'avaient envahi sans prévenir. L'école se dressait brusquement dans sa mémoire, avec de petites fenêtres et des salles que parcourait un vent glacial. Il se rappelait avoir peiné pour apprendre par cœur les soixante-dix-sept préfaces secrètes du *Bardo Thödol* et avoir raté une interrogation écrite sur l'ordre de succession des enfers pendant le voyage. Le professeur se nommait Thotori Dordji, comme l'auteur des préfaces, ou il était une réincarnation de Thotori Dordji, et, en tout cas, il fustigeait les cancre avec ce qui lui tombait sous la main, des objets de culte qui traînaient sur son bureau, cloches en argent, coquillages sacrés ou autres. Pendant qu'on le molestait, Schlumm examinait les images de démons peints sur les piliers, les murs. Des nombreuses corrections qu'il avait reçues, il n'avait mémorisé aucune douleur. Seule la honte resurgissait de réussir si mal à se mettre en tête les bases de la science.

– Et les mondes infernaux ? cria Schlumm comme dans un spasme. Dans quel ordre ils apparaissent, hein ? Et les visions colorées ? Le rouge terne aveuglant, le rouge maigre, le vermillon flamboyant, hein ?... Le bleu brillant ?... Est-ce que ça vient bien dans l'ordre prévu par les Tibétains ?

Puffky mit du temps à répondre. Il marchait, il s'accroupissait, il soufflait sans rien dire.

Schlumm lui cogna dessus.

– Oui ou non ? s'acharnait-il.

– Au cours des sept semaines du voyage, on visite plusieurs enfers, finit par déclarer Puffky. Mais on ne s'en rend pas compte. Rien ne les différencie. C'est une aride suite désertique de noirs.

– On m'a rebattu les oreilles avec des histoires de visions colorées, dit Schlumm.

– Vous pouvez oublier ça, dit Puffky. D'ailleurs, plus on avance vers la septième semaine, moins on se souvient. Moins on a le réflexe de se souvenir. Même l'enfance disparaît. La mémoire s'éteint. Pour combler ce manque, on peut toujours écouter des voix qui ont été phonocopiées ici ou là, lors de séjours à l'extérieur. Mais ça ne donne pas grand-chose. On ne sait même pas si c'est du passé. On aimerait...

– Vous avez des voix phonocopiées ? le coupa Schlumm.

– On aimerait aimer ce qui a été enregistré, mais on ne reconnaît plus rien, continua Puffky en méprisant l'interruption. On ne réussit plus à le traduire ni à se l'approprier. C'est étranger. Inutile d'espérer avoir des lumières dessus.

Puffky soupira violemment.

– On se sent momifié et inappétent, dit-il. Dès le trentième jour, on ne veut plus poursuivre.

– Vous avez des gravures, des sillons sur cire ? redemanda Schlumm.

– Oui, dit Puffky.

– Ça m'intéresse, dit Schlumm.

Il avait prononcé ces mots avec une brutalité d'inspecteur de police.

– À cause de cette illisibilité du soi-même qu'on a été, continua Puffky, on n'a plus envie d'explorer quoi que ce soit. Ni le passé, ni le présent, ni ce qui va venir. Ça vous tombe sur l'esprit au-delà du trente-troisième jour. Ça vous tombe dessus comme un voile de plomb et ça vous accable. Voilà où j'en suis dans mes recherches.

– J'aimerais entendre ces enregistrements, insista Schlumm.

Comme Puffky renâclait, il le bouscula un peu. Ils échangèrent des mots et plusieurs horions. Puffky se battait, mais il n'était pas de taille. Bien qu'autrefois ayant suivi, lui aussi, des cours d'éducation militaire et technique, il n'avait jamais actualisé ses connaissances, et, aujourd'hui, sa boxe était médiocre. Il atterrit à cinq mètres de là, yeux révulsés, poumons désaérés de fond en comble.

Schlumm n'éprouvait nul sentiment de victoire. Il n'ignorait pas qu'il est horrible de maltraiter plus faible et plus intelligent que soi. Les remords amenèrent dans sa bouche un goût de terre carbonisée. Il se hâta de tempérer cette saveur en la délayant avec une ou deux phrases bredouillantes.

– Je... Je désire ces cires, bégaya-t-il. L’empreinte de ces mélodies qui disent... Je veux pouvoir savoir quelles voix...

Ce genre de bredouillis.

Puffky s’assit dans une posture méditative. Des cascades de suie roulaient du haut de sa poitrine jusqu’à ses hanches. Il perdait cela comme on sue. La chaleur semblait avoir augmenté, mais, en réalité, elle stagnait. Quant au silence, il avait une texture plus opaque que lors des bagarres précédentes. Puffky s’était installé là-dedans et donnait l’impression de ne plus vouloir en bouger.

Schlumm franchit la distance qui le séparait de Puffky. Il se baissa, saisit Puffky par le devant de ses guenilles monacales, à moins que ce ne fût par un voile de peau qui n’adhérait pas à la chair, et il le secoua.

– Je veux entendre ces phonocopies, répétait-il. Je veux entendre ces phonocopies, vous entendez ?

Ayant effectué cette stérile démonstration de force, il lâcha Puffky. L’interrogé réagissait avec modération. Il émettait de la suie, de très minces sanglots et des pouffements. Il ne répondait pas.

On ne voyait guère plus loin que le bout de ses doigts. Selon toute vraisemblance, les deux hommes étaient occupés à tousoter face à face. Ils restaient assis sur leur séant comme pendant les phases de repos. Toute haine entre eux était en train de s’abolir, seule subsistait dans leurs relations une charpente de brutalité instinctive, irréductible. Une résistance obstinée de l’un à l’autre.

Ainsi furent des fractions d’heures sans nombre, des nuits et des nuits. La troisième semaine du passage s’achevait. Finalement, Puffky avala sa salive et, hors de ses lèvres, laissa filtrer de nouvelles informations.

– Les voix phonocopiées viennent de la lisière des matrices, dit-il.

– Ah, enfin vous éclairez les choses, dit Schlumm. Vous auriez pu le dire avant.

– Bah, dit Puffky.

Schlumm se tut pendant une seconde, le temps de se rendre compte que l’information émise par Puffky n’éclaircissait pas les choses.

– Quelles matrices ? demanda-t-il. Vous voulez dire celles des incarnations à venir ou celles de... Les matrices d’avant, celles dans lesquelles j’ai déjà... Celles où on a déjà été bébé ?...

– Vous verrez bien, dit Puffky. Tout est consigné dans le juke-box.

– Dans le ?... demanda Schlumm.

– Le juke-box, répéta Puffky.

– Ah, dit Schlumm.

– Derrière nous, indiqua Puffky.

Schlumm pivota, puis il se figea.

Longuement il inspecta la non-lumière qui emplissait l'espace.

– Je ne distingue rien, se plaignit-il.

– Là, indiqua Puffky.

– Toujours rien, dit Schlumm.

Il s'ébranla et partit tâtonner parmi les ténèbres, dans l'air noir. La suie se détachait de lui par gros paquets, elle s'était collée sur lui pendant les bagarres et pendant les pauses. Ses mains tremblaient. Il eut quelque difficulté à les maîtriser, elles s'égarèrent vainement devant lui, mais ensuite elles se posèrent sur des reliefs. Il y avait une paroi formée d'un plexiglas assez tiède et il y avait un clavier. Une machine se dressait là qui ressemblait à un juke-box, effectivement. Un juke-box en ruine.

– J'espère que le mécanisme fonctionne encore, espéra Puffky à intelligible voix.

– Et moi donc, menaça Schlumm.

– De toute manière, dit Puffky, comme je vous le disais, ne comptez pas sur un miracle. Les enceintes ne restituent que des fragments. Plus d'un se décourage à les entendre.

– Quel genre de fragments, s'inquiéta Schlumm.

– Mensonges venus d'ailleurs et petits poèmes liturgiques en langue crypte, expliqua morne Puffky. Pas vraiment de véritables souvenirs.

– Mais tout de même, ça y ressemble ?

– Pas vraiment, dit Puffky.

– Ah, fit Schlumm.

Son intonation manquait d'enthousiasme. Déjà il se penchait sur la machine. Il manœuvra un interrupteur. C'était un simple bouton à bascule, sur quoi la pulpe de l'index devinait un OFF/ON en relief. Le juke-box réagit. Ses parties intimes s'illuminèrent avec pingrerie, communiquant une faible roseur et des transparences à certaines zones externes. Le cadre du clavier se liséra. Sur le pourtour, trois néons pourpres tentaient une résurrection. On sentait que les tubes voulaient exhiber un échantillon de ce dont ils avaient été jadis capables, mais que l'effort les épuisait. Le gaz certes s'empourrait, mais pas assez pour éclairer plus loin que les parois du tube. Les autres lampes étaient mortes.

Schlumm pianota sur les touches. Sa connaissance des juke-box n'avait jamais été mise en pratique. Il accumulait hésitations et repentirs, soupçonnant

que peut-être son inexpérience allait lui jouer des tours, mais ne voulant pas perdre la face devant Puffky. On entendait le courant souffler à l'intérieur d'un haut-parleur, mais aucune voix, phonocopiée ou non, ne se décidait à sonner. Pendant plusieurs minutes Schlumm s'agita au-dessus du clavier et attendit. Les minutes restaient infécondes.

– Il faut que vous mettiez une pièce de monnaie dans la fente, conseilla Puffky.

– Une pièce de combien ? s'épouvanta Schlumm.

– Un dollar, dit Puffky.

Schlumm fouilla. La somme lui paraissait énorme. On entendait ses mains fouiller à contrecœur ou faire semblant de fouiller à l'intérieur de ses économies ou de ses poches.

– La tirelire n'est pas scellée, signala Puffky pour le consoler.

Schlumm marmonnait et ne se résolvait pas, mais, après avoir longtemps remué les tissus et les enveloppes qui le drapaient, il s'exécuta.

– Votre dollar sert seulement à déclencher le mécanisme, compléta Puffky. Rassurez-vous, Schlumm, vous pourrez le récupérer à la fin.

– Quelle fin ? dit Schlumm. Écoutez, Puffky, ne me prenez pas pour un imbécile. Je sais parfaitement que j'ai perdu sans retour mon unique dollar.

– Il fallait bien que vous le dépensiez à un moment ou à un autre, fit remarquer Puffky.

– Taisez-vous donc, s'impatienta Schlumm. Ça commence.

Dans les entrailles, des engrenages avaient hoqueté. Galvanisées par la chute du dollar, les membranes à présent transmettaient des bruits de vessie crevée et des bruits de balayage. Il faisait chaud, étouffant et obscur.

– Si j'allais me raccroupir ? proposa Schlumm à la cantonade.

Et, sans attendre de réponse, il revint vers Puffky.

– On étouffe, là-bas, expliqua-t-il.

Le juke-box grommela une ébauche de duo grisouteux, puis il s'interrompit et on l'entendit produire des ruminations. Les grésillements charriaient des nasales dévastées et quasi humaines. Peu à peu, on arrachait à cette pâte phonétique des éléments qui, en un sens, pouvaient prétendre avoir un sens. Cela se combinait avec des relents d'avant la cave, avec de vagues glaises mémorielles un jour pétries ou foulées, avec des reliquats de songes vécus en superficie ou dans la cave, une autre fois, ou ailleurs, et on ne savait pas très bien par qui. Ce genre de proches ou lointaines aventures.

On eut soudain une annonce dans les haut-parleurs.

– **De Johannes Schlumm, le dynamiste, dit la machine. Putride masse pour les dauphins.**

– Petite messe pour les défunts, traduit Puffky.

– Ah, dit Schlumm. C'est comme ça que.

– Oui, confirma Puffky. Ils débitent en langue crypte.

– C'est des Tibétains ? demanda Schlumm.

– Ça m'étonnerait, dit Puffky. Ce n'est pas leur genre.

À ce moment, la machine spécifia que la messe pouvait être dite en n'importe quelle circonstance, durant toute la durée de la migration, avec un bénéfice immédiat pour le défunt mort ou femelle.

– Ils mentent, murmura Puffky. Très vite on se sent incapable d'écouter. On est là, inerte, sourd aux admonestations quand il y en a. On ne pense plus. On flotte bouche ouverte sous la suie, comme si on était complètement détaché de son destin. On ne s'intéresse ni au passé, ni à l'avenir.

– Joli programme, résuma Schlumm, puis il se tut.

Puffky n'ajoutait plus un mot.

La machine continuait à palabrer. Elle précisa qu'elle allait donner d'abord l'*Introït*. Ensuite, il n'y eut plus qu'un crachotis, des pulvérulences. Du souffle feulait dans les tuyaux et rien ne se profilait à leur embouchure, ni mélodie ni raconter.

– Ce truc est en panne, dit Schlumm.

– Non, dit Puffky. Le silence fait partie de l'*Introït*.

– J'ai néanmoins envie d'accélérer le rythme, s'énerva Schlumm. Comment fait-on ?

– Comme pour moi, dit Puffky.

Schlumm pesamment se cabra sur ses membres inférieurs, puis il marcha jusqu'à la machine et il la considéra en serrant les mâchoires. Puis il commença à la bourrer de coups de pied afin de lui faire glatir du texte. De duveteux copeaux de poussière dérapèrent sur les pentes de plexiglas et rebondirent, et ensuite ils maculèrent les chaussures de Schlumm. Les néons, quant à eux, supportaient très mal les chocs. Leur pourpre pétilla un instant et s'anémia.

Tandis que Schlumm monologuait en compagnie de l'engin, celui-ci mit en branle son modeste système de défense et cracha un fétide nuage destiné à effrayer l'agresseur éventuel. On reçut en pleines muqueuses les remugles de prisons et de moyenâgeuses dictatures que les rouages, dans leur désarroi, éructaient. Si l'agresseur avait eu assez d'énergie pour réfléchir, il aurait perçu là une menace, il aurait comparé ces effluves avec ce que des hommes et des

femmes avaient respiré jadis, quand jour et nuit ils somnolaient dans l'enfer, dans les baraques des camps ou dans les fosses souterraines, et peut-être qu'il se serait écarté. Mais, dans la mémoire de Schlumm, rien ne s'éveilla. Il frappa longtemps la machine avec les extrémités meurtrissantes de ses membres et avec des armes de fortune, telles que son écharpe, ou des poignées de suie compacte, ou des filaments de chair mêlés à un peu de terre ou d'os.

La plupart des lampes avaient maintenant rendu l'âme. Il faisait de plus en plus sombre. Tout le monde transpirait. Telle une serpillière on eût pu tordre la robe monacale de Schlumm, ces oripeaux traditionnels qui le bâchaient. Sous les assauts, la machine se tenait comme un bloc humble et sans substance.

Du temps passa, puis vint un moment où Schlumm déjà avait mis fin à sa danse. Il ne gesticulait plus ni n'écumait. Il rauquait à doses réduites des commandements que Puffky, pourtant peu éloigné, entendait mal.

– Délivrez votre message, disait Schlumm. Parlez. Je sais que vous pouvez parler.

On le voyait chanceler au-dessus du clavier démoli.

– Déballez ce que vous avez en tête, insistait-il. Ou sinon, je...

– **Informations sur les mondes externes**, se décida la machine.

– Ah, commenta Schlumm. Ce n'est pas trop tôt.

– **Conseils pour le franchissement des obscurités observables**, couinalla la machine.

– Bon, se réjouit Schlumm, c'est parti. Ça a mis le temps, mais c'est parti.

– Vous allez voir, ça ne va pas loin, prévint Puffky, et il renifla d'un air connaisseur.

– Ne m'influencez pas, s'indigna Schlumm. Je désire juger par moi-même, sans que quiconque.

Il retourna à sa place, à côté de Puffky, le postérieur sombrant aux deux tiers dans un tas friablement soyeux qui était comme un fauteuil de soie friable.

– **Vingt-huitième leçon**, gémit la machine.

– Ah, pas de chance, bougonna Schlumm. Voilà qu'on a manqué le début du cours.

– On manquera la fin aussi, prophétisa Puffky.

– Ah, dit Schlumm.

– **De Bogdan Schlumm, le jusqu'hautboïste**, reprit la machine. **Leçon sur la sournoiserie.**

– Qu'est-ce que, dit Schlumm.

– Chut, intima Puffky.

– ...Être légume parmi les légumes. Attendre. Surtout cela, attendre. Voir le pourquoi de la bruine ou de l'arrosage. Sentir la croissance, chercher le pourquoi des tavelures. Ne pas se reposer sur la lune pour les lumières. Respecter l'alignement, ne rien rompre, mais comprendre ce qui enracine. Être ainsi, insoumis légume, dangereux en la nuit humide. Bloqué de toute part sournoisement maudire. Comme dans une vase dormir, mais ne pas dormir. Surveiller à voix basse les mouvements du jardinier et de sa bêche. Avoir à l'esprit que l'on esquivera la lame toujours et toujours et, à la première occasion, agir par surprise et vite. Brusquement ne plus attendre. Brusquement se démuseler de sa terre. Arracher le jardinier, d'une incantation virulente le fendre. À tue-tête le détruire. À gorge déployée jusqu'aux radicelles le fendre et le détruire.

Répons de Wolup Schlumm, le dodécaphone.

– Ce charabia, de quoi s'agit-il, chuchota Schlumm à l'oreille de Puffky. Je n'arrive pas à retenir une traître phrase.

– Chut, dit Puffky. On ne parle pas en même temps qu'un dodécaphone.

– Naître d'écume, pas admirer l'écume, dit la machine. **Êtreindre. Surtout cela, étreins. Voile l'épaule coite de la brune ou de la rousse sage. Sans dire l'art croasse cent ans... Cherche pourquoi elle hait ta venue... La basse sœur posée sur la lune boude l'élue-mère...**

– Des jeux de mots ! s'indigna Schlumm. Ils nous lancent des jeux de mots en langue crypte !

Répons et leçons s'égrenèrent, impossibles à mémoriser et même à suivre. Le texte n'était pas vivant, il n'évoquait aucune expérience reconnaissable, il présentait une opacité totale qui décevait terriblement les auditeurs.

– Des calembours qui n'ont ni queue... grognait Schlumm.

– C'est comme ça que la mémoire survit après la troisième semaine, dit Puffky.

– C'est pire que la mort, dit Schlumm.

– Oh, pire, dit Puffky.

De temps en temps, le juke-box allégeait l'atmosphère en narrant des saynètes oniriques qui se situaient dans des enfers parallèles à ceux des matrices ou à celui de la superficie. On avait droit ainsi à du tragi-comique supplémentaire, à des aventures qu'avaient vécues Abram Schlumm, l'égalitariste, ou Freek Schlumm, l'Untermensch, et encore d'autres poètes de la même tribu, des hétéronymes plus infâmes encore et plus mineurs. Ceux-là s'exprimaient en langue générale, moins fermée que celle du dodécaphone : tous

les mots étaient compréhensibles, et la syntaxe ne sortait guère des sentiers battus, mais, au final, on ne comprenait qu'obliquement quelques bribes. Pour ne rien arranger, entre répons et piécettes, la machine parfois rêvassait. Elle marmonnait des cadavres exquis, elle produisait des phrases surréalistes.

– **Autopsie qui croyait prendre, disait la machine... En atmosphère marine la vieille épeire a cassé la boîte à guignols... Nous nous envolions en nos propres dires secrets... Je répète : nous en voulions à nos malpropres délires secrets... Sans nom d'embrun, les bonzesses riaient... Elles avaient prévu de nous percer à la mémoire, DANS LE SENS DU PLOC... Je répète : Elles nous berçaient dans la baignoire, DANS L'ESSENCE DU BLOC...**

Lorsque tous les répons eurent été énoncés, une intense non-sympathie avec les textes parcourut l'échine des auditeurs. Des grappes entières de nuits s'étaient écoulées, on était resté assis, à maigrir dans le noir, on ne pouvait rien résumer, rien redire, on ne savait plus de quoi il avait retourné.

La machine anhérait dans son coin, éclairant les monticules, les bosses et les mottes des alentours.

Ni Puffky ni Schlumm ne remuaient ni ne bronchaient. Ils étaient avachis côte à côte et ils considéraient l'unique rai pourprin qui était sorti sauf du tabassage. Cette tache de couleur arrivait devant leurs orteils de façon si triste qu'elle les incitait à plus d'immobilité encore. En raison de l'aspect épuisé du décor, et parce que cette luminosité était sordide, on était tenté de croire que les deux hommes avaient voulu tenir un emploi dans une cérémonie théâtrale sans intrigue ni dialogue, et que la répétition avait échoué. Comme les nippes qui les emmaillotaient leur donnaient une apparence asexuée, ils avaient l'air de remâcher en silence les raisons pour lesquelles ils avaient si mal interprété leur rôle, celui de deux mendiante aveugles, peut-être ayant bu pour oublier leur décadence et leurs peurs, et maintenant hagardes au milieu du désastre. Ce remâchement se prolongea et il n'aboutit pas.

On notait, à présent, peu de différences entre Schlumm et Puffky. Schlumm avait vieilli, ses chaussures avaient éclaté, ses vêtements et même sa peau avaient pris la teinte indistinctement déchiquetée qui à coup sûr trahit l'habitant des galeries sans issue, l'hôte de ce que les Tibétains dans leurs fictions appellent le monde intermédiaire, en prétendant, bien à tort, qu'il suffit d'y vagabonder quarante-neuf jours pour renaître dans l'ensuite ou l'au-delà. Schlumm se serrait maintenant contre Puffky, comme si Puffky avait été depuis toujours son meilleur ami. Il ne tenait plus sur ses jambes. La chaleur de l'espace

avait eu raison de lui, ainsi que l'idée épouvantable qu'il n'y avait pas de matrice en bout de cave, et donc nul espoir de s'en sortir. Quelle que soit la longueur de l'éternité, il allait devoir y vivoter avec Puffky, sans renaître et sans y comprendre goutte, picorant à tâtons des échos qu'il devrait faire semblant d'identifier et feindre d'adopter et d'aimer comme venant de sa propre tête.

Pendant une petite quinzaine, leur situation évolua peu. Ils méditaient et somnolaient en alternance. On percevait leur respiration oppressée. Parfois, un sursaut d'allégresse un peu forcée secouait Puffky, avec des hoquets d'insane et des frissons. Le juke-box était l'ultime archive consultable, l'unique flamme d'intelligence. Il râlait continûment et en sourdine. Tout aurait été différent si on avait pu déterminer à qui appartenaient les souvenirs qu'il frelatait.

– **Rêvé de toi, Schlumm,** soupira fugitivement la machine. **Rêvé de toi... Les jonques en poche, tu remontais l'avenue du 27-Juin DANS LE SENS DU POËLE...**

– Ce Schlumm, dit soudain Schlumm. Il me rappelle quelqu'un. J'ai sa figure sur le bout de la langue.

– Nous y sommes, dit Puffky.

– Quoi, dit Schlumm avec une intonation pâteuse, imbibée de somnambulisme et de bistre. Quoi. Nous sommes où.

VI.

DADOKIAN

– Je m’adresse à toi une nouvelle fois, ô fils noble, ô Schmollowski, dit une voix.

Une voix impassible.

Celui qui parle est un moine tantrique presque normal. Un lama comme on a appris à les aimer, à force d’en rencontrer à tout bout de champ dans cette histoire. Il est drapé dans une robe aux rapiécures nombreuses, d’une tonalité globalement framboise. Il porte en travers de la poitrine une sacoche de toile indigo et diverses étoffes à la destination imprécise. De toute sa personne émane une grandeur poussiéreuse. Au premier coup d’œil, on constate que son impassibilité repose sur beaucoup d’humour, et aussi qu’elle n’est pas feinte. Il se fiche tranquillement de tout sans éprouver d’anxiété nihiliste. On lui donnerait n’importe quel âge, disons cinquante et un an pour ne pas se faire accuser d’invraisemblance, mais, devant des crédules, il pourrait pince-sans-rire prétendre que sa naissance se situe sept ou huit cents ans plus tôt, ou même plus tôt encore, par exemple avant la révolution mondiale. Supposons qu’il lâche cela devant des illuminés occidentaux manquant de jugeote. Aucune objection ne s’élèverait. Ce détail, d’ailleurs, son âge exact, nous est égal.

J’ai dit presque normal car il arbore un nombre inhabituel de talismans, parmi lesquels on remarque avec plaisir un pin’s discret en forme d’étoile rouge, dont le motif central a été gratté et effacé, peut-être en raison d’une nostalgie monacale de la non-violence ou parce que la prudence politique l’exige, peut-être une mitraillette, peut-être un sigle terroriste en deux ou trois caractères,

peut-être le portrait d'un guérillero ou d'un penseur. Ce pin's est framboise aussi. Il disparaît sous une écharpe et, de temps en temps, la lumière tombe sur lui et il brille.

– Écoute-moi bien, Schmollowski, répète le lama.

Il est en train d'officier dans un temple chinois, mais pas dans la salle principale. Il se tient en ce moment dans la pièce exiguë où le gardien du temple fait sa sieste quand la trop lourde chaleur écrase l'après-midi, un endroit qui sert également de débarras pour les bouteilles d'huile, les bâtons d'encens, deux parapluies, un seau de plastique rouge, et les cartons contenant les liasses de papier-monnaie que l'on brûle pour le confort posthume des défunts chinois, pour que ceux-ci s'achètent le minimum vital dans l'autre monde et le superflu s'ils le trouvent en vente. Le lama s'est installé au milieu de ce bric-à-brac après avoir comme chaque jour placé un dollar à côté de la minuscule serviette dans laquelle le gardien éponge sa sueur. Ailleurs, devant les autels officiels, il ne serait peut-être pas toléré, car il appartient à une tendance dissidente, politiquement et religieusement incorrecte, qui souvent est priée d'aller exercer son ministère sous d'autres toits, parfois poliment et parfois à coups de bâton. Il se rend donc dans les quartiers chinois, choisissant les lieux de culte où on risque moins de l'embêter sur des questions de dogme, mais il n'abuse pas de l'hospitalité de ceux qui l'accueillent et il reste à l'écart des idoles principales.

Sur un carton il a posé un gong portatif, au son clair et bref, ainsi qu'une photographie et le tas de feuillets racornis à quoi se réduit son exemplaire personnel du *Livre des morts*. En face de lui, il y a un mur noirci de moisissures et un calendrier lunaire surmonté de généraux et de ministres chinois mythiques qui n'ont strictement rien à voir avec le tantrisme tibétain, on peut donc ici en faire abstraction. Au plafond pend une ampoule nue, éteinte. L'unique fenêtre ressemble plutôt à une meurtrière, et elle est assombrie par un pot de fleurs. C'est un local humide, chaud et mal éclairé. Les bruits de l'extérieur arrivent de tous côtés et s'y cristallisent : allées et venues des dévots autour des offrandes, cours de la Bourse en cantonais que le gardien et le devin du temple, tous deux assoupis, écoutent d'une oreille distraite, et, pour finir, rumeur de la rue : éclats de voix, vrombissement d'une motocyclette qu'un bricoleur répare en plein air, klaxon des autocars ou des taxis bloqués par la foule. Un marché populaire jouxte le temple.

– Écoute-moi avec attention, Schmollowski, dit le lama. Je suis Jeremiah Schlumm, un lama bouddhiste de l'Association des Bonnets Rouges Anonymes, une organisation d'entraide tantrique. L'Association m'a confié le soin de te lire

le *Bardo Thödol* pendant quarante-neuf jours. Je sais que tu n'es pas membre de la communauté bouddhiste, mais je sais d'autre part que tu as lu et relu ce livre, le *Livre des morts*, durant ton long séjour en captivité. Je sais que tu l'as eu en ta possession. Nous te l'avions envoyé avec des sucreries, des sous-vêtements et du savon.

Le brouhaha du marché se superpose au discours de Jeremiah Schlumm, qui n'en tient aucun compte. Mais soudain une dispute éclate autour d'un durian mûr à point, que le vendeur refuse de découper gratuitement. C'est une discussion âpre et grossière. Le lama se voit contraint de frapper son gong pour reconquérir le premier plan du son. Le marchand fixe son prix en dollars, l'acheteur persiste à calculer en monnaie ancienne. Il exige un rabais puisque le fruit n'est pas écorcé. Les deux hommes sont de mauvaise foi. Le débat s'éternise. Le Bonnet Rouge Anonyme d'un coup de gong en atténue la violence.

– Concentre-toi, Schmollowski, dit-il. Même un non-bouddhiste peut entendre ma voix. Et même toi, qui as toujours lutté contre toute autorité, même toi tu peux me comprendre et accepter d'obéir à mes instructions.

Gong.

– Il suffit d'avoir parcouru le livre une seule fois pour me comprendre.

Rumeurs de la rue.

Le durian coûte un dollar la livre. C'est cher.

– Il y a douze jours, poursuit le lama, tu as exhalé ton dernier soupir dans la cellule 2518, qui a été ta demeure pendant trois décennies. Douze jours. Si l'on applique les règles de calcul de la tradition magique, cela fait donc huit jours déjà que tu as été séparé de ton corps.

Gong.

Jeremiah Schlumm remet en place sa sacoche indigo, son écharpe. Un rayon de soleil s'est introduit par la très étroite fenêtre. Presque aussitôt, un nuage l'intercepte. Le pin's à étoile rouge a étincelé brusquement sur la poitrine de Jeremiah Schlumm, puis il s'est éteint.

Dans le dos du lama, le temple traverse une phase d'activité un peu ralentie. Le devin a ouvert les yeux, aucun client n'est assis en face de lui, il se rendort. Une dévote chantonne une comptine sacrée devant une statue de Guan Yin. Un serpent d'encens perd sans crier gare neuf centimètres de cendres qui s'éparpillent entre la déesse et une offrande de raviolis.

La chaleur est accablante.

– Tous les matins, reprend le lama, j'ouvre le dossier que l'Association m'a remis, et je parle à une photographie de toi, la seule que l'Association possède,

où on te voit menotté, entre deux gendarmes. Le dossier contient une biographie succincte. On y apprend que tu as passé ta jeunesse à assassiner des assassins et à nuire à la richesse des riches, et qu'ensuite tu es resté au repos, pendant des années sans nombre, entre les quatre murs de la cellule 2518. Le calme et le détachement sont alors devenus ton quotidien. Tu as vécu comme un méditant. Parfois, il est vrai, ta sérénité monacale était troublée, surtout pendant les vingt premières années, quand l'actualité politique était encore chaude dans le monde extérieur et que les gardiens poussaient la porte 2518 pour te tabasser ou te soumettre à des simulacres d'exécution, ou quand tu entendais tes camarades hommes et femmes être battus, sombrer dans la folie ou mourir.

Gong.

– Ce temps n'est plus, Schmollowski.

Gong.

– Le monde de la lutte égalitariste, avec ses prisons et ses défaites sans nombre, ce monde n'est plus, Schmollowski.

Gong.

– Pour toi il n'y a plus aucun monde d'aucune sorte.

Gong.

Le pin's framboise apparaît de nouveau en pleine lumière. On voit aussi d'autres talismans, destinés à obtenir la bienveillance des Cinq Tonnerres, ou encore consacrés à des héros mineurs de la Grande-nichée, à des dieux obscurs, à des venteux. Le Bonnet Rouge Anonyme est impassible sous l'ampoule nue qui ne diffuse aucune lumière, derrière son bouclier de superstition et de divinités. Il ne croit à rien, il ne croit qu'au vide.

– Il y a seulement le Bardo dans lequel en ce moment tu marches, et les quarante-neuf jours qui séparent ta mort de ta renaissance.

Gong.

– Or, écoute-moi bien, Schmollowski, fils noble. Ne te laisse pas distraire. Ces premiers jours de voyage ont été perdus, car tu n'as pas suivi mes conseils...

Jusqu'à présent, la voix du lama n'a rien eu d'extraordinaire, elle a fluctué sans parasites ni ébarbures, or voilà que quelque chose l'affecte, une distorsion d'abord à peine notable, puis très prononcée, une distorsion grésillante, comme si elle s'était mise à voyager sur des supports non organiques, comme si entre la bouche de Schlumm et nos oreilles il y avait maintenant surtout du câble électrique et très peu d'air, et même plus d'air du tout. En quelques secondes, la puissante parole naturelle du Bonnet Rouge Anonyme fait place à un meuglement artificiel. Les consonnes sont triturées dans un amplificateur, les

voyelles sortent d'une chambre d'échos. Les bruits de circulation, les altercations entre chalands et commerçants ont été gommés. C'est bien une voix qu'on entend, une voix posée et solennelle, mais, maintenant, elle est diffusée par un système de téléphonie beaucoup plus tantrique que techniquement impeccable.

Qu'on le veuille ou non, on ne se trouve plus en compagnie de Jeremiah Schlumm, devant des cartons et des bouteilles d'huile, mais dans le Bardo de Schmollowski, et, d'une certaine manière, avec Schmollowski, bien que celui-ci soit totalement seul. D'une certaine manière, oui, on se trouve maintenant en compagnie de Schmollowski. Plus d'un élément l'indique. L'obscurité hermétique, pour commencer, et le silence, comme si l'extérieur n'existait pas. Ensuite, des phénomènes acoustiques qui ne se produisent que dans les mondes posthumes, en raison d'une certaine désuétude du temps et de l'espace : par exemple ces effets sonores que les savants ont recensés sous les vocables de voix muette, de double voussure, de mélodie mentale résiduaire. Et enfin, le fait que soudain Schmollowski prenne la parole et qu'on l'entende.

Car voilà qu'ici Schmollowski bel et bien prend la parole. Il soliloque.

L'obscurité et le gong dans le haut-parleur font penser à une annonce dans une gare déserte. Une gare plongée dans la nuit, sans voyageurs, totalement morte.

– C'est curieux, ce haut-parleur, marmonne Schmollowski. Tous les matins depuis huit jours, à l'heure du breakfast... La propagande des B.R.A., les Bonnets Rouges Anonymes... Des litanies bouddhistes, des exhortations qui n'en finissent pas... Un gong... Mi bémol, à mon avis. Une note splendide... Ça change du réveil à coups de clé sur la porte de la cellule... Nettement plus sympathique...

– Tu n'as pas suivi mes conseils, Schmollowski, dit le lama. Tu n'as pas rejoint la sublime Clarté de l'inexistence. Tu as méprisé les occasions qui t'étaient offertes et tu as continué à exister lamentablement dans ton moi lamentable...

– Et puis, observe Schmollowski, il est gentil, ce bonze. Il fait semblant de ne pas être commode, mais, au fond, il est gentil.

– La semaine dernière, dit Jeremiah Schlumm, les divinités paisibles se sont présentées l'une après l'autre devant toi. Et toi, au lieu de te fondre en elles pour devenir Bouddha, tu as continué à rôder dans le Bardo, comme un animal effrayé et stupide.

Gong.

– Schmollowski ! Désires-tu vraiment errer ainsi pendant quarante-neuf jours ?

– Mais oui, dit Schmollowski.

Gong.

– Schmollowski ! Désires-tu vraiment rôder là-bas comme un chien pendant quarante-neuf jours ?

– Mais oui, dit Schmollowski. Et même plus de quarante-neuf jours, si possible. Si je me débrouille bien. Parce que, pour ne rien te cacher, camarade lama, ça me plaît, ici. (*Gong.*) Ça me plaît beaucoup. Et j'ai bien l'intention d'y rester, si tu veux savoir. Tu m'entends, camarade lama ?

Il crie.

– Tu m'entends, camarade lama ?... Je vais m'accrocher ici ! Je me sens bien, ici !

Sa voix flotte sans écho dans l'espace noir, puis elle se désagrège.

Tout à l'heure, quand le haut-parleur s'est mis à grésiller, comme chaque jour maintenant à l'heure du breakfast, Schmollowski n'a pas été surpris. Il s'y attendait. Son esprit ne vaguait pas entre somnolence et inconscience. Son corps se reposait. Il était assis par terre, décontracté, l'intelligence aux aguets. Il s'est aussitôt relevé et il a recommencé à marcher, comme la veille, comme l'avant-veille. C'est en avançant qu'il écoute les phrases du lama et qu'il soliloque. Actuellement il piétine des graviers, des matières noires friables. Il les piétine sans hâte excessive.

– Non, évidemment, il ne m'entend pas, marmonne-t-il.

Au même instant, le gong retentit.

– Écoute-moi, Schmollowski, fais un effort d'attention ! exhorte le moine. Rappelle-toi ce que tu as lu dans le *Bardo Thödol* !... Te voilà en face d'une occasion formidable, saisis-la !... Dès aujourd'hui, tu peux en finir avec le cycle douloureux des morts et des renaissances... Il suffit que tu le désires... Oublie ce que tu as vécu jusqu'à maintenant. Tu as toujours pris cela pour une traversée du monde réel, alors qu'il s'agissait d'une pure illusion !... Désintéresse-toi de ton passé, Schmollowski, de tes passions d'autrefois !... Profite de ta mort, Schmollowski, ne la gaspille pas !... C'est une traversée mille fois plus importante que ce qui l'a précédée !...

– Mais oui, mais oui, je suis au courant, dit Schmollowski.

Il est habillé d'un survêtement gris anthracite et il est chaussé de sandales. On entend le crissement de ses pas sur les graviers et les mottes de suie, le sable. Parfois il dérape sur le sol gras, parfois il s'enfonce dedans jusqu'aux chevilles.

– Qu’est-ce que tu crois ? demande Schmollowski. Bien sûr, que j’ai lu tout ce que les B.R.A. m’ont envoyé. Leur profession de foi, leurs brochures explicatives, tout le matériel...

Gong.

– J’ai aimé, marmonne Schmollowski.

Maintenant qu’on s’est habitué aux ténèbres, on peut décrire celles-ci avec une exactitude plus grande. Il règne un noir crépusculaire très épais qui contredit toute notion de paysage lointain ou proche, mais où tout de même on ne marche pas en aveugle. Schmollowski, même si ses sandales ne lui facilitent pas la tâche, progresse en droite ligne et sans trébucher, et, au bout d’un moment, on s’aperçoit qu’il suit un chemin déjà tracé. Il n’y a pas de paysage à proprement parler, pas d’image, mais, quand on essaie de se représenter le décor, on sait qu’on avance au milieu d’une vaste plaine noire. On foule quelque chose qui ressemble à un sentier cerné par des champs de charbon. On n’a pas besoin d’avoir les yeux ouverts pour s’en rendre compte.

– Ne t’inquiète pas pour moi, camarade lama ! crie Schmollowski en direction du haut-parleur. Je ne respecte pas vos instructions à la lettre, mais je m’en inspire. Ma vie dans le Bardo s’organise. Je ne la gaspille pas, dis-le bien à tous les camarades des B.R.A. Je jouis pleinement de mon séjour, des possibilités qui me sont offertes... Tous les matins, à la même heure, j’entends ta voix qui m’annonce le programme de la journée. Et ensuite, dès que le silence revient, je suis libre. Libre !... De mes mouvements, de mes pensées, de mon temps. Je n’ai jamais été aussi libre depuis... oh, là, là !... Depuis tant d’années...

– La synthèse biographique dont je dispose, dit le lama, assure que tu avais de grandes qualités, que tu étais intelligent et sensible. Ces qualités, tu les as mises au service de la vengeance sociale et du châtement égalitariste. Elles t’ont aidé à planifier des attentats, des meurtres... Tu as tué pas mal de monde, d’après les coupures de journaux que je vois ici... Des chefs de camp, des vendeurs de malheur, des milliardaires... Mais, au fond, tu étais le contraire d’une brute...

Gong.

– Tu dois donc être apte à saisir mes paroles. Et d’ailleurs, si nos religieux disent vrai, il suffit d’avoir lu le *Bardo Thödol* une seule fois pour s’en souvenir intégralement après son décès.

Gong.

Schmollowski acquiesce en silence. Les religieux disent vrai : le *Livre des morts* s'est incrusté dans sa mémoire sans qu'une seule ligne y manque. Il le connaît par cœur. Mais, en ce moment précis, il ne pense pas au *Livre des morts*. Il pense aux conditions matérielles de son séjour dans le Bardo. Elles sont bonnes, surtout si on les compare aux mille tracas qui gâchent la vie des vivants. Ici, les avantages sont considérables. Schmollowski les passe en revue. Aucun souci gastro-alimentaire. Faim inconnue. On ne passe donc pas son temps à chercher ou à préparer de la nourriture. On ne mange pas, on ne digère pas... Pas de digestion, autre très gros avantage. Pas besoin de s'accroupir dans le fossé à tout moment pour expulser hors de soi des matières nauséabondes. Cela implique aussi qu'on n'a pas à craindre de mettre les pieds dans une crotte. Même si c'est un endroit où les défunts rôdent comme des chiens pendant quarante-neuf jours, on n'a pas à scruter le sol en permanence pour éviter les déjections...

– Et puis, marmonne Schmollowski, la fatigue physique ne se fait pas sentir, ou si peu... On a l'impression d'être en pleine forme vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Autrement, il faudrait tous les soirs chercher un endroit pour bivouaquer, trimballer avec soi un sac de couchage... Toutes ces joies idiotes du camping. Alors qu'ici, de temps en temps, je m'assieds par terre pour récupérer un peu... C'est tout... Je m'assieds, j'attends que le haut-parleur me signale la venue d'un nouveau jour... Le confort est relatif, mais c'est propre.

Gong.

– Bien sec, pas froid, pas de bouses, dit Schmollowski.

Gong.

– Cette semaine commence une nouvelle phase de ta traversée, annonce le lama.

Gong.

– Tiens, un monticule, marmonne Schmollowski. Une espèce de gros tas de sable. Je vais grimper au sommet. Voir si on voit quelque chose.

– Au cours de cette deuxième semaine, dit le lama, tu vas être confronté aux divinités irritées, aux divinités buveuses de sang.

Schmollowski escalade le monticule. C'est une petite dune. En dépit de ses déclarations sur l'absence de fatigue physique, l'ascension l'épuise. Il arrive en haut tout essoufflé et en sueur. Il pivote, et, fesses en avant, il se laisse tomber sur le sable extrêmement noir.

– Je vais faire une petite pause, dit-il.

Gong.

– Ne sois pas terrifié par elles, fils noble, dit le lama. Elles ont une apparence hideuse, mais elles ne sont pas moins bienveillantes que les divinités de la semaine dernière. Le livre que nous t’avons envoyé comportait de nombreuses illustrations, tu te rappelles ? Tu les as punaisées sur les murs de ta cellule. Reconnais-les, va sans crainte à leur rencontre. Renonce immédiatement à tout ce qui faisait de toi un individu.

– C’est là où nous divergeons, le camarade lama et moi, marmonne Schmollowski.

– Renonce, fais corps avec elles, dissous-toi en elles...

– Non, fait Schmollowski. C’est là que nous... « Fils noble, renonce, cesse d’être une personne !... » « Rejoins la collectivité du rien !... » « Fils noble, cesse d’avoir conscience de toi !... » Non, là-dessus, pas question d’adopter la philosophie des Bonnets Rouges, anonymes ou non. Pas question de les accompagner sur ce terrain. Non, vraiment... c’est trop suicidaire. Je ne marche pas...

Gong.

– Pas pour moi ! crie Schmollowski en direction du haut-parleur. Trop suicidaire !

– Or à présent, clame le lama, tu vas être confronté à un être brun foncé, énorme, avec trois têtes, six mains, quatre jambes...

– Qu’est-ce qu’ils ne sont pas allés inventer !... dit Schmollowski.

Il a le sourire aux lèvres. Il a toujours été amateur de contes et récits post-exotiques ou fantastiques, il en a même composé quelques-uns en prison. Puis il sursaute. Il se penche vers l’obscurité en plissant les yeux, comme s’il la scrutait. Son sourire s’estompe. Soudain il ne sourit plus du tout. Il est sur le qui-vive.

Car à présent il entend des pas qui foulent la nuit et le gravier, à une certaine distance. Disons à une petite soixantaine de mètres.

– Tiens, souffle-t-il, c’est exact. Une forme avance sur le chemin. Elle vient dans ma direction.

– Cet être sera entouré de flammes aveuglantes, décrit le lama, et il te fixera en ricanant, de ses neuf yeux grands ouverts, avec une fixité abominable. Alors tu verras sur sa poitrine se balancer des guirlandes de crânes et des têtes humaines fraîchement coupées. Et, à mesure qu’il s’approchera, tu t’apercevras qu’il marche enlacé à une déesse terrifiante. Ainsi il progressera vers toi, tout en copulant avec cette déesse irritée, les deux ensemble hurlant et gesticulant comme dans un cauchemar....

– J’adore ça, dit Schmollowski. Ah, ce que j’ai pu adorer ce livre... C’est d’un poétique, d’un fou...

– Sans interrompre son union sexuelle avec l’être ricanant, poursuit Schlumm, la déesse renversera la tête en arrière pour se verser en bouche le contenu d’une grande coquille remplie de sang...

Il fait très sombre. Schmollowski cependant y voit assez pour se rendre compte que l’être qui s’approche n’a qu’une tête.

– Bah, ce n’est pas le genre à copuler en marchant, murmure Schmollowski. C’est un petit bonhomme tout ce qu’il y a de plus ordinaire.

Gong.

– Ne les crains pas, Schmollowski, dit le lama. Ni lui, ni elle.

– Un type banal, continue Schmollowski. Il ressemble même un peu à Müller, le gardien du quatrième étage. Celui qui a étranglé Julio Sternhagen avec une ceinture...

– Ne les crains absolument pas, répète le Bonnet Rouge Anonyme. Ils n’existent pas. Ils n’ont aucune réalité. Ils ne sont pas plus réels que toi. C’est ton esprit qui les a suscités, c’est ton imagination qui leur donne une telle apparence. Approche-toi d’eux. Reconnais-les pour ce qu’ils sont, c’est-à-dire absolument rien. Essaie de te fondre en eux. Ne pense qu’à cela. Essaie de te résorber complètement à leur contact.

Gong.

– Si tu accomplis cela, aussitôt, tu seras libéré.

Gong.

– Ce type avance en regardant devant ses pieds, note Schmollowski. Il ne voit rien.

L’homme qui ressemble à Müller arrive à la hauteur de la butte et il la longe sans lever les yeux. Il marche sans faire attention à quoi que ce soit, avec de légers zigzags. Déjà il a commencé à s’éloigner.

– Il ne m’a pas vu, dit Schmollowski.

Il se remet debout.

– Ne laisse pas la terreur t’envahir, Schmollowski ! dit le moine.

Gong.

– Ohé ! crie Schmollowski en direction du passant. Hé, là-bas ! Monsieur !... Ohé !...

Les bruits de pas se figent. L’homme cherche à repérer l’endroit d’où a jailli la voix qui le hèle.

– Je suis ici, au sommet de cette espèce de dune ! crie Schmollowski. Venez donc faire une petite halte, on domine la plaine, c'est agréable !...

Le nouveau venu se laisse facilement convaincre. Il n'hésite même pas deux secondes. Maintenant, le voilà qui escalade la pente. Les granules friables roulent sous ses pieds. Il glisse en arrière, il se rattrape. Il lutte contre l'essoufflement, à son tour. De plus près, il ne ressemble pas à Müller. Il a une chemise à carreaux déboutonnée jusqu'au nombril, un maillot de corps et un short parsemé de taches graisseuses, des baskets déchirées. Sa physionomie est mi-livide, mi-hagarde.

– Bonjour, dit-il. Ça fait drôlement plaisir de rencontrer quelqu'un. Le ciel est si noir que je ne distinguais même pas le haut du tas de sable... Et puis, ça fait si longtemps que j'avance tout seul. Je me disais que... que les gens, c'était fini... Enfin, vous voyez ce que je veux dire ?

– Moi aussi, j'avais commencé à penser des choses comme ça, dit Schmollowski.

– N'aie aucune crainte, Schmollowski ! beugle le haut-parleur.

– Dites donc, pépie le nouveau venu, on a une sacrée belle vue, depuis ici... On distingue le chemin sur au moins une vingtaine de mètres... Et puis, c'est calme...

– Oui, dit Schmollowski. Pour le calme, c'est un endroit de rêve... S'il n'y avait pas ce haut-parleur...

– Ce quoi ?

– Ce haut-parleur.

– Vous entendez un haut-parleur ? s'étonne l'autre.

– Pas vous ? dit Schmollowski.

– Je n'entends rien, dit l'autre.

– Ah, dit Schmollowski.

– Vous savez, si vous entendez quelque chose, c'est peut-être parce que vous êtes fou, raisonne l'autre.

– Ah, dit Schmollowski.

– Moi, ce n'est pas un haut-parleur, explique l'autre. C'est une radio. Ils m'ont implanté un poste de radio dans la cervelle. Dans le lobe frontal. Il se déclenche vers midi. Ils me lisent les informations du jour, ensuite ils se taisent. Déjà là-bas, à l'asile, ils me contrôlaient par radio. Ils m'envoyaient des messages pour me contrôler. Ça fonctionnait nuit et jour. Ici, ils branchent l'appareil seulement une fois par tranche de vingt-quatre heures. C'est plus supportable.

– Attendez, dit Schmollowski. Je vous suis mal. Qui vous contrôlait ? Où étiez-vous ?

– Ils m’avaient enfermé, dit l’homme. Ils m’avaient enfermé avec des fous. Jour et nuit ils me contrôlaient. Ils me surveillaient avec des machines invisibles. Dans le dortoir, dans les couloirs, dans les cabinets. Ils m’envoyaient des voix. Je ne pouvais pas leur échapper.

– Un hôpital psychiatrique ? dit Schmollowski.

– Oui, dit l’autre. Avec des fous à tous les étages.

– Moi, j’étais en prison, dit Schmollowski. On m’avait condamné à la perpétuité pour assassinats politiques. Mon nom est Schmollowski.

– Schmollowski ? s’exclame l’autre. Schmollowski, le tueur de banquiers ?... Ça, alors !... Si on m’avait dit que j’allais vous tomber dessus... Et il y a longtemps que vous sévissez dans les parages ?

– C’est mon huitième jour, dit Schmollowski.

L’autre émet un sifflement admiratif.

– Huit jours !...

– Et vous ? demande Schmollowski.

– Pareil. Huit jours. Plus les quatre premiers, où je suis resté à côté de mon corps sans comprendre, jusqu’à ce qu’ils l’enlèvent. Jusqu’à ce qu’ils le détruisent... Les criminels, ils l’ont brûlé !... Ils m’ont livré aux flammes !...

– Bah, dit Schmollowski. Vous savez, le corps, au bout de quelques jours, de toute façon...

– Ils m’ont livré aux flammes ! répète l’autre, sur un ton terriblement angoissé. Ils ont livré Dadokian aux flammes !... Qu’est-ce que je vais faire, maintenant que mon cadavre n’est plus, hein ?... Qu’est-ce que je fais ici, sans le cadavre de Dadokian ?...

– Vous êtes Dadokian ? s’informe Schmollowski. Dadokian, le banquier fou ?...

Dadokian ne répond pas. La panique et les tics ont déformé ses traits. Il se tord les mains, il gesticule hystériquement en haut de la dune.

– Je ne peux pas retourner en arrière, se désole-t-il. Ils m’ont brûlé mon cadavre !

– Calmez-vous, Dadokian, dit Schmollowski. Ils vont vous en fournir un autre dans quelques semaines.

– Qu’est-ce que j’en sais, dit Dadokian.

– C’est automatique, le rassure Schmollowski. Il suffit de marcher quarante-neuf jours et, au bout du chemin, d’entrer dans une matrice.

- Une matrice, bougonne Dadokian. Une matrice de quoi.
- Vous verrez, le moment venu, dit Schmollowski. Il n’y a qu’à attendre.

Ça sera vite passé.

Dadokian est agité de frissons nerveux. Il ébauche des gestes qu’il ne termine pas et il frissonne. De temps en temps, il se cache la tête entre les mains. On ne sait pas ce qui l’affole le plus, la perte de son cadavre ou la perspective de devoir se glisser dans une matrice après quarante-neuf jours de marche. Compatissant, Schmollowski lui entoure les épaules avec un bras et l’invite à s’asseoir.

Maintenant, ils sont assis l’un à côté de l’autre dans le sable noir. Pendant un moment, ils ne disent rien. Ce sont deux particules au fond d’un océan noir. Deux particules non hostiles. Non hostiles et même liées par une camaraderie naturelle et immédiatement franche et sans nuances. Au cœur des ténèbres, un compagnon qui n’agresse pas est un ami. Schmollowski conforte Dadokian comme il le peut. Il ne lui répète pas les leçons des bonzes, n’étant lui-même ni bonze ni même bouddhiste. Mais il aimerait lui transmettre sa propre manière d’accepter l’adversité. Il lui tape sur une clavicule avec une tranquillité communicative.

- Ça passera vite, Dadokian, insiste Schmollowski.

– Non, soupire Dadokian. Il va falloir attendre. Et l’attente, il n’y a rien de plus horrible. Le temps se métamorphose. Il cesse d’être supportable. Tiens, par exemple, ici, cette abomination. On est là, à l’intérieur, à attendre la mort ou la naissance. Vous supportez, vous ?

- À l’intérieur de quoi, demande Schmollowski.

– La durée... dit Dadokian sur un ton pathétique, la durée devient quelque chose de monstrueux, quelque chose qui vous... Par exemple, tenez, Schmollowski. Du temps où je travaillais, pendant les années où ma famille et les actionnaires ne m’avaient pas encore déchu de tous mes droits... Même alors, avant mon incarcération chez les dingues... J’avais conscience de cette mort qui allait venir un jour, à une date totalement imprévisible... J’étais obsédé par l’idée de ce moment qui approchait à une vitesse incalculable, inconnue, je veux dire très lentement ou, au contraire, à toute vapeur... Je ne pensais plus qu’à ça... Vous savez, Schmollowski, ce n’était pas en me délectant de façon morbide, je... Je détestais la mort, physiquement cette perspective me rendait malade... Vous trouvez ça normal, vous, de devoir vivre en attendant la mort ?... Avec une interruption définitive comme avenir et rien d’autre ?... En tout cas, moi, on m’obligeait à attendre ça en faisant semblant d’oublier que ça

allait me tomber dessus... Bon sang, à moins d'être un idiot de village ou un immortel, comment est-ce qu'on peut oublier ça ? On voulait que j'ignore quelque chose qui rend toute action inutile, toute logique inutile, qui rend l'existence infernale et inutile... J'essayais de faire bonne figure, mais en réalité j'attendais la mort jour et nuit, c'était effrayant parce qu'elle pouvait venir à chaque instant, mais aussi parce qu'elle ne venait pas... L'attente m'écrasait... Encore un jour... Et encore un jour... Toute durée était devenue atrocement pesante... Vous comprenez, Schmollowski ? Les durées n'existaient plus que pour me nuire... Elles avaient perdu leur sens...

Appuyé sur Schmollowski, Dadokian s'épanche torrentueusement. Parfois il sanglote ou il gémit. Son discours est un ensemble de syllabes confuses. Il faut les traduire pour en atteindre le cœur. Parfois aussi Dadokian se tait, pétrifié de désarroi ou secoué par des tics. Schmollowski se tait, lui aussi. Le bras passé autour des épaules de Dadokian, il imagine qu'il est un Bonnet Rouge Anonyme en train de recevoir les peurs et la douleur d'un humain, d'une victime de plus de la terrible condition humaine. Il regarde les traces noires au bas de la dune noire, il pense à l'horreur de la vie et de la mort, il écoute Dadokian et il le console.

– Un jour, poursuit Dadokian, ils ont commencé à m'envoyer des messages... Ils essayaient de me contrôler avec des ondes courtes qu'ils m'envoyaient directement dans le crâne... Que je dorme ou non... Et ça a été de pire en pire... En plus de la mort, je m'étais mis à attendre les messages... Je savais qu'ils allaient parler, mais je ne savais pas à quel moment... Vous voyez ce que je veux dire, Schmollowski ? On est comme bloqué, on guette, ça vient ou ça ne vient pas... On a peur d'attendre, on a peur de ne plus attendre... Les durées se raccourcissent ou s'allongent en permanence... C'est comme une torture...

– Je connais cette impression, Dadokian, dit Schmollowski. C'est ce qu'on ressent en prison pendant qu'on purge une peine de perpétuité. On ne supporte plus ni l'idée de vie, ni l'idée de mort. L'écoulement du temps devient insupportable... C'est une torture, oui.

Ils demeurent pensifs une heure ou deux. Ils sont assis, à ruminer sur les supplices qu'ils ont subis de leur vivant. Il arrive à Schmollowski de se tourner vers Dadokian. Celui-ci frissonne encore dans sa chemise à carreaux dont on ne peut pas définir la couleur, au sein de l'ombre. Des tics lui tirent le haut de la joue droite. Schmollowski lui pose la main sur l'avant-bras. Dadokian étouffe un geignement.

– Quel genre de messages ? demande Schmollowski.

– Ils m’envoyaient des messages absurdes, pour se moquer de moi, ou des messages sur l’avancement ou le retard de ma mort. Certains jours, ils m’informaient que tout le monde était logé à la même enseigne, en équilibre entre le terrible et l’inutile, avec l’obligation de feindre l’insouciance. Les pauvres comme les riches... Vous savez, Schmollowski, à l’époque, je faisais partie des riches... De ceux que vous descendiez à la carabine... Hein ? Vous les descendiez, hein ?

– Oui. Autrefois.

– À la carabine, hein, Schmollowski ?

– Oui, à la carabine, ou au pistolet, quand ils étaient à petite distance.

– Bien, dit Dadokian.

Ils soupirent un peu. Ils se remémorent quelques images de leur lointain passé.

– Voilà, reprend Dadokian. Alors j’ai décidé d’alléger cette douleur universelle... Puisque je le pouvais, hein ? J’ai pensé que ce serait bien de diviser les richesses du monde en parts égales entre tous les habitants de la planète... À commencer par la banque que je dirigeais... J’avais tort, Schmollowski ? Hein ?... Dites-moi, vous qui étiez spécialiste en banquiers. J’avais tort ?...

– Vous aviez raison, Dadokian. J’étais déjà derrière les barreaux quand vous avez... Ça a fait du bruit. Même dans le quartier de haute sécurité, l’information a circulé. Je me rappelle. C’était en... Je ne me rappelle pas l’année. Un banquier qui appliquait notre programme minimum !... C’était beau, Dadokian ! C’était beau !

– Ensuite, ils m’ont placé dans une maison de fous. J’étais dans le pavillon des incurables. Les incurables, ça vous dit quelque chose, Schmollowski ?

– Non. J’étais avec les politiques.

– Ah, c’est vrai, oui. Donc ils m’ont mis là-bas. Les actionnaires ont réglé le problème en deux temps, trois mouvements. Mes enfants aussi. La banque n’a pas été divisée en six milliards de parts, finalement. À moi, ils ont tout retiré. Je n’ai plus possédé que mon cadavre et ma brosse à dents.

Dadokian se tait. Une heure encore il se tait, puis il reprend :

– On est tous enfermés pareillement dans notre viande et dans les murs. Mais eux, à l’extérieur, qu’est-ce qu’ils attendent pour devenir fous ? Les princes qui paradent, ceux qui peuvent tout s’acheter avec leurs dollars, on comprend qu’ils résistent. À la rigueur. Mais les autres ?... Hein, Schmollowski ? Les autres ?...

Pendant une minute, Dadokian s'égare dans un bredouillis d'insane. Soudain, il retrouve une élocution normale.

– Oh ! Excusez-moi, Schmollowski, dit-il. Je dois m'interrompre. Ma radio s'est remise en marche. Vous entendez ?

– Non, dit Schmollowski. Moi, c'est un haut-parleur. Il ne diffuse rien pendant la journée. En dehors du petit matin, pour moi, c'est le silence.

Dadokian s'agite, comme si une araignée lui courait sur le visage et le gênait.

– Ça y est, dit-il. Ils m'envoient des messages en pleine tête... Vous entendez, maintenant ?

– Non, dit Schmollowski. Ça ne se transmet pas de tête à tête.

– Vous voulez que je vous répète ce qu'ils me disent ? propose Dadokian.

– Si vous voulez, dit Schmollowski.

– Ô fils noble, Dadokian !... clame Dadokian d'une voix solennelle. Ne crains pas celui qui est en face de toi, de couleur vert foncé, et qui dans ses nombreuses mains agite tantôt une massue, tantôt une cloche, tantôt un scalp qui dégouline à grosses gouttes !... C'est seulement une divinité buveuse de sang, la divinité du quatorzième jour !...

– La divinité du quatorzième jour... siffle Schmollowski.

Il siffle entre ses dents. Il est ébahi. Quatorze. Cela ne correspond pas au nombre de jours qu'il estimait jusque-là avoir passés dans le Bardo. C'est beaucoup plus.

– Voilà ce qu'ils me hurlent aux oreilles depuis l'intérieur du crâne, dit Dadokian. Des menaces délirantes. Ils ne me laissent pas en paix... Ils me contrôlent...

– On a déjà atteint le quatorzième jour, annonce Schmollowski. Vous voyez, Dadokian, ça file à toute vitesse, sans qu'on s'en aperçoive.

– Même après ma renaissance, se lamente Dadokian, même quand ils m'auront forcé à habiter un nouveau corps, ils continueront à me contrôler... à me parler en pleine tête... On n'échappe pas à leurs ondes courtes. Ils ont des systèmes transparents... Ils retrouvent tout le monde... Même si je me cache dans un nouveau corps, ils me retrouveront...

– Calmez-vous, Dadokian, dit Schmollowski. N'ayez pas peur.

– Et puis, dès qu'ils m'auront réincarné, il faudra que je me remette à attendre la mort... Ça va recommencer, cette torture...

– On n'en est pas là encore, le rassure Schmollowski.

– Et puis, tiens, en ce moment, pleurniche Dadokian. Cette attente affreuse qu’ils nous imposent... La marche vers les matrices... Attendre la réincarnation, attendre la vie... Attendre qu’ils vous attribuent un cadavre, à la sortie... Et s’ils se trompent ?... S’ils me poussent dans un mauvais fœtus, hein ?... Si j’atterris dans un corps d’araignée, par exemple ? Moi qui déteste les araignées...

– Ne vous engouffrez pas à l’intérieur de vos peurs, Dadokian, dit Schmollowski.

– Dites donc, Schmollowski, s’affole Dadokian. Et s’ils me fourrent à l’intérieur d’une araignée ?...

Dadokian tremble. Il s’est levé, il fait trois pas dans un sens, trois pas dans un autre. Il franchit le rebord de la butte, là où la pente commence, et il remonte. Schmollowski ne l’accompagne pas dans sa panique. Au contraire, il va le chercher, il le tire par la manche de sa chemise, il l’étreint un peu, il l’oblige à rester en place.

– Tranquillise-toi, frère noble, dit-il.

Il a pris l’intonation d’un Bonnet Rouge. Il a choisi d’exercer sur Dadokian l’autorité paisible d’un bonze. Ce n’est pas par goût de l’imposture, mais parce qu’ainsi il espère mieux combattre les souffrances de Dadokian.

– Retrouve la sérénité, dit-il. Rien n’est effrayant autour de toi. Rien n’est effrayant en toi. Ne crains pas ce qui se présente.

Dadokian est secoué de spasmes, mais bientôt il ne bouge plus de façon désordonnée. Schmollowski lui parle encore une minute comme le ferait un moine, puis il laisse un silence amical s’établir entre eux, puis il retrouve sa voix normale.

– On va s’en sortir, promet-il. On va s’en sortir, tous les deux.

– Schmollowski, dit Dadokian, vous ne me laisserez pas tomber, hein ? Si je renais en araignée... ou même en banquier... Vous m’écraserez tout de suite, hein ?...

Il a du mal à reprendre son souffle.

Schmollowski ne répond pas.

Tout est noir aux alentours, aucun changement dans le ciel ne se produit quelle que soit l’heure. On voit le chemin qui passe au bas de la dune, mais, après quelques mètres, les empreintes de pas se dissolvent dans les ténèbres.

Après la crise de Dadokian, Schmollowski de nouveau s’est assis sur le sol. Pendant un moment, il a pensé quitter le sommet de la dune et disparaître, mais il s’est ravisé. Il aurait pu dire adieu à Dadokian et partir de son côté, vers son destin, mais il est resté, finalement. Il a compris que Dadokian avait besoin de

lui, et c'est quelque chose qui entre en ligne de compte. N'oublions pas que Schmollowski est guidé dans ses agissements par une solide morale égalitariste, à quoi s'ajoute un peu d'élémentaire bouddhisme. Il a replié sous lui ses longues jambes maigres et il médite. Dadokian l'imité. Dadokian par instants s'abandonne à quelques sanglots, à quelques reniflements bougons, mais, en gros, il est plongé dans une espèce de méditation, lui aussi.

Le silence dure, puis Schmollowski le rompt.

– Voilà ce que je me dis, dit-il. On pourrait essayer de saboter cette histoire de matrices.

– Mmm, dit Dadokian.

– Depuis mon arrivée ici je rumine là-dessus, dit Schmollowski. C'est insupportable, en effet, de devoir renaître. De devoir se réintroduire dans l'univers des prisons, des asiles, des riches et des araignées.

– Ah, vous voyez ? s'échauffe immédiatement Dadokian. Vous aussi, vous êtes de mon avis, hein, Schmollowski ?

– Mais comment éviter la réincarnation ? poursuit Schmollowski.

– Oui, hein ? Comment ? s'interroge Dadokian.

– Le *Livre* propose une seule méthode. Il suggère qu'on s'anéantisse dans la Claire Lumière. Et ça, ça ne me plaît pas.

– À moi non plus, s'indigne Dadokian. S'anéantir !... Ils ont tout prévu pour nous détruire complètement !...

– Moi, je pense à autre chose, dit Schmollowski. Il faudrait essayer de se construire ici un monde habitable. Vous comprenez, Dadokian ? Il faudrait réussir à se maintenir indéfiniment dans le Bardo.

– Ici ? Sur le tas de sable ?...

– Ici ou ailleurs, un peu plus loin. On pourrait construire un refuge agréable, un paysage... J'ai bien étudié le *Livre*. Nous ne sommes ici ni dans l'espace, ni dans le temps. La plupart des images viennent de notre imagination. Si on s'arrangeait pour les stabiliser, pour les matérialiser autour de nous, on réorganiserait le Bardo à notre convenance...

Dadokian oriente vers Schmollowski sa physionomie hagarde. Son regard n'est pas plus dément que celui d'un insane ordinaire. Il le dirige sur Schmollowski avec espoir.

– Il faudra tenir bon au moment où ils voudront nous fourrer de force dans une matrice, continue Schmollowski. Au quarante-neuvième jour, ça ne sera pas de tout repos. On va devoir s'entraîner pour résister. Mais après, Dadokian, après, on sera tranquilles. Mes haut-parleurs se tairont. Votre radio sera muette.

Dadokian s'agite.

– Dites donc, Schmollowski, dit-il, elle me plaît, cette idée ! Elle me plaît bigrement !... Vous voulez dire qu'on resterait ici en dehors de la durée... Sans avoir pour perspective ni la réincarnation, ni la mort, ni...

– Il faut tenter le coup, dit Schmollowski.

– Ah, ça me plaît !... exulte Dadokian. Et on créerait nous-mêmes le monde autour de nous ?

– C'est ça, le principe, confirme Schmollowski. Mais attention, il y a une condition : on devra d'abord réussir à s'incruster dans le Bardo au-delà du quarante-neuvième jour. Résister à l'aspiration.

– On pourrait s'inventer un paysage... rêvasse Dadokian. Un joli coin sans histoires... Sans piqûres de sulfasine, sans infirmières-chefs...

– Sans tabassages nocturnes, complète Schmollowski.

Tous deux s'absorbent dans leurs songeries charmantes. Des tics électrisent les joues livides de Dadokian.

– Par exemple, dit soudain Dadokian, j'ai toujours beaucoup aimé l'océan, les vagues qui se brisent sur le rivage, le pétilllement de l'écume quand l'eau se retire... Dites, Schmollowski, on pourrait pas s'inventer une petite station balnéaire, hein ?... Avec des palmiers, du ciel... Des baigneuses en train de rire... Et nous, on serait assis sur le tas de sable, hein ?... Sans la torture de l'attente... Le temps ne passerait pas, on n'aurait rien à attendre, jamais, même pas l'heure des repas, hein ?...

– En fait, j'ignore si on réussira à fabriquer un paradis, se met brusquement à douter Schmollowski. Ça dépend de... Je ne sais pas de quoi ni de qui ça dépend... De vous, peut-être, Dadokian, ou de moi, ou encore de notre capacité commune à...

Gong.

– Vous entendez ?

– Non, dit Dadokian.

Le gong retentit une nouvelle fois. La note est belle. Un mi bémol quatrième.

– C'est le haut-parleur, dit Schmollowski. C'est le camarade Bonnet Rouge qui va parler. Il y avait un bout de temps qu'il ne s'était pas manifesté, celui-là.

– Je m'adresse à toi comme chaque matin depuis ta mort, Schmollowski, dit le lama. Écoute-moi bien !

– Vous entendez, maintenant ? demande Schmollowski.

– Rien du tout, dit Dadokian.

– Ah, dit Schmollowski.

Gong.

– Je m’adresse à toi pour la quarantième fois, Schmollowski ! Bientôt tu ne percevras plus ma voix !

Gong.

– Voilà que débute à présent la dernière semaine de tes épreuves dans le Bardo, fils noble. Les matrices sont extrêmement proches !

Gong.

– Et le soir, s’il y a un soir, spéculé Dadokian, on retournerait librement à l’asile, ou dans la prison, hein ?... Il faudrait quand même avoir un toit, en cas d’ondée passagère...

Schmollowski s’est remis debout.

– La septième semaine, rauque-t-il. Le temps s’est écoulé à toute vitesse pendant que nous bavardions !... Vous vous rendez compte, Dadokian ?

– Quoi ? s’alarme enfin Dadokian.

– Il est grand temps que je t’explique comment choisir la bonne porte et ne pas renaître sous une forme plus misérable encore que celle d’un être humain, dit le lama.

– Qu’est-ce qui se passe ? demande Dadokian.

– C’est fichu, dit Schmollowski. La station balnéaire, la plage, les baigneuses qui rient... C’est fichu, Dadokian !... On a déjà atteint le quarantième jour ! On ne s’est pas préparés !... Les matrices sont proches !

– Qu’est-ce que, bredouille Dadokian.

– On va renaître ! s’exclame Schmollowski.

Ils sont là, debout, abattus, pendant un long moment. Disons une heure ou un peu plus. Disons une journée. Ils paraissent pétrifiés. Même Dadokian ne s’agite guère. Deux hommes misérables, immobiles au sommet d’un tas de sable, anesthésiés par une mauvaise nouvelle, incapables de réagir.

Puis Schmollowski s’anime.

Sans un mot il s’engage sur la pente. Ses chevilles disparaissent bruyamment dans les pulvérulences. Il ne se soucie pas d’équilibre. Les foulures ne le préoccupent pas. Il veut aller vite. Il trotte vers le bas. Quelques secondes plus tard, il est au pied de la butte. On l’entend aussitôt pétrir le gravier à pleines poignées.

– Hé, demande Dadokian, qu’est-ce que vous faites ?

– Vite, dit Schmollowski. On a encore une petite chance de ne pas s’en sortir !...

– Qu'est-ce que, balbutie Dadokian.

Il est encore en léthargie au sommet de la butte.

– Il faut creuser, dit Schmollowski. Je ne vois que ça. Il faut s'enterrer avant que les matrices nous attirent !

Il s'est attaqué au monticule de sable noir. Il a prévu une cavité juste à la base, un trou où il s'enfouira. Il a prévu qu'il se tassera là-dedans en position repliée, comme une chauve-souris en hibernation ou une momie nazca, et qu'il déclenchera au dernier moment une avalanche qui l'ensevelira, à la dernière heure du quarante-neuvième jour. Maintenant, pour rester ici au-delà du jour fatidique, il ne voit que ça.

Il creuse. La matière glisse sur ses bras, ruisselle. Sans pelle pour évacuer le gravier, sans planche pour consolider les parois, il est très difficile de construire une cavité de dimension convenable.

Dadokian a quitté le belvédère, à son tour. Il rôde autour de Schmollowski avec des gestes et des soubresauts de désespoir. Il se penche sur le bord de l'entonnoir que Schmollowski essaie d'agrandir, et où sans cesse refluent des quantités énormes de matière noire.

– Bougez-vous, Dadokian ! le rudoie Schmollowski. Les forces de la réincarnation vont se déchaîner, ce n'est pas le moment de traîner !...

– Je viens de recevoir un message radio, annonce Dadokian. Il ne reste plus que trois jours.

– Ça se rapproche, halète Schmollowski, ça arrive à toute vitesse ! Allez, creusez-vous un abri, Dadokian !... Ou vous allez être aspiré par une matrice !... Par une matrice d'araignée, ou pire encore !

– Où est-ce que je creuse ? demande Dadokian, affolé.

– N'importe où, dit Schmollowski. Là, oui. Encore un peu plus loin. Que votre gravier ne retombe pas dans mon trou.

Dadokian se précipite à quatre pattes. Fébrilement et sans aucune compétence de terrassier il se démène. Il a adopté la technique des chiens qui enterrent un os. Avec ses mains il gratte et évacue les granules noirs vers l'arrière, entre ses jambes. Prenant exemple sur Schmollowski, il travaille à la base du monticule. Sous ses doigts la matière ne résiste pas, mais elle est totalement indocile. Dès qu'il a façonné une petite tranchée, celle-ci s'effondre sur elle-même et se remplit. Avec angoisse il reprend sa fouille.

– Je n'y arriverai pas, pleurniche-t-il.

– Continue, fils noble ! crie Schmollowski. Tu as ton destin entre les mains ! Ne perds pas courage !

Les deux hommes s'activent sans relâche. De temps en temps ils se parlent. Ils se hêlent avec angoisse et amitié. Selon les phrases ils se vouvoient ou ils se tutoient. L'imminence de la fin les déprime, mais chacun se raccroche à la présence de l'autre pour ne pas perdre totalement la raison, et le dialogue entre eux existe encore. Ils persistent à échanger des informations sur l'actualité. Ils s'interrompent quatre secondes dans leur travail de fossoyeur amateur et ils les échangent.

– D'après la radio, tout sera fini dans deux jours ! gesticule Dadokian.

– Ne vous interrompez pas de creuser, Dadokian ! crie Schmollowski. Agrandissez votre trou ! Ça va se mettre à aspirer !...

Ils ne se voient plus, mais ils peuvent encore communiquer vocalement. Je crois qu'il n'y a plus aucune luminosité. En tout cas, ils n'ouvrent plus les yeux, en raison de la poussière. Quelque chose s'est mis à souffler affreusement, un vent qui aspire.

– Ça aspire affreusement ! s'épouvante Dadokian.

– Enterrez-vous, Dadokian ! hurle Schmollowski. Enterre-toi, frère noble ! N'entre dans aucune matrice !... Fais comme moi, enfonce-toi dans le gravier !... Refuse de renaître !...

– Ils m'envoient encore des messages ! gémit Dadokian. Ils me conseillent d'apprendre à fermer les portes des matrices !... Je ne comprends rien à ce qu'ils disent !... Plus qu'un jour !... C'est le dernier jour ! Je n'ai pas le temps d'apprendre !...

– Enfonce-toi dans le sol, Dadokian ! crie Schmollowski. N'écoute pas leurs conseils ! Cache-toi, n'ouvre rien, ne ferme rien !...

La voix de Schmollowski est brutalement coupée, comme si elle n'avait jamais existé.

Le vent continue à souffler dans le sens inverse du vent, puis il se calme.

Personne ne sait ce qu'est devenu Schmollowski.

L'espace est noir.

Dadokian parle encore. Il disposait peut-être d'un délai supplémentaire, par rapport à Schmollowski. Disons peut-être d'un petit quart d'heure de plus.

Voilà, maintenant on entend sa voix. Il monologue.

– Il n'y a plus de gravier autour de nous, dit-il. Seulement une odeur d'araignée... Schmollowski ! Tu sens ça ?... Où tu es passé ?

Schmollowski ne répond pas. Dadokian est seul. Il est seul, il bave de peur sur le plastron sale de sa chemise, et soudain la réalité lui apparaît. Qu'il le

veuille ou non, la vie de nouveau va s'emparer de lui. Incapable de se tenir sur ses jambes, il se recroqueville. Il n'a plus aucune force.

– Schmollowski ! bafouille-t-il. Je vois des araignées qui s'accouplent... des toiles qui remuent... Ils vont me faire renaître là-dedans... Schmollowski !... Aide-moi !... Je suis devenu minuscule, ils m'ont replié là-dedans, je ne peux plus bouger... Schmollowski !...

Gong.

– Schmollowski ! hurle Dadokian. Écrase-moi !

Le gong vibre. C'est une lune aux dimensions réduites, en un métal bosselé et sombre. La lune vibre.

– Maintenant s'achève ma lecture, dit le lama.

Et il frappe le centre de la lune avec un maillet d'ébène.

– Sept semaines toutes rondes se sont écoulées depuis ton décès, dit le lama. Aujourd'hui je pense à toi avec nostalgie, Schmollowski, car nous n'aurons plus l'occasion d'être en contact. Je ne m'adresserai plus à toi, je ne parlerai plus devant cette photographie et ces gendarmes.

Gong.

– Je le regrette. Tu m'étais sympathique, fils noble.

De l'autre côté des murs, la rumeur du marché roule de façon incessante, avec des flux et des reflux et des moments de brusque enflure. Les voix se mélangent aux mille froissements de légumes, de fruits, de billets de un dollar. Il va pleuvoir, l'après-midi est si sombre que le lama a allumé la lampe du local.

– J'ignore comment s'est déroulé ton séjour dans le Bardo, dit Jeremiah Schlumm. Je souhaite que mes conseils t'aient été utiles. Mes pouvoirs sont limités, je ne suis même pas sûr que tu m'aies entendu, je suis incapable de deviner ce qui s'est passé pour toi durant ton errance dans le Bardo.

– Schmollowski ! appelle la voix très lointaine de Dadokian.

Gong.

– J'ignore si ton séjour là-bas t'aura été bénéfique ou non, dit le lama. Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Il contemple la photographie de Schmollowski, puis il la range dans le dossier fourni par les Bonnets Rouges Anonymes. Tout à l'heure, il jettera cela dans le brasero qui fume presque constamment à l'intérieur du temple.

– Ce qui devait s'accomplir s'est accompli, dit-il.

Il s'adosse à une caisse de lingots d'or en carton. Les moisissures souillent le mur. Dans le débarras du gardien, il fait très chaud, plus chaud qu'au premier

jour de la lecture. Jeremiah Schlumm s'essuie le front. Son écharpe s'écarte, dévoilant le pin's en étoile rouge, avec sa mitraillette effacée.

– Aujourd'hui, dit le lama, tu es soit libéré, soit de nouveau sur terre, sous forme de fœtus animal ou humain. Je te souhaite le meilleur, Schmollowski. J'espère que tout s'est bien passé pour toi. J'espère que tu n'es plus rien.

Gong.

Bruits de la rue.

– De tout mon cœur, j'espère que tu n'es plus rien, répète le lama.

Il frappe le gong une dernière fois, puis il rassemble ses affaires et il s'en va.

Maintenant, il a éteint la vilaine lampe qui pendait au-dessus de sa tête. L'obscurité a envahi les recoins.

– Schmollowski ! crie encore Dadokian. Je t'en supplie, écrase-moi !

VII.

AU BAR DU BARDO

La nuit, quand les voitures filent sur le boulevard, leur souffle ébranle les vitres du bar. Pendant la journée, comme les conversations et les allées et venues emplissent la salle d'une rumeur permanente, on ne remarque pas les tintements de ce verre qui tremble sur son support. Mais la nuit, si. Tout est beaucoup plus calme dès le coucher du soleil. Les consommateurs disparaissent, la circulation se raréfie. Un véhicule lourd passe en grondant, les glaces vibrent, puis le silence nocturne se rétablit. C'est un quartier désert. On se trouve à une sortie peu fréquentée de la ville, loin des immeubles résidentiels, juste à côté du zoopark. C'est propre, il y a des arbres, de longues grilles noires, des grognements de fauves, mais c'est désert. Dans les environs, si l'on excepte le débit de boissons, le seul bâtiment habité est un local bouddhiste. Bouddhiste ou plutôt lamaïste, si on tient aux nuances qu'apportent les dénominations inutiles, attendant au bar. Un ancien garage transformé en temple. Récemment transformé en temple par une association semi-dissidente de Bonnets Rouges. Ces nouvelles activités religieuses n'ont pas attiré plus de noctambules devant le comptoir. De temps en temps un dévot entre, aspire avec une paille un lait fermenté et s'en va. À cela se réduit l'accroissement de la clientèle. Pour résumer, on ne voit guère de monde ici aux heures sombres, quand les portes du zoopark sont fermées.

Un camion s'approche et rugit devant le bar. Les fenêtres cliquettent. De nouveau, le silence s'installe.

Derrière le comptoir, le barman essuie les soucoupes, les verres, les tasses, les petites cuillères, les range.

On voit dehors les festons d'une guirlande multicolore qui a été suspendue là comme sur une façade de pizzeria des années soixante. Dans la salle, les lumières sont banales et vives. Une heure plus tôt, il y avait de la musique d'ambiance, des rocks indifférenciés comme on en entend dans tous les lieux publics depuis deux siècles, mais le barman en prenant son service a baissé fortement le son et il a cherché une station exotique. Il est tombé sur une émission de musique coréenne. On dirait que tourne en boucle une cassette où alternent extraits de pansoris et danses traditionnelles. Parfois la musique cède la place à une commentatrice coréenne qui babille longuement en sa langue, avec des accents charmeurs qui font rêvasser Yasar le barman. On entend cela en sourdine et on rêve.

Tout est tranquille. Dans le silence aussi s'introduisent des bruits qui ont pour origine le temple lamaïque voisin. Mélopées, rythmes manquant de variété, voix grave d'un prier, clochettes : de l'autre côté de la cloison, une cérémonie a débuté.

– Tu me fais encore une caféine, Yasar ?

Freek est assis sur un tabouret du comptoir. Il est l'unique client. Au premier regard on se rend compte qu'il lui manque quelque chose pour être totalement humain. Pour un Untermensch, il est très beau, mais de son corps émane une impression de bizarrerie. Une touche indéfinissable d'anormalité le repousse vers des marges où l'inconscient des humains déteste s'aventurer. Il le sait, il s'efforce de ne pas en tirer de conséquence, mais il en souffre. Cela ne simplifie pas sa relation avec les autres. Quand il parle, sa voix est souvent émue, comme chez toutes les personnes hypersensibles. Elle est émue et très légèrement bizarre, elle aussi.

Le barman s'interrompt dans son essuyage. Il cogne le filtre à café du percolateur sur un tiroir, il le revisse en serrant fort, il repousse le tiroir sans le fermer, il appuie sur le bouton qui fait venir l'eau chaude. Il a des gestes calmes. Toute sa personne inspire confiance.

– C'est ta quatrième tasse, Freek, dit-il. Ça va te rendre malade.

– Faut pas que je dorme, explique Freek. Faut que je retourne au zoo. Les bêtes m'attendent. Faut que je leur parle. Elles sont inquiètes, elles ne dorment pas. Elles ont peur de mourir.

– Ah, dit Yasar.

– Faut que je les rassure, reprend Freek après un silence. Elles ont flairé l'odeur de la mort. Elles ont peur de mourir comme le clown, comme le yack.

Yasar s'est retourné. Maintenant, il pose devant Freek un bol de caféine brûlante. Freek le remercie.

– Quel clown ? demande Yasar. Il y a un clown qui est mort au zoopark ?... Raconte-moi ça, Freek.

– Non, c'est le yack qui est en train de mourir. Il faut que j'aille au zoopark, à cause de lui. Le yack est vieux et malade. Le vétérinaire est venu, il a dit qu'il en avait encore pour un jour ou deux. C'est la dernière nuit du yack. Ça arrive, dans un zoo. Les barreaux protègent, mais ils n'empêchent pas la mort de passer.

Freek marque une pause. En face de Yasar, qui est amical avec lui, il n'a pas trop de problèmes d'expression. C'est même tout le contraire : il semble ne pas pouvoir se retenir de parler. Il trempe ses lèvres dans la caféine trop chaude, puis il renoue le fil de son discours.

– Les bêtes sont tristes derrière les grilles, dit-il. Et la tristesse, ça fatigue beaucoup. Elles sont à l'abri, elles sont protégées, mais elles vieillissent aussi vite que si elles étaient en liberté, exposées à tous les dangers. Le yack s'est mis à vieillir. Il s'est mis à sentir très mauvais. Les bêtes s'inquiètent à côté de lui, elles reniflent son odeur de mort. Le vétérinaire arrive. Il dit que le yack n'en a plus que pour un jour ou deux. Il dit ça devant le yack comme si le yack était sourd. Il sort une seringue, il lui fait des piqûres inutiles contre la vieillesse et contre la mort. Puis il repart. C'est la nuit. Les odeurs se répandent. Dans leurs cages, les bêtes respirent les odeurs. Ça leur fait peur. Il faut que j'aille là-bas et que je les console. La nuit, pas une bête ne dort dans le zoopark. Elles ont besoin qu'on soit à côté d'elles. Mes paroles les rassurent. Le yack aussi a besoin qu'on reste à côté de lui et qu'on l'aide à traverser la nuit en lui parlant. Il faut que je parle au yack s'il est en train de se débattre contre la mort, ou même si déjà il ne respire plus.

Dans le local voisin, une cloche résonne, une voix très grave prononce des syllabes peu compréhensibles pour ceux qui ne dominent pas le tibétain liturgique. Puis cela se tait et, venant du transistor situé derrière le barman, on entend une mélodie coréenne. C'est un air qu'on chante quand on est épuisé, quand le destin a de nouveau été défavorable et qu'on a du mal à trouver en soi l'énergie nécessaire pour continuer. Une femme module son désespoir avec la violence propre aux chanteuses de pansori, une violence dépourvue de toute pleurnicherie, puis le chœur reprend le motif et lui donne une coloration plus entraînante, comme si l'intervention de la collectivité avait fait dériver le chagrin vers de nouvelles raisons de combattre ensemble et de durer.

– Excuse-moi, Freek, dit le barman. Je reviens à ce que tu disais tout à l’heure. Tu parlais d’un clown.

– Oui, dit Freek. En plus, il y a ça qui les a effrayées horriblement, les bêtes. Après la fermeture au public, le clown qu’on a déposé dans la volière des rapaces. Le cadavre du clown. Ça aussi, ça empêche de dormir. Les restes du clown dans la cage. Avec l’obscurité, les odeurs augmentent. Les bêtes les reniflent. Toutes les bêtes du zoo. Elles s’agitent, elles ont peur. Elles tournent en rond ou elles se tassent dans un coin. Elles pensent au yack, à la mort, à la vieillesse. Elles pensent au clown. Il faut que je retourne au zoo pour les calmer. Pour que le sommeil les gagne et qu’elles oublient.

Yasar s’accoude devant Freek. Il vient de jeter en travers de son épaule le torchon avec lequel il essuie la vaisselle. Il a le visage rude d’un homme qui a souffert, les joues grêlées de variole, les yeux perçants. On aperçoit à la naissance de son cou l’amorce d’un tatouage, peut-être un souvenir de voyage ou de passion, peut-être un souvenir de prison. Il a passé une bonne partie de sa vie entre quatre murs, en effet.

– Je ne comprends toujours pas cette histoire de clown, Freek, dit-il. J’essaie de me représenter en images ce qu’il y a derrière tes mots, mais des détails m’échappent.

– Ah, dit Freek.

– Oui, dit Yasar. Pour toi, tout est clair, parce que tu vas et viens dans le zoo à n’importe quelle heure, comme si tu étais... comme si tu appartenais à un monde que... (*Il soupire.*) Mais le clown, j’ai du mal à le replacer dans le décor. Je ne vois pas ce qu’il vient faire dans la nuit, dans les cages. Il faudrait que tu m’expliques.

– Le clown travaillait dans un cirque. Le cirque Schmühl. Tu connais ?

– Non.

– Il s’est suicidé, dit Freek. On l’a apporté au zoo une heure après la fermeture des grilles. Après le départ des visiteurs, des enfants. Ils font ça. Une société d’entraide lamaïste. Il faut s’inscrire. Le clown en était membre, je suppose. C’est un service spécial. Ils obtiennent une autorisation de la municipalité. Il y a des règles. Ils les respectent. Ils n’entrent dans les cages que si le directeur du zoo leur a donné le feu vert. Ils viennent avec le corps. Ils sont trois. Habillés comme des fossoyeurs qui n’ont rien à perdre. Des pauvres types comme nous, tu vois ?

– Pas vraiment.

– Comme nous. En civil. Ils entrent dans la volière avec le corps. Les funérailles célestes, ils appellent ça. Les funérailles célestes.

– Ils donnent le corps à manger aux oiseaux ? demande Yasar.

– Oh, pas en entier, précise Freek aussitôt. Ou sinon ils devraient attendre des jours en présence des vautours, des aigles, des condors. Ils ne restent pas longtemps. Les gardiens du zoo disent que c'est surtout symbolique. Ils découpent quelques morceaux de chair sur le cadavre et ils les jettent devant les vautours. Des languettes, des tranches petites. Trois fois rien. Les rapaces ont peur, ils ne s'approchent pas. Ils ne mangent pas n'importe quelle viande dans n'importe quelles conditions. Ensuite, les types ressortent avec le corps. Ils le chargent sur une petite charrette et ils le recouvrent d'une toile cirée. Il n'y a personne dans les allées. L'administration du zoo n'assiste pas à ces choses. Le zoo est vide. C'est déjà la nuit. Ils repartent avec le corps pour l'incinérer. Ils s'en vont, mais les odeurs de clown mort continuent à traîner de cage en cage. Elles sont puissantes dans la grande volière, mais pas seulement. Elles rôdent dans tout le zoo pendant des heures. Ça fiche la frousse à tout le monde. Si personne ne vient pour leur parler, les bêtes tremblent de peur toute la nuit...

Il y a un silence. Au fond musical succèdent des applaudissements, puis la commentatrice coréenne se lance dans un monologue dense, dépourvu de respirations, auquel ni Yasar ni Freek ne s'intéressent.

– Les funérailles célestes... dit Yasar pensivement. Une très, très ancienne coutume, ça doit remonter à la préhistoire. J'en avais entendu parler, mais je ne savais pas que ça se pratiquait encore. J'étais loin d'imaginer que ça pouvait se dérouler ici, en pleine ville. Aujourd'hui. À un kilomètre d'ici.

– Il y a des règles, dit Freek. Il faut être patronné par la société d'entraide, il faut que les lamas donnent leur permission. Et surtout il faut une autorisation de la municipalité et l'accord écrit du directeur du zoo. Mais à eux, aux vautours, on ne demande pas leur avis. Les vautours ne coopèrent pas beaucoup. Ils ont peur des hommes qui entrent dans la volière pour leur envoyer de la viande de clown. Ils n'aiment pas manger des artistes de cirque. Aux vautours aussi, après, il faut que je dise des mots qui calment. Tout à l'heure, je passerai dans la volière.

– Ce clown, tu en sais plus sur lui ? demande Yasar.

– Il s'est suicidé, dit Freek. Ils étaient deux sur l'affiche, toujours ensemble. Blumschi et Grünscher. Blumschi et Grünscher, les rois de la rigolade. Un petit et un gros. Je suis allé les voir dans leur cirque, le mois dernier. C'est un cirque

en perte de vitesse, un cirque pauvre avec un public pauvre. Les clowns occupent la piste entre les numéros et ils parlent fort. Ils crient, ils gesticulent, ils perdent l'équilibre. Ils parlent dans le vide. Il n'y a pas beaucoup de gens sur les gradins. L'assistance s'ennuie. Les gens attendent les trapézistes, ils veulent voir les trapézistes qui se fracassent le squelette sur la terre couverte de sciure. Ils attendent le dompteur, ils voudraient assister à un accident avec les ours, ils voudraient qu'un ours arrache un bras au dompteur ou à sa fille. Ils ne sont pas amusés par les clowns. Personne ne rit. Moi je m'esclaffe, mais c'est parce que je ne suis pas... parce que je suis différent... Moi, je m'esclaffe, mais les autres, non.

La commentatrice poursuit son allocution. Elle le fait en sourdine, mais on aimerait tout de même qu'elle abrège, qu'elle abandonne le micro et que la musique reprenne. C'est un spectacle diffusé en direct par la radio. Là-bas, la commentatrice est en face du public, et le public apprécie ses plaisanteries, ses flatteries, le public sourit bruyamment ou applaudit quand elle le désire. Elle est comme une dompteuse, les auditeurs obéissants rampent devant sa voix et veulent lui montrer qu'ils sont sous son charme. Elle finit par se taire, les auditeurs applaudissent une nouvelle fois, et il y a un blanc dans l'émission, peut-être parce que les musiciens avaient quitté la scène et s'y assoient de nouveau. Juste à ce moment, pendant le blanc, on entend une voix bouddhique.

– Tu entends ça, Yasar ? dit Freek. Un service religieux de l'autre côté du mur.

– Oui, dit Yasar. Ça vient d'à côté. C'était un garage en ruine. Vieilles portières de voitures, moteurs crasseux, bidons d'huile. Des Bonnets Rouges l'ont aménagé en temple. On a un mur mitoyen. Déjà, il était mince, mais avec les travaux de rénovation je trouve qu'il a encore perdu de son épaisseur. Certains jours, on entend tout. En plus on a une gaine d'aération commune. Les bruits passent par là.

– Ils sont en train de commencer une cérémonie pour les morts. Un lama va lire le *Livre des morts*. Il va parler à un défunt récent. Il va lui donner des conseils pour l'aider à ne pas renaître dans une bête.

– Tu t'y connais en religion, Freek, hein ?

– Pas tellement, non...

Ils écoutent les bruits du temple. On n'entend pas grand-chose, en fait. Une voix grave, par instants. Des tintements. Pas grand-chose. Maintenant, la musique coréenne a repris, un très long morceau avec des percussions syncopées

et une magnifique voix soprane. Comme le son du poste est très bas, on n'entend pas grand-chose non plus, de ce côté-là.

– C'est triste, dit Yasar après plusieurs secondes grises, c'est triste des clowns qui ne font rire personne.

– Sur les gradins, j'étais le seul à rire, dit Freek. Les spectateurs les regardaient avec l'air de ne rien comprendre. Même les enfants avaient les yeux vides. Ils ne réagissaient presque pas. Dans l'assistance, j'étais le seul à les trouver drôles. C'est peut-être parce que je ne suis pas une personne. Enfin, je veux dire, pas une vraie personne...

– Hé, Freek ! Qu'est-ce que tu racontes ?... Bien sûr que si, que tu es une personne. Ce n'est pas parce que tu...

Le barman ne continue pas. Il n'a pas envie de s'empêtrer dans des considérations dérangeantes, il ne veut pas réfléchir à haute voix sur ce qui manque à Freek pour être totalement humain. La culture de Yasar le barman est depuis toujours réfractaire au racisme, il a toujours refusé de se soumettre à des pulsions ataviques de rejet de l'autre, il n'a jamais ressenti le besoin de classer Freek dans une catégorie animale dépréciative, lui-même se considère comme une sorte d'Untermensch, mais il préfère ne pas réfléchir à cela devant Freek et à voix haute. Il se retourne vers le percolateur, il en essuie la paroi, il farfouille dans le panier à couverts.

– Bien sûr que si, que tu es une vraie personne, répète-t-il.

Une voiture passe, les vitres tremblent dans leur cadre. La voix des lamas traverse la cloison. Une deuxième voiture passe, le conducteur accélère, il force son moteur sans changer de vitesse, les vitres tremblent.

La porte s'ouvre. Un client entre, pas un habitué : un inconnu, de petite taille, vêtu comme un prolétaire endimanché, avec un complet veston qui a des manches trop longues. Il a les cheveux gris, une tête épuisée que l'absence de sommeil a rendue cartonneuse.

– Bonsoir, Messieurs, dit-il.

Sa voix manque d'assurance.

Il va s'asseoir à une table sous un néon, à trois mètres du comptoir. Freek et Yasar le saluent, mais ils ne le regardent pas, Yasar par discrétion professionnelle, Freek par timidité.

– Vous auriez du thé au lait battu avec du sel ? demande le nouveau venu.

– Non, dit Yasar. On ne fait pas ça.

– Je plaisantais, s'excuse l'homme.

– Ah, dit Yasar.

– Deux whiskies, dit l’homme.

– Un double ?

– Non. Dans deux verres. Deux doubles. Avec très peu de glaçons.

Yasar fait disparaître le torchon de vaisselle qu’il avait sur l’épaule et il s’active. Plus personne ne dit rien. On écoute le bruit des glaçons qui tombent, l’alcool qui coule, la cloche du temple, la radio. On écoute la chanteuse de pansori. Yasar pose les verres sur un plateau, et ensuite il les transporte jusqu’à la table du petit homme. Puis il revient s’installer en face de Freek. Pendant une vingtaine de secondes, ils ne parlent pas, tous les deux, comme si la présence d’un client derrière eux les empêchait de reprendre la conversation interrompue. Puis Yasar hoche la tête.

– Tu sais, Freek, dit-il. À mon avis, ils t’exploitent, au zoo. Ils savent très bien que tu t’introduis là-bas en dehors des heures d’ouverture et que tu t’occupes des animaux. C’est tout de même un travail, ce que tu fais. Un travail de nuit. Ils devraient te dédommager.

– Oh, c’est pour les bêtes que je le fais, pas pour gagner des dollars, dit Freek. Et puis, ils me paient. Il y a des jours où le directeur me fait venir dans son bureau. Il me parle. Il me tend des papiers à signer. Je les signe avec mon nom. Il me donne des tickets gratuits pour manger gratuitement à la cantine des gardiens.

– Je suis sûr qu’ils ne te comptent pas toutes tes heures, dit Yasar. Je suis sûr qu’ils t’exploitent, Freek.

– Non, ils sont corrects avec moi. Évidemment, ça arrive que...

– Ça arrive que quoi ?

– Oh, rien...

– Tu allais dire quelque chose, Freek.

– Non.

– Quelque chose qui t’embêtait.

– Parfois, ça arrive qu’ils me confondent avec un animal, dit Freek. Les gardiens. Ils me confondent par mégarde, je crois. Pas par méchanceté. Ils me ramassent dans une allée avant l’ouverture au public. Ils ne m’écoutent pas quand je proteste, c’est comme si je parlais à des sourds. J’ai beau me plaindre sur tous les tons, ils ouvrent une cage vide et ils referment la porte avec un cadenas. À côté de moi on met de la nourriture froide et de la paille en guise de papier hygiénique. Il y a un écriteau accroché aux grilles : DÉFENSE DE DONNER À MANGER AUX ANIMAUX. Pendant les heures d’ouverture au public, je me place à l’écart de l’écriteau pour qu’on n’imagine pas que c’est de

moi qu'il s'agit. De toute façon, les gens donnent peu. Les gardiens me laissent là trois ou quatre jours. Ensuite, ils me libèrent. Ils s'excusent. Ils disent que c'est une erreur vraiment regrettable, qu'ils m'ont confondu par mégarde, pas par méchanceté. Ils disent que je ressemble trop à une bête. Qu'ils n'ont pas fait attention, parce que je suis apprivoisé, et que je parle au lieu de mordre ou de griffer... Tu vois, Yasar, la conclusion ? Il faudrait que je les morde pour qu'ils s'aperçoivent que je suis autre chose que... Avec tout ça, Yasar, comment veux-tu que je sache si je suis vraiment une personne ?...

– Arrête, Freek, dit le barman. Tu es comme nous, comme tout le monde. À moitié humain, à moitié animal. Tout le monde est pareil. Toi, moi... Moi non plus, je ne peux pas t'affirmer à cent pour cent que je suis vraiment une personne. Je n'en sais rien.

– Tout de même. Toi, par mégarde, on ne t'enferme pas dans une cage, non ?... À côté des hippopotames, des perroquets ?

– Oh, moi... Moi, on m'a bien enfermé vingt-cinq ans dans une prison spéciale... À côté d'hommes et de femmes qui avaient tiré sur des militaires, sur des ministres...

– Et toi, Yasar, tu avais tiré sur qui ?

– Sur des gangsters.

Yasar se plonge dans un silence dur. Il a tué des mafieux, autrefois, mais il en a tué seulement un petit nombre, et l'espèce n'est toujours pas en voie de disparition. Au contraire, elle a pullulé, amoindrissant le territoire des autres espèces, polluant à jamais les espaces du quotidien et même les rêves des autres espèces. Yasar nage un moment sans rien dire dans les profondeurs de cet échec. Les autres, Freek et le consommateur de whisky, ruminent sur ce qu'ils ont dit ou entendu.

Un camion gronde sur le boulevard. Les fenêtres vibrent, et même quelques verres sur l'étagère dans le dos de Yasar.

Derrière le mur s'élèvent des mantras, des prières.

Dans le haut-parleur décevant de la radio, à peine audible car Yasar on ne sait pourquoi a baissé le son, la chanteuse coréenne exprime la douleur de l'abandon, la douleur de la fidélité bafouée, la douleur de la piété filiale trahie. Elle a adopté une intonation tremblante, mais puissante. C'est peut-être parce que c'était insupportablement beau que le barman, sans y penser, a modifié le volume.

Le petit homme assis derrière Freek avale la dernière gorgée de son premier verre.

– Vous travaillez au zoo ? demande-t-il en s’adressant soudain à Freek.

Freek se tourne vers lui. Il a toujours le cœur qui bat très vite quand un inconnu l’interpelle. La moindre question directe l’angoisse, il a l’impression que les ennuis vont suivre. Il craint ce que les humains peuvent penser, pas forcément leurs menaces effectives, mais ce qu’ils peuvent imaginer à son sujet, leurs méchantes rêveries inavouables, souvent non avouées, leurs inconscientes représentations de sa souffrance et de sa mort. Il pivote franchement vers l’inconnu et il essaie de répondre avec naturel, mais il ne peut camoufler ni la brusque pâleur de ses joues, ni le frémissement nerveux de ses paupières, de ses lèvres.

– Oui, dit-il. Je vais au zoo. J’y entre par des ouvertures dans la grille. Quand les visiteurs sont partis, je parle aux bêtes. Elles ont peur de la mort, de la captivité. Elles aimeraient être ailleurs. Elles aimeraient ne pas avoir à mourir pour être ailleurs. Elles frissonnent dans un coin pendant des heures, sans arrêt. J’attends le crépuscule, je m’installe près d’elles et je leur parle. Les bêtes m’écoutent. Elles m’écoutent toute la nuit à travers la nuit, avec les oreilles et le museau. J’essaie de leur parler jusqu’à ce que leur peur diminue.

Le petit homme épuisé fait tourner les glaçons dans son verre vide et il le repose devant lui.

– Il n’y a pas que les bêtes, dit-il. Moi aussi, j’ai la trouille. Une fois qu’on a pris conscience qu’on est enfermé dans la vie sans pouvoir en sortir... Et ensuite, quand on pense à ceux qui en sont sortis... Quand on imagine ce qui leur arrive après... En ce moment, par exemple...

Il attaque son deuxième double whisky.

– Et les hommes, poursuit-il. Vous savez diminuer leur peur ?

– Non, dit Freek. Les hommes, non. Pour les hommes, il faut demander à un lama.

Il s’éclaircit la gorge. Il a réussi à discuter avec l’inconnu, mais l’effort a éraillé ses cordes vocales. Maintenant il estime qu’il peut mettre fin au dialogue sans que l’autre s’en offusque. Il se tourne vers Yasar, vers les étagères où s’alignent les bouteilles multicolores.

– Tu me fais encore une caféine, Yasar ? dit-il. Je bois encore un bol et j’y vais. Les bêtes sont malheureuses. Pour elles, ce sera une nuit difficile. Je dois partir. Elles gémissent dans le noir, elles m’attendent. Elles vont avoir besoin de moi. Elles sont terrorisées par la mort. Comme le yack. Comme le clown.

– Hé ! s’exclame le prolétaire endimanché. Dites donc, vous ! Comment est-ce que vous savez que je suis clown ?

Il lève le bras, son bras avec la manche trop longue, dans un geste à moitié théâtral d'homme qui a bu.

– Ah, vous êtes clown ? demande Freek.

– Oui, dit l'homme.

Il repose la main sur la table.

Yasar de nouveau s'active autour du percolateur.

Une voix de lama sinue indéchiffrablement dans la gaine d'aération.

– Je suis allé dans un cirque, l'autre jour, dit Freek. Il y avait deux clowns, Blumschi et Grünscher. Un petit et un gros. Ils se hélaiient d'un bout à l'autre de la piste sans se voir. Ils se couraient après, ils se croisaient de très près sans se toucher, ils n'arrivaient pas à se rejoindre. Souvent, ils tombaient.

Il s'interrompt pour remercier Yasar qui vient de lui servir un bol noir fumant. Il se penche dessus, il souffle. Il frôle le liquide avec les lèvres pour en tester la température. Il ne se risque pas à aspirer quoi que ce soit. Il souffle encore pour que la température descende. Elle ne descend pas.

– Quand le gros tombait, reprend Freek, le petit arrêtait de courir et il se précipitait pour l'aider à se relever, mais il n'y réussissait pas. Le gros se débattait en criant. C'était très amusant. Il se débattait, il refusait l'aide du petit et il retombait. C'était très comique. Mais personne ne riait, sauf moi. Un des deux est mort. J'ai entendu des gardiens dire qu'il s'était suicidé. Il devait faire partie d'une société d'entraide lamaïste. On a donné son corps aux vautours tout à l'heure, aux condors, aux aigles. Les funérailles célestes, ça s'appelle. Ils entrent dans la volière des rapaces et ils leur jettent des morceaux de corps. Je ne me suis pas approché. J'étais occupé à parler au yack. Je n'ai pas pu voir si c'était le petit ou le gros.

– C'était le gros, dit l'homme en buvant une gorgée d'alcool. C'était le gros Grünscher.

– Vous en êtes sûr ? demande Yasar en s'accoudant au comptoir.

– Pourquoi que je vous mentirais ? dit l'homme en avalant une autre gorgée. Je suis Blumschi, son partenaire. On travaillait ensemble au cirque Schmühl. Vous avez dû voir les affiches, Schmühl les collait lui-même dans les endroits sensibles, près des feux rouges, à l'entrée des parkings. Des affiches avec nos noms. Le gros Grünscher et le petit Blumschi, les rois de la rigolade.

Il boit.

– Les rois de la rigolade, répète-t-il. Inséparables. Dans la vie comme sur la piste. Plus que des partenaires, en fait. Beaucoup plus. Des frères inséparables. Et maintenant... Maintenant, comme les morts une fois qu'ils sont passés de

l'autre côté, je dois aller seul. Et c'est tellement effrayant... d'aller seul...
Tellement pénible... Grünscher !... Tu m'entends, Grünscher ?... Comment
est-ce que je vais faire, maintenant, tout seul, pour ne pas faire rire le public ?

Un sanglot le secoue des pieds à la tête.

– Grünscher ! dit-il.

– Vous avez le vin triste, observe Yasar.

– Mais non, dit le clown.

– Vous feriez mieux de ne pas terminer votre deuxième verre, insiste Yasar.

– Je bois à la santé de Grünscher, explique Blumschi. Au temple, ils lui
lisent le *Livre des morts*, en ce moment. Des bonzes au crâne rasé. Eux, ils font
ça. Et moi, je bois à la mémoire du gros Grünscher.

– C'est utile de lui lire le *Livre des morts*, intervient Freek. Là où il est, il
est vraiment très seul. Beaucoup plus que vous. Il a besoin que quelqu'un le
rassure et lui dise ce qu'il faut faire. Vous savez, dès qu'il entend une voix,
même s'il ne comprend pas tout, ça le soulage. Il a moins peur. Même si c'est
faux, ça lui donne l'impression qu'il n'est pas entièrement seul. Vous devriez lui
parler, au lieu de vous soûler au whisky.

– Qu'est-ce que vous voulez que... dit le clown.

Il écarquille les yeux. Il a un regard à la fois aviné et anxieux.

– Attendez, attendez, vous dites quoi, vous ? demande-t-il.

– Il dit que vous devriez en rester là, pour le whisky, dit le barman.

– Je dis que ce serait bien s'il entendait votre voix maintenant, dit Freek.
C'est le début. C'est très difficile, au début. Ça lui fera de l'effet. Peut-être qu'il
ne reconnaîtra pas tout de suite votre voix. Mais ça lui fera du bien.

– Je ne sais pas comment on parle à un mort, dit le clown. Je n'ai jamais eu
l'occasion de... Et d'ailleurs, vous avez déjà réfléchi à ça, à ce que ça signifie
vraiment, parler à un mort ?... Avec l'idée qu'il peut vous entendre ? Qu'il vous
écoute, depuis son monde obscur, depuis... C'est effrayant... Et s'il comprend
de travers ce qu'on essaie de... ? Vous y avez pensé, à ça ? Si, au lieu de le
rassurer, on le terrorise ? Non, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais...

– Vous n'avez qu'à faire comme quand vous étiez ensemble sur la piste,
suggère Freek. Quand il se débattait, quand vous lui hurliez à l'oreille des
conseils pour se relever et qu'il faisait semblant de ne pas vous entendre.

– Ou alors, vous n'avez qu'à murmurer des phrases extraites du *Livre des
morts*, dit Yasar. Des formules rassurantes.

– Pour ce que je les connais, les formules du *Livre des morts*... proteste
Blumschi. Le gros Grünscher, oui, ça... il aurait pu en réciter par cœur des

pages entières. Il aimait la magie bouddhiste, il était membre d'une société d'entraide qui lisait le *Livre des morts* au chevet des agonisants de la rue, au chevet des clochards, des loqueteux... Il suivait des stages à l'école lamaïque. On était inséparables, mais là, entre nous, il y avait un abîme. Moi, je n'ai jamais... Je suis complètement incapable de...

– Ils le lisent à côté, ce livre, dit Freek. Vous n'avez qu'à en écouter un passage avec attention et le répéter.

Blumschi boit. Il ne rétorque rien. Il repose son verre. Sous les glaçons, le liquide est transparent. Si on compte bien, il vient de terminer son quatrième whisky.

Dans le bar il y a toujours la radio en bruit de fond, et aussi les divers tintements et rumeurs de la cérémonie bouddhiste qui se poursuit de l'autre côté du mur. La voix de l'officiant est déformée par le chemin qu'elle a dû parcourir avant d'arriver derrière le comptoir. Ce n'est pourtant qu'une distance minime, avec des obstacles négligeables, quelques briques, un carré de fin grillage. On se demande ce que le mort peut percevoir de cette voix, lui qui se trouve à une distance incalculable.

– On ne distingue rien, de toute manière, se plaint Blumschi. Pas une syllabe.

– Je vais couper la radio, propose Yasar. Je peux aussi décoincer le volet de la bouche d'aération. Ils ont installé le temple dans l'ancienne station-service d'à côté. Les conduits d'aération communiquent, celui du bar et celui du garage. On entendra tout.

– Magnifique, dit Blumschi.

Il repousse sa chaise. Il se lève. Il est ivre.

– Bon, dit-il. Encore une dernière goutte à ta santé, mon vieux Grümscher. Et ensuite, tu vas voir comment je vais communiquer avec le garage et avec toi.

Il saisit son verre, il examine les glaçons qui ne lui offrent plus que de l'eau pauvrement parfumée. Il vacille. Il se heurte à une table.

Le barman coupe la radio. Ensuite il monte sur un tabouret, débloque quelque chose derrière les étagères à bouteilles, en haut de la cloison du bar. Brusquement, les sonorités venues du bâtiment voisin se métamorphosent. On a l'impression de s'être déplacé jusqu'à l'intérieur du temple. La basse profonde du lama résonne dans le bar comme si le lama était debout derrière le comptoir, entre le percolateur et Yasar.

– Ô fils noble, dit le lama, je vais une nouvelle fois répéter cette première page du *Bardo Thödol* qu'il est si important pour toi que tu entendes et que tu

comprendes, sans quoi tu seras perdu pendant les quarante-neuf jours que durera ta traversée du Bardo.

– Alors ? demande le barman. Ne me dites plus qu'on ne distingue aucune syllabe. C'est impressionnant, non ? Allez, Blumschi, vous n'avez plus d'excuse. Du courage ! Répétez-en le maximum à votre copain.

– Versez-moi encore un whisky, s'affole Blumschi. Je... Ça me paraît obscène. Je ne suis toujours pas mûr pour oser lui parler à haute voix et en public.

Yasar hésite une seconde, puis il tend la main vers la bouteille. Il prépare la boisson que Blumschi réclame.

– Il a besoin de conseils, dit Freek. N'inventez rien, donnez-lui les mêmes conseils que les moines. Laissez-vous guider par ce que disent les moines. Le plus important, c'est qu'il reconnaisse votre voix. Votre voix et votre manière de lui parler. Il faut qu'il sache que son ami est encore à proximité pour l'aider. Ça lui fera un bien immense. Ça l'aidera à ne pas se noyer complètement dans l'épouvante.

– Ô fils noble, Grünscher, dit le lama, je m'adresse à toi comme je le ferai tous les jours pendant quarante-neuf jours. Il faut absolument que tu tendes l'oreille et que tu t'appliques à comprendre le sens de mes paroles. Ce que je te dis maintenant est destiné à rendre plus facile ta traversée du Bardo. Si tu m'écoutes sans distraction, tu auras moins peur quand tu seras en train de marcher dans les terribles passages étroits du Bardo. Tu pourras même éviter la désastreuse perspective de sans fin renaître et mourir, et encore renaître, et encore mourir. Tu pourras te libérer de ce long enchaînement de souffrances.

Le petit clown s'empare du verre que Yasar a rempli. Il avale plusieurs gorgées avec une fébrilité lugubre.

– Reposez votre verre, Blumschi, dit Yasar.

– Oui, dit Blumschi en vacillant, sans reposer son verre.

– Parlez à votre ami, dit Yasar. Maintenant, tout est étrange et désagréable autour de lui. Si ça se trouve, il n'arrive même pas à se rendre compte qu'il n'est plus vivant. Il ne sait absolument pas comment réagir. Parlez-lui pour qu'il sache qu'un ami essaie de l'aider.

– C'est obscène, dit Blumschi.

– Allez, l'encourage Yasar. Ce n'est pas obscène. C'est un moment d'amitié très fort. Faites comme si vous étiez encore une fois ensemble sur la piste du cirque, devant le public. Comme si l'obscénité n'existait pas.

– Devant le public, grogne Blumschi en vacillant. Comme si...

Puis il surmonte ses réticences et il se lance. Il écarte les bras et il fait mine de s'agiter entre les premières tables et le comptoir. Dans sa tenue de misérable tiré à quatre épingles, il est grotesque, mais c'est très précisément ce qu'il cherche. En un instant il est redevenu un personnage clownesque qui ne fait rire personne. Il agrandit ses yeux chargés de désespoir et il grimace d'un air ahuri, et maintenant il hausse le ton, il criaille d'une voix aiguë.

– Il m'entend, le gros Grünscher ? beugle-t-il. Il entend le petit Blumschi ?... Oui ?... Non ?... Où donc qu'il est, le gros Grünscher ?... Quelqu'un l'aurait pas vu, par hasard ?... Où donc qu'il se cache, le gros Grünscher ?... Ouh-ouh-ouh !... Ce serait pas dans un gros gros gésier de gros gros vautour qu'il serait caché, hein ?... Ou sur la grosse grille bien chaude du crématoire, hein ?... Où donc qu'il se cache, le gros Grünscher ?... Dans le Bardo, hein ?... Ce serait-il pas plutôt dans le Bardo qu'il se cache, le gros Grünscher, hein ?...

Une voiture passe. Les glaces cliquettent. Blumschi boit une gorgée. Il repose son verre sur le comptoir avec un geste imprécis.

– Inutile, dit-il. Je suis sûr qu'il ne peut pas m'entendre. Et puis, ce serait un cauchemar encore plus grand.

– Quoi donc ? demande Freek.

– Si ma voix arrivait jusqu'à lui, dit Blumschi.

Il y a deux secondes de silence.

– Ô fils noble, Grünscher, dit le lama, tu es resté évanoui pendant plusieurs jours. Dès que tu es sorti de ce néant, tu t'es demandé : « Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé ? »... Tu essaies d'interroger tes souvenirs, mais tout reste flou dans ta mémoire. Tu as du mal à reconnaître le monde autour de toi.

– Allez, dit Yasar. Continuez, Blumschi. Tant pis si c'est un cauchemar. C'est pour son bien.

Le clown écarquille les yeux. Ils sont mouillés de larmes. Il fait une grimace ridicule, exagérée, mais sa mimique révèle surtout qu'il a un chagrin immense.

– Il m'entend, le gros Grünscher ?... braille-t-il. Il m'entend ou il m'entend pas, le gros bouffon ? Hein ?... Il en a assez d'être évanoui ?... Il ouvre les yeux, et qu'est-ce qu'il voit ?... Le portique des acrobates, avec la corde où se balancent les gros paillasses quand ils se pendent, voilà ce qu'il voit !... Et il interroge ses souvenirs, et qu'est-ce qu'il dit, le gros Grünscher ?... « Qu'est-il arrivé, qu'il dit ! Que s'est-il passé ? Et pourquoi que le petit Blumschi est dans

tous ses états, pourquoi qu'il pleure et qu'il se mouche si fort, le petit Blumschi ?... »

Le clown gesticule. Il tourne sur lui-même en étirant les bras, comme un chamane au bord de la transe, mais on voit bien qu'il ne croit guère aux effets bénéfiques du spectacle. Et puis, ses gestes ne sont pas sûrs. D'un revers de la main, il gifle le plateau sur lequel Yasar avait servi ses premiers whiskies. Les verres volent, une soucoupe roule, tout se fracasse par terre.

– Ah, nom d'un yack pourri de zut ! J'ai cassé de la vaisselle, dit-il, sans doute soulagé d'avoir trouvé un prétexte pour faire une pause.

– Ça ne fait rien, dit Yasar. Je vais nettoyer. Ne vous interrompez pas.

– Tu as du mal à déchiffrer l'univers qui t'a accueilli, continue le lama. Tu ne comprends rien. Rien ne t'est familier. Sans un effort de ta part, tu vas être aussi malhabile à interpréter le monde d'après la mort que peut l'être un bébé qui observe le monde d'après la naissance. Réagis, fils noble. Ne te laisse pas submerger par l'effroi. N'importe pas non plus que tu as commencé à marcher enfin dans le réel. Ce qui t'entoure n'est qu'une illusion de plus. Ne t'attache pas à cette illusion, aussi trompeuse et aussi vaine que l'existence que tu viens de quitter.

– Tu parles, le gros Grünscher, comme il était attaché à l'existence, fait remarquer Blumschi.

Il ramasse un morceau de verre par terre. Des larmes coulent sur ses joues.

– Laissez, dit Yasar.

Blumschi se relève. Il n'a même pas eu le temps de s'entailler la paume. Il est debout dans la petite flaque, au milieu des glaçons presque fondus, vivant, même pas blessé. Il est comique. Personne n'a envie de rire.

– Ne t'attache absolument pas à elle, dit le lama.

– Il continue à écouter, le gros Grünscher ? reprend tout à coup le petit Blumschi. Il entend le Monsieur Lama, hein ?... Il écoute bien le Monsieur Lama ? Il ne se laisse pas submerger par l'effroi ?... Ça ne lui fait rien de flotter dans les sucs gastriques des vautours ?... Ah, mais on me dit qu'il a une petite peur, le Grünscher... Aie pas peur, gros paillasse !... C'est pour de rire !... C'est juste un monde pas réel ! C'est de l'illusion pas sérieuse !... Faut t'habituer, mon gros Grünscher ! Faut pas t'attacher !...

Les sanglots étouffent le petit Blumschi. Un camion passe. Les vitres tremblent. Blumschi est allé s'avachir sur une chaise pour pleurer.

– Je ne peux pas, dit le clown. C'est trop absurde. Ça fait souffrir tout le monde.

– Ne vous interrompez pas, Blumschi, dit Freek. Ne pleurez pas très fort. Il ne faut pas qu’il devine vos larmes. Continuez à l’aider comme vous avez commencé. Le gros a peur. Il vient de se réveiller et il a peur. Quand il vous entend, ça lui fait un bien énorme. Ne vous arrêtez pas de hurler vos idioties. Je suis sûr que ça lui fait un bien énorme.

– Bah, dit Blumschi, mes idioties. Il ne m’entend pas.

Blumschi renifle. Il se redresse sur sa chaise. Il écoute la voix du religieux qui décrit pour le mort les meilleures attitudes à adopter en cas de problème, mais, cette fois-ci, le discours s’écoule dans un tibétain rituel d’où nul dans le bar ne peut grappiller la moindre indication utile.

– On ne peut jamais savoir, dit Freek. Mais peut-être que, là-bas, dans le noir, il a compris des phrases. Dans le noir il a eu envie de rire. Peut-être. Il avait peur, ensuite il a eu moins peur.

– Pauvre gros, dit Blumschi. Il y a des mois qu’il ne riait plus. Il avait plongé dans une dépression dont il ne sortait pas. Plus personne ne nous trouvait drôles. C’était pourtant un excellent clown, le gros Grünscher. Je ne dis pas ça par indulgence, ou parce que je l’aimais comme un frère. Je dis ça parce que c’est vrai. Il avait un talent de grand professionnel. Et pourtant, nous n’arrivions plus jamais à déclencher les rires sur les gradins. Des murmures de sympathie, oui, deux ou trois ricanements, mais pas de rires. Le gros Grünscher avait commencé à se sentir de trop dans le cirque, dans la vie. Il se sentait totalement inutile. Rien ne réussissait à le convaincre du contraire. Les derniers temps, il ruminait là-dessus en permanence. Il était persuadé qu’il s’était fourvoyé à l’intérieur d’un rêve affreux.

Yasar balaie les débris de verre, les glaçons. Il fait disparaître la flaque. Il pense à Blumschi, à Grünscher, à Freek. Il se rappelle les années de captivité, il réfléchit à l’étrange inutilité de l’existence, qu’on veuille ou non en faire quelque chose. Il rince le sol sous une table, il passe la serpillière près du comptoir. On a tous l’impression de s’être fourvoyés à l’intérieur d’un rêve affreux et, si on ajoute bout à bout tous les moments insignifiants du présent, le rêve dure.

– Vous savez, dit Blumschi, quand un clown ne fait rire personne, il peut devenir fou de douleur. On entre sur la piste, les projecteurs vous aveuglent, la température est glaciale, le cirque empeste le vieux fauve, depuis le sable montent des odeurs de pisse, et on est là, à se démener, à crier, comme si on était extrêmement seul, avec l’espoir que, malgré tout, quelqu’un se mettra bientôt à rire aux éclats sur les gradins, dans ce noir qu’on voit à peine à cause des lampes. Et personne ne bronche. Personne ne pouffe ni ne rugit. Et c’est

insupportable. Ça rend fou. Des années comme ça, à vivre ça soir après soir. À guetter les rires qui ne viennent pas.

– Moi, vous m’avez fait rire, dit Freek. Je suis allé vous voir au cirque Schmühl. Je vous ai vus tous les deux. Les rois de la rigolade, comme sur l’affiche. J’étais dans le noir, sur les gradins. Au troisième gradin. Il y avait des enfants. Ils se taisaient. Les plus proches étaient mécontents d’être assis à côté de moi. Ils essayaient de s’écarter. Je n’ai pas osé rire à gorge déployée quand je me suis rendu compte que j’étais tout seul à vous trouver drôles. Mais j’avais mal au ventre. Moi, vous m’avez fait rire. Je crois même que je n’ai jamais tant ri de ma vie.

– Oui, mais vous, ce n’est pas pareil, dit Blumschi. Vous n’êtes pas vraiment... Enfin...

Freek pique du nez dans son bol de caféine. Il avait encore le fond à terminer.

– Chacun est enlisé à l’intérieur de son propre rêve affreux, dit le clown. On est là, pétrifié de douleur sur du sable puant, et, tout pétrifié qu’on soit, on continue à se débattre en émettant des sons... On attend qu’un rire amical résonne depuis le noir. On attend qu’une voix amicale vous encourage, vous approuve, vous tire de là... Et rien. Rien ne vient... L’obscurité demeure silencieuse. On fait les meilleures pitreries du répertoire, et les enfants s’écarterent. Aucun n’éclate de rire... Alors on ne croit même plus à l’amitié. On s’écarte à son tour. On se ferme. On ne cherche même plus à partager sa douleur avec le petit Blumschi. On va traîner une nuit sous le portique des acrobates. On va traîner une nuit sous le portique des acrobates, et on se pend.

Blumschi est de nouveau avachi sur sa chaise. Les dernières phrases, il les a prononcées d’une voix entrecoupée. De la morve et des larmes lui salissent les joues. Yasar a rincé la serpillière dans le seau, puis il a lavé le bol de Freek, des soucoupes, une cuillère. À un moment, il a refermé la bouche d’aération communiquant avec le temple. La lecture du *Bardo Thödol* est redevenue un bruissement lointain qu’on a du mal à interpréter. On entend peut-être mieux que Grünscher en ce moment dans son obscurité mystérieuse, mais les conseils donnés par le lama sont inintelligibles.

Une voiture de police file sur le boulevard. Les gyrophares colorent en rouge et bleu un mur pendant une seconde. Les fenêtres tremblotent.

Freek est parti pour le zoopark.

Yasar va rallumer la radio. On retrouve le programme de musique coréenne. Pour ceux qui connaissent, c’est à présent une danse traditionnelle,

accompagnée par un hautbois populaire, le *hyangpiri*, un tambour en forme de sablier, le *changgo*, un tambour cylindrique, le *puk*, et des flûtes. Pour les autres, c'est seulement une musique qu'on aimerait écouter pendant des heures, parce qu'elle est rythmée, parce qu'elle est belle et parce que l'on est extrêmement seul.

Fiction & Cie



Antoine Volodine

BARDO
OR NOT BARDO

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e